N° 280 — Tome LXXVII 16 Février 1909

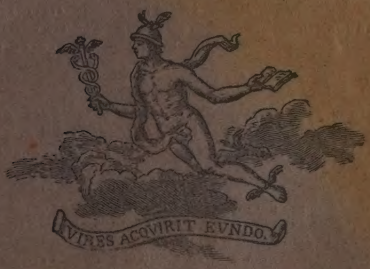
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÉLEMY,
R. DE BURY, J.-ROGER CHARBONNEL, ALBERT CLOUARD, HENRY-D. DAVRAY,
ANDRÉ FONTAINAS, FÉLIX DE GERANDO, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH,
FRANCIS JAMMES, PHILÉAS LEBESGUE, GEORGES LE CARDONNEL,
PHILIPPE MARTINON, HENRI MAZEL, JACQUES MESNIL,
CHARLES MORICE, MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE, A. VAN GENNEP,
TANCRÈDE DE VISAN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 280 — 16 FÉVRIER 1909

J.-Roger Charbonnel	*La Musique et la Renaissance de l'Inconscient*	577
Francis Jammes	*Pages détachées*	600
André Rouveyre	*Visages : VII. Jean Psichari*	603
Tancrède de Visan	*Maurice Barrès professeur de lyrisme*	604
Philippe Martinon	*Le Trimètre, ses limites, son histoire, ses lois*	620
Albert Cloüart	*Cantique aux fruits du Verger*, poème	641
Jacques Mesnil	*La Civilisation florentine au XV^e siècle*	648
Georges Le Cardonnel	*Les Soutiens de l'Ordre* (XXII-XXV, fin), roman	666

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXIX. La Messe*	687
A.-Ferdinand Herold	*Les Poèmes*	689
Rachilde	*Les Romans*	691
Jean de Gourmont	*Littérature*	695
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	699
Henri Mazel	*Science sociale*	704
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	708
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	712
R. de Bury	*Les Journaux*	720
André Fontainas	*Les Théâtres*	722
Charles Morice	*Art moderne*	727
Henri Albert	*Lettres allemandes*	730
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	734
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	741
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	745
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	750
Félix de Gerando	*Lettres hongroises*	755
Mercure	*Publications récentes*	759
—	*Echos*	760

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

FRÉDÉRIC HARRISON

John Ruskin, 1819-1900. Traduit par Louis Baraduc. Vol. in-18..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER

La Couleur du Temps. (Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Contes pour les Treize). Vol. in-18..... 3.50

PIERRE DUFAY

Victor Hugo à vingt ans, Glanes romantiques. Vol. in-18..... 3.50

A. VAN GENNEP

La Question d'Homère. Les Poèmes homériques, l'Archéologie et la Poésie populaire, suivie d'une Bibliographie critique de A.-J. Reinach. Collection « *Les Hommes et les Idées* ». Vol. in-16..... 0.75

ALFRED MORTIER

La Logique du Doute, pièce en deux actes. Vol. in-18..... 1 »

CHARLES DEMANGE

Le Livre de Désir. Histoire cruelle. Vol. petit in-18.. 2 »

WANDA LANDOWSKA

Musique ancienne (Style. Interprétation. Instruments. Artistes.) Vol. in-18..... 3.50

JULES SAGERET

Paradis laïques (Le Paradis de Zola. Le Fouriérisme et ses survivances. Le Paradis d'Anatole France. La Défense du Riche. Au Paradis laïque par la « Science »). Vol. in-18..... 3.50

JULES TROUBAT

Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers. Vol. in-18..... 3.50

JEAN DOMINIQUE

L'Aile mouillée, poèmes. Vol. in-18..... 2 »

ROUVEYRE

Le Gynécée. Recueil de dessins inédits, 1907-1909, précédés d'une glose par Remy de Gourmont. Album in-4 carré de 200 pages..... 20 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e

COLLECTION

LES HOMMES ET LES IDÉES

Volumes in-16 à 0 fr. 75

Cette nouvelle Collection est une œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, do
on a tant abusé, n'était suspect. Cependant il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qu
lifie exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus génér
Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissan
précise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, telle est en effet notre bu
Sans prétendre à l'universalité, notre domaine sera des plus étendus : les lettres, l
sciences, l'histoire, la philosophie et toutes les études variées leur servant de base, en
tout ce qui peut intéresser celui qui cultive son intelligence et veut se tenir au cour
du mouvement intellectuel.

Ce lecteur, auquel nous faisons appel, se formera en même temps et à peu de fr
une petite bibliothèque utile et d'intérêt durable.

Pensant que beaucoup de personnes désireront recevoir, au fur et à mesure de le
publication et sans avoir à les commander, les ouvrages de la Collection *Les Homm
et les Idées*, nous avons établi un abonnement par séries de douze (nos 1 à 12, 13 à 2
etc.), aux prix suivants :

France..... 7 fr. 50 | Étranger..... 8 fr.

OUVRAGES PARUS :

Henri de Régnier et son Œuvre, par Jean de Gourmont

La Naissance et l'Évanouissement de l Matière, par la Dr Gustave Le Bon.

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Essai s l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle, par Rémy de Gourmont.

François Coppée et son Œuvre, par Gauthier Ferrière

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, par St Meunier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

La Révolution russe et ses résultats, 1904 1908, par P.-G. La Chesnais.

Magnétisme et Spiritisme, par Gaston Danville.

La Magie, sa Théorie, sa Pratique, ses Rap ports avec la Religion, par A. Van Gennep.

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature par Edmond Pilon.

La Question d'Homère. Les Poèmes Homériques, l'Archéolog et la Poésie populaire, par A. Van Genne

LA MUSIQUE
ET LA RENAISSANCE DE L'INCONSCIENT

—

S'il est un concept qui semble relever, non pas précisément de la psychologie française, mais de la philosophie européenne, — en désignant ainsi l'ensemble des problèmes qui, par leur insistance, tendent à prendre un intérêt international, — c'est bien assurément le concept de l'Inconscient. Mis en honneur par des penseurs très libres, sans attaches professionnelles, tels que Schopenhauer, de Hartmann, Myers, Höffding ; peu prisé des philosophes classiques et officiels que son indétermination irrite et que sa complexité déconcerte, il pénètre de plus en plus la spéculation quand elle daigne s'appliquer aux problèmes du Réel, en même temps qu'il se révèle, d'une manière directe et saisissante, dans la foi des croyants, dans les inspirations des artistes et des poètes. Il ne cesse donc, depuis un siècle, de gagner en consistance, en importance : c'est ce qu'il nous sera permis de vérifier à propos d'une étude qui vient de le replacer explicitement au premier rang de l'actualité, nous voulons parler du récent ouvrage de M. A. Bazaillas, intitulé : *Musique et Inconscience*.

Il était inévitable que cet ouvrage, subtil et séduisant, déroutât la mentalité intellectualiste. Cette mentalité a prédominé depuis la scolastique du moyen-âge jusqu'à nos jours — jusqu'aux décisifs travaux de Schopenhauer, de Bergson, de Blondel, de William James, de James Sully, et de tant d'autres psychologues savoureux, ayant le sens du concret et du vivant.

L'influence de J.-J. Rousseau et des Romantiques n'a pas contrebalancé, à ce point de vue, l'influence de Descartes. Trop de philosophes classiques ont conservé une invincible défiance envers le monde de l'Inconscient, région semée de pièges, où ne se glissait point la rassurante lumière de l'Evidence. Leur méthode superficielle, dédaignant les états de conscience obscurs et le mouvant « devenir » de la vie affective, n'a accordé d'attention, n'a reconnu de valeur qu'aux « idées claires et distinctes », qu'aux concepts abstraits; elle a paru se complaire dans l'analyse et dans la déduction géométrique, — perdant de vue cette circulation latente de sentiments et de tendances, niant presque l'intérêt de ces « perceptions sourdes » que Leibniz lui-même se refusait à négliger. A l'instar des stoïciens — eux aussi intellectualistes dans l'ensemble de leur doctrine — qui n'attachaient de prix à ce grouillement confus de forces animales que dans la mesure où la Raison et sa docile servante la Volonté les captaient, les maîtrisaient et, après une rigoureuse sélection, les faisaient concourir à une fin morale, — ces philosophes se sont toujours demandé à quoi pouvait bien mener l'étude de cet Inconscient, si difficilement malléable. Or, précisément, le livre de M. Bazaillas vient réagir contre ce tour d'esprit : il ouvre une large échappée sur une région, presque inexplorée, de la Psychologie; en même temps, il représente et caractérise l'attitude de nombreux artistes, de nombreux penseurs, de nombreux poètes, penchés sur les abîmes de cet Inconscient d'où montent vers notre Raison si fragile tant de tumultes, tant de voix.

L'auteur a considéré l'expérience musicale comme un phénomène de *grossissement* ou d'*approche* qui lui facilitait l'accès de ce règne mystérieux et qui, grâce à des coïncidences merveilleuses, lui restituait avec une fidélité parfaite et une éloquence surprenante l'image dynamique de nos sentiments et de nos émotions, dégagés de toute combinaison intellectuelle, de tout compromis pratique. Il y a découvert l'expression synthétique et globale des procédés de ce « personnage » énigmatique qui s'y dévoile à nous bien plus nettement et plus directement que dans le rêve, trop confus, trop traversé de courants divergents; bien mieux que dans les troubles de la sensualité, intermittente et grossière comme le Désir; bien mieux même que dans le sentiment religieux ou dans l'inspiration

poétique où se mêlent trop d'éléments d'ordre rationnel, souvent à notre insu... *Il a donc étudié la musique comme un produit organisé de ce monde intérieur qui assure la vivante continuité entre la matière et l'esprit* (1). Suivons-le dans cette voie, en laissant de côté tout préjugé d'école, en consultant nos impressions et nos souvenirs, en interrogeant les grands artistes qui ont autorité pour se faire les interprètes du « miracle musical ». Voici ce que nous constaterons.

La séduction singulière du langage musical, toute pleine d'intimité et de profondeur, vient de ce que, rejetant tout ce qui est formel et conceptuel, ce langage riche et tout-puissant traduit l'essence première des êtres et des choses, nous en donne la connaissance, ou plutôt l'intuition immédiate. Il n'exprime pas telle ou telle joie, telle ou telle affliction, en la motivant, en retraçant sa genèse, son histoire; il se tient en deçà de tout accident, de tout phénomène; il peint la Joie, la Douleur même, — tous les sentiments rétablis dans le principe secret de leur activité génératrice. Langage à la fois substantiel et universel, puisque la vie intérieure le pénètre, le fait participer à son abondance, et puisqu'il saisit en nous, pour les exciter en accord et les mettre en vibration, les états primitifs de la Sensibilité ! Songeons aux admirables symphonies de Beethoven. Car, bien entendu, il faut écarter, à l'exemple de Schopenhauer, toute musique, pittoresque ou dramatique, qui tente trop visiblement de se situer dans un cadre spatial : « l'ordonnance architectonique des rythmes, la symétrie extérieure que le déroulement des images motrices tend à y maintenir sont autant d'artifices de la Représentation, autant d'amorces pour ramener la musique à des données extensives ou quantitatives; bien loin de nous délivrer du fantôme de l'espace, cette forme d'art dégénérée s'applique exclusivement à des dispositions matérielles et renonce ainsi à sa véritable mission ». Eliminons, outre les œuvres trop habilement descriptives et imitatives qui, demeurant à la surface des choses, ont le défaut de sacrifier l'inspiration à la virtuosité de la technique, l'opéra et même le drame lyrique qui font trop souvent appel aux sens, aux facultés de la Représentation; — essayons, en

(1) Dans une remarquable communication, faite oralement à l'Académie des Sciences morales, M. Bergson a signalé la *nouveauté* d'une telle méthode.

revanche, d'analyser la neuvième symphonie de Beethoven. Nous y verrons le triomphe de la pure mélodie où chantent toutes les voix du cœur, — un hymne radieux à la Joie où s'exalte l'âme affranchie des contraintes morales, des préjugés sociaux, des lois déprimantes de l'Action, et comme replongée dans la grâce et dans la candeur primitives. De même, le quatuor en ut dièze mineur mêle à l'expression du ravissement contemplatif celle d'une tristesse calme, résignée et confiante, qui ne se révolte pas contre les arrêts du Destin, contre l'inéluctable fatalité de la Mort. Cette musique, si grave et parfois si religieuse, — parce qu'elle est toute débordante de haute spiritualité et de rêves métaphysiques, — est, en même temps, souple, épanouie, parce qu'elle évoque l'ingénuité heureuse de l'âme qui, s'étant enfin reconquise, neuve et pour ainsi dire vierge, reflète la mouvante beauté de l'univers. Fort diverses sont assurément les modalités de ce *lyrisme émotionnel* qui est celui de Beethoven et que César Franck, ce maître ineffable au même titre que Fra Angelico, a pratiqué à son tour (1). Ce lyrisme n'est pas asservi aux capricieuses fantaisies du Moi, comme l'a été trop fréquemment celui de nos poètes romantiques ; il ne comporte aucune surcharge ; il est l'orchestration *naturelle* des sentiments humains en ce qu'ils ont de plus universel ; spontané et primesautier, il nous permet d'entendre les harmonies intérieures, parce qu'il ne s'attarde point aux divertissements frivoles, aux ornements factices, à l'art méprisable de charmer les sens. Et comme soudainement il nous révèle notre essence, dépassant ainsi notre raison humiliée qui confesse son ignorance ou son erreur, il atteint, sans peine, en se jouant, au sublime. Dès lors, on comprend la théorie de Schelling affirmant, après les néoplatoniciens, que l'Art (et spécialement la musique) nous fait communier avec l'Absolu. « La philosophie conçoit Dieu, dit-il en substance ; l'art, c'est Dieu ; grâce à lui s'efface toute dualité entre le sujet et l'objet ; l'Absolu est possédé, réalisé pleinement. » Illusion mystique, peut-être !... Mais, assimilant Dieu à la

(1) *Cf.* les Béatitudes ; la Symphonie en *ré* mineur, avec les thèmes de la *croyance* et de l'*allégresse* si bien mis en relief par un élève de C. Franck, M. Guy Ropartz. — Hegel déclare que le genre *dramatique* est le plus *complet* des arts. Peut-être !... Mais, à coup sûr, il n'est pas le plus suggestif, le plus riche d'humanité. Il est trop *extérieur* et *conventionnel* ; à tel point qu'il implique, de l'aveu de tous, une *optique* spéciale.

Beauté parfaite, ou, pour parler le langage de Platon, à l'Idée même de la Beauté, comment s'étonnerait-on que Schelling ait attribué à la musique le privilège d'atteindre à l'Universel, d'aboutir à l'intuition émouvante de l'Absolu, après avoir éliminé tout ce qui est accident, phénomène, tous les résidus de la Représentation?

Quoi qu'il en soit, par ce qui précède on peut aisément se rendre compte que la musique n'est autre chose qu'un *symbolisme psychologique :* « L'impression musicale, qui en est l'élément constitutif, doit être saisie sur le trajet des données de la conscience venant s'insérer dans le monde des sons et s'ajustant avec docilité aux attitudes variées que celui-ci leur imprime. » Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, ce symbolisme ne manque pas d'unité. Mais cette unité nous apparaît comme celle d'un système *mobile*, d'une organisation complexe et délicate, correspondant à une certaine tension de la vie plutôt qu'à une forme statique de la pensée ; elle ressemble moins aux synthèses immobiles, opérées par la connaissance, qu'à ces unités organiques de contraction, spontanément dressées par la vie émotionnelle, et auxquelles se mesure la richesse d'une sensibilité. Elle réside dans certaines forces élémentaires, dans certains courants sentimentaux (ou « feelings ») qui se dissocient et se recomposent tour à tour, selon une sorte de *rythme*. On pourrait dire que c'est simplement un centre de perspective psychologique, d'où il est facile d'embrasser et d'apprécier la *qualité* et toutes les ressources d'une âme. Lorsque ce symbolisme s'adresse à l'Intellect pour chercher en dehors de lui-même un principe de cohésion logique, on aboutit à l'art classique; lorsque, au contraire, indifférent au monde de la Représentation et du Concept, il se borne à susciter lentement, par suggestion, l'image du monde sentimental et subconscient, on aboutit à l'art romantique. — En tout cas, le symbolisme musical, qui se déroule sur le plan de l'amoralité, a pour résultat naturel d'endormir les énergies actives; il est un « quiétif » de la volonté. Si nous ne réagissions pas, il nous conduirait vers une sorte d'état léthargique, somnolent et doux, vers le renoncement à toutes les passions trompeuses, à la Vie même qui nous meurtrit, vers le Nirvâna. Faisant retour à ce processus d'émotions concrètes où toute conscience doit s'insérer pour avoir chance de durer, la

musique nous montre, nous découvre inopinément toutes les *virtualités* que renferme notre plus profonde personnalité et que nous ne soupçonnions pas; elle accroît de cette façon nos ressources psychologiques, nos « disponibilités » sentimentales, dont la variété nous avait échappé; ou, du moins, elle nous fournit les moyens d'en jouir intégralement. En un certain sens, elle nous révèle à nous-mêmes. C'est une magicienne.

Dans la musique pure, — c'est-à-dire dans la symphonie telle que l'ont traitée les grands maîtres et dans la mélodie sincère, humaine qui ne vise pas uniquement à plaire, — l'image auditive prend donc une valeur psychologique et, loin de se projeter ou de se fixer dans l'espace, se confond avec la *durée qualitative* de nos états dont elle reproduit les nuances changeantes. « L'expérience musicale paraît avoir pour loi de développer un schéma, ou songe construit, immédiatement imposé par les sons, en images et en sentiments dont ce schéma indiquait, sous sa forme concentrée, *les directions possibles*. » — C'est comme un éloquent appel, adressé à notre faculté imaginative, que la vertu originale des sons plonge en un état de rêve, ou de lucidité somnambulique. Les esprits réfractaires à la musique sont précisément ceux qui ne répondent pas à cet appel, parce que la perception des sons est pour eux, non un moyen de suggestion, mais une fin. Leur sensibilité ne s'ébranle pas sous le choc de l'impression esthétique dont les « ondes vibratoires » devraient se prolonger jusque dans l'intimité la plus reculée de leur moi, entraînant derrière elles tout un cortège de visions et de rêves adaptés à la qualité *particulière* de ce moi. Il faudrait un mouvement du « schéma auditif » dans le sens de l'émotion pure; mais ce mouvement — pas plus, du reste, que l'image construite qui capterait et concentrerait le flot des émotions — ne se produit pas et n'a point chance de se produire chez ces êtres moralement desséchés qui ne se livrent plus aux miraculeux prestiges de cet art persuasif. D'autres fois, la sensibilité physique de ces indifférents, loin de profiter de la réduction des éléments résistants et de *l'assouplissement momentané des données motrices*, pour résonner comme une table d'harmonie et pour s'abandonner tout entière, passive et plastique, aux charmes de la suggestion, — se hérisse, se réserve et repousse

la grâce musicale. Regardez ces « philistins » impassibles durant un concert : vous ne remarquerez pas chez eux ce que l'observation et l'analyse démêlent à l'origine de l'émotion musicale : des attitudes variées du corps qui semble « épouser » le sens changeant de la mélodie ; des dispositions différentes et comme des synthèses de la sensibilité affective qui *réalise* et joue à sa manière les accords perçus. Pareils à ces âmes endurcies, impénitentes, qui demeurent volontairement fermées à la grâce divine et qui, d'après la théologie catholique, sont celles des damnés, — ces « philistins », justement raillés par Flaubert et tous les Parnassiens, sont imperméables aux douces influences de la Musique. — On voit aussi quelle est l'erreur (assez répandue) de tous ceux qui, apportant des préoccupations intellectualistes en ce domaine spécial de l'Esthétique, cherchent à comprendre un morceau de musique comme un problème de mathématique, ou s'étonnent que tous les auditeurs n'en proposent point une seule et même explication. Ils oublient que la Musique ne crée en nous qu'un *état d'âme général* (de joie, de tristesse, d'anxiété), et que chacun de nous *particularise* et nuance cet état d'âme en y déversant ses propres émotions, ses propres souvenirs, ses propres rêves, dans la mesure où ces nouveaux éléments peuvent se fondre les uns avec les autres et s'accorder avec la teinte essentielle de l'état de conscience. C'est pourquoi, sans doute, nous goûtons un plaisir de « jeu », comme dirait Spencer, à cet art éminemment souple et subjectif.

Aussi bien, du plan de la vie physique où elle se présente d'abord comme une attitude du corps et comme la structure dynamique de nos émotions, l'expérience musicale s'achemine vers le plan de la pensée pure où elle affecte les dehors d'une *méditation* continue et interprétative : synthèse libre, pleine d'aisance, qui ne rappelle que de fort loin les constructions de certains hallucinés, de certains déments s'ingéniant à bâtir le *roman* de leur folie (1). Le plus souvent, il y a donc, dans le cas qui nous occupe, collaboration entre le sentiment et la pensée. Il arrive, par exemple, que la jouissance d'ordre musical se renouvelle au contact des associations d'idées qu'elle a suscitées

(1) Cf. aussi le cas de *Délire onirique*, assez cohérent, tout au moins en sa direction générale et ses grandes lignes, que M. Paul Bourget a introduit dans sa pièce : *l'Émigré*, et qu'il a emprunté aux docteurs Régis, Dupré, etc.

et qui l'enrichissent. L'esprit opère, finalement, en nous une prompte traduction de l'ébranlement affectif. Il confère à l'expérience musicale un caractère plus *réfléchi* et plus *universel*, en la transposant, en la détachant quelque peu de ses origines organiques et individuelles. Mais il est encore plus fréquent, plus normal que,—la magie des sons dissolvant les substances, les concepts, tous les produits de la Représentation, — la personnalité consciente, sorte de cristallisation provisoire, s'abolisse pour faire place à une demi-conscience qui se complaît dans le relâchement du rêve; l'âme alors, revenant à un *devenir* purement phénoménal, se repose des tourments de la spéculation, des efforts de l'Action. C'est la vie végétative, en son charme fruste; c'est le pays merveilleux où s'ouvrent devant nos yeux, avec leurs floraisons luxuriantes, les forêts vierges de l'Inconscient.

Car, grâce à l'expérience musicale *qui imite si fidèlement tous les procédés de l'Inconscient*, voici que nous entrevoyons ce règne étrange. Bien plus: nous l'abordons directement. Il ne nous reste plus, après cette analyse inspirée de Schopenhauer, qu'à confronter le produit ou l'effet avec la cause qui l'engendre. A coup sûr, il sera malaisé de définir avec une rigueur mathématique une réalité si touffue et si fuyante. Mais est-il donc si facile de donner une *définition* lumineuse et péremptoire de ce qu'on nomme la Raison? Est-ce là une faculté de création et d'invention? N'est-ce pas plutôt une faculté de coordination (1) qui classifie et enchaîne logiquement, sous forme de lois, les vérités dont l'hypothèse, guidée par l'intuition imaginative et contrôlée par l'expérience et l'observation méthodique, avait soupçonné, — avant de la découvrir,— l'existence? « Sergent de bande à ranger nos pièces », écrivait pittoresquement Montaigne. Ne faut-il pas y voir surtout une faculté d'adaptation au milieu, grâce à laquelle nous pouvons, sous la pression brutale des circonstances, satisfaire aux mille exigences de l'Action pratique et avoir une prise immédiate sur toute nos ressources mentales, sur toutes les notions acquises, ainsi condensées en des « cadres » multiples? Inutile, dès lors, de chercher longuement dans notre stock intellectuel des connais-

(1) Cf., à ce sujet, les livres de MM. Boutroux, Blondel, Poincaré, Duhem, sur la contingence des lois de la nature, sur la relativité de la Science, sur la définition de l'idée de *loi physique*, sur les étroits rapports de l'action et de la spéculation, etc.

sances si bien étiquetées et si promptes à s'accommoder aux besoins de la Vie! — Quoi qu'il en soit, à défaut d'une définition scientifique de l'Inconscient, nous nous appliquerons à en montrer les différents aspects, les diverses manifestations. *La zone inconsciente*, nous l'explorerons dans son ensemble, nous en tracerons la courbe et la topographie, en usant d'une méthode de régression patiente, en nous aidant de prudentes conjectures qui s'appuieront sur des faits déjà constatés. — A la suite de M. Bazaillas, nous ne concevrons pas l'Inconscient comme les autres philosophes qui, en majorité, y saisissent un degré inférieur de la conscience réfléchie, — degré transitoire d'où nous devons nous élever sans tarder à la conscience « claire », à l'aperception leibnitzienne qui, seule, nous donne la pleine maîtrise de nous-mêmes. Nous reprocherons à Hartmann d'y recourir comme à une « clef », comme à une solution suffisante toutes les fois que la *série* intelligible des causes psychologiques ou physiques brusquement se suspend, — l'assimilant de la sorte à une expérience très contestable et « déficiente » dont il faudrait combler les lacunes. « De même, chez Spinoza, la croyance illusoire en la liberté naît, dans un monde voué à la continuité des causes, de l'ignorance des conditions essentielles qui échappent à nos investigations trop courtes. » L'Inconscient n'est pas *simplement* un ordre équivoque, incertain, résultant de l'obscurité et du mélange de nos idées que l'analyse n'aurait pas encore distinguées, coordonnées. Il importe de faire table rase de ce dogmatisme de la Connaissance qui prétend ramener l'être aux lois théoriques de la Pensée et n'accorder de valeur qu'à tout ce que la Raison a marqué de son empreinte. Avec MM. Bergson et Blondel, nous estimons que les systèmes organisés de la vie mentale nous apparaissent de plus en plus comme des *extrémités*, ayant leur préparation, communiquant par une série d'intermédiaires, de formes ébauchées et successives qui assurent des unes aux autres une indestructible continuité. Nous estimons qu'il convient de replacer l'esprit au sein de l'Action, de la vie créatrice, plutôt que dans le splendide isolement de la pensée abstraite et de la dialectique explicative. On a intérêt à étudier désormais les lois, riches et complexes, de ce naturalisme psychologique pour qui le sentiment, l'instinct, la spontanéité, *antérieurs* à l'Intelligence, se développent d'après

une logique spéciale, indépendante. Ainsi, la conscience, loin d'être la *mesure* de la réalité intérieure, sera considérée comme le faisceau provisoire de certains états dominés par l'*attention* à la Vie, — ou plutôt, comme la synthèse momentanée et agissante de ces états clairs, car elle sera capable d'influer sur le cours des phénomènes psychologiques qu'elle harmonisera, qu'elle empêchera de s'éparpiller, de se dissoudre; mais elle pourra s'évanouir sans que l'activité mentale, dont les racines pénètrent et s'alimentent au sein des forces subconscientes, soit arrêtée. Le Moi n'est donc plus qu'une sorte de *réussite*, de combinaison fragile et instable, d'équilibre psychologique: telle la liberté politique que Montesquieu compare à une fine pointe oscillant entre l'anarchie et le despotisme.

Au surplus, que noterons-nous et que devinerons-nous au cours de nos investigations? — Des forces psychiques qui sont demeurées en dehors de la concentration et de l'unité du « Je pense »; — d'amorphes déchets de notre industrie mentale; — des états purement affectifs qui n'ont été ni localisés dans un cadre moteur ou dans une construction intellectuelle, ni utilisés dans l'action quotidienne; — des sentiments confus qui végètent et qui n'arrivent pas à se formuler, tout en persistant dans leur existence précaire;— des intuitions encore vagues qui ne se sont point précisées en se « coulant » dans les catégories du Jugement; — un dynamisme flottant, sans orientation suivie qui puisse le sauver de la dissolution ou de la transformation perpétuelle, en le pliant à des applications immédiates, dynamisme bizarre qui se laisse envahir par des courants de pensée variables, fugitifs, déterminant des groupements instantanés et des dispositions éphémères; bref, une conscience affective à l'état libre, détachée de tout schéma moteur, et qui se joue dans l'anarchie délicieuse du rêve, — un jaillissement imprévu d'énergies jusqu'alors ignorées qui nous procurent une jouissance singulière et qui semblent augmenter en nous le flux profond de la Vie. L'Inconscient correspond, en somme, à *une espèce de transition entre la réalité cosmique, dont il résume les principaux caractères, et la réalité mentale dont il facilite le fonctionnement par les apports de son extraordinaire fécondité.* A l'hypothèse d'une continuité analytique qui, en l'envisageant sous ses deux aspects *extrêmes*, tente de réduire l'Inconscient,

d'un côté, au conscient et, de l'autre côté, au physique, par voie de régression ou d'équivalence, — nous substituons l'hypothèse d'une *continuité synthétique* qui comporte une succession serrée de formes étagées et comme une hiérarchie de genres vivants. Si bien que l'Inconscient servirait, selon nous, d'intermédiaire entre le non-être et l'être, entre la pluralité de la matière et l'unité de la pensée réfléchie. Ainsi, nous nous tenons à égale distance de la conception mécaniste qui en fait une dérivation de l'automatisme physiologique, — et de la conception psychologique, qui le regarde comme une dégradation inférieure ou une préparation encore amorphe du moi conscient, au risque de ne plus comprendre et de ne plus expliquer la nature hétérogène de ce moi subliminal et végétatif. Nous nous séparons de William James, qui veut y voir seulement « le fond ultime sur lequel le moi conscient se profile en dégradé, — le halo qui entoure les états clairs et en adoucit le relief », car nous ne sommes pas de ces hégéliens de cœur qui, obéissant au vertige du devenir, n'aperçoivent dans ce règne qu'une poussière mentale, un ensemble de tourbillons psychologiques. L'Inconscient s'offre à nous avec une physionomie singulière. Restant à l'écart de toute discrimination critique, il ne se juge point; incapable de se dédoubler, il ne se remanie pas dans le sens d'une plus haute moralité. Essentiellement fruste et animal, il se laisse ballotter çà et là par des suggestions changeantes. Cette suggestibilité varie, d'ailleurs, d'acuité et de finesse avec la complexion des êtres. C'est elle qui confère aux œuvres des artistes ce charme de candeur, cet air de fraîcheur éternelle, parce que toujours renouvelée du dedans, aux sources vives de l'émotion et du rêve. Il y a là, véritablement, toute une floraison prodigieuse de sentiments et d'aspirations qui, pour s'épanouir, n'a pas besoin nécessairement de la lumière de la Pensée. Lorsque, sur ce moi polymorphe, instable — sorte de Protée psychologique — la réflexion se penche pour choisir, concentrer, unifier, — le Moi conscient apparaît, telle une clarté brillante au sommet de notre architecture morale.

Il existe, au demeurant, un incessant commerce entre le moi subliminal et le moi réfléchi. De féconds échanges s'établissent entre eux. Ces deux pôles sont reliés par le large fleuve de l'activité intérieure. La Pensée épure, rationalise,

universalise les mythes imaginatifs, les aspirations ardentes et confuses que lui présente l'Inconscient, dont l'exubérance implique toujours une part de fantaisie, un *excédent* à éliminer. Afin de réaliser péniblement un équilibre très fragile, elle dresse les forces indifférentes et brutales de ce règne mystérieux ; elle en fournit le commentaire intelligible, le raccourci très simplifié et vraiment bien pâle en regard des contrastes et des bigarrures qu'une observation attentive pouvait d'abord deviner dans cette attirante région de nous-mêmes. On constate donc un continuel va-et-vient entre ces deux termes qui par antithèse se différencient. De même que l'Intellect spiritualise certaines données de l'Inconscient, de même celui-ci reconquiert parfois certaines provinces de la pensée pure. Chez les individus absorbés par les sciences et les spéculations abstraites, les sources de l'émotion, trop souvent, se tarissent peu à peu, et la Raison, sèche et tyrannique, ne tarde pas à faire régner son despotisme absolu. L'Inconscient est relégué à de telles profondeurs, humilié si cruellement, tenu dans un tel oubli qu'en vain l'on essaierait de le faire remonter à la lumière, ses outils à la main, dans l'affolement de l'urgence, — pour employer la jolie image de Mæterlinck. D'autres, au contraire — le plus fréquemment des poètes et des musiciens — cèdent à l'appel séduisant du monde affectif, à la tentation d'une existence alanguie dont la torpeur serait visitée par les radieuses apparitions de l'Art. Loin de refouler en eux le subconscient, au risque d'en briser le ressort et d'en étouffer la voix, ils laissent cet hôte inquiétant s'installer en eux comme un maître, ruiner leur vouloir, détruire le relief et la valeur relative de tous leurs actes, répandre partout l'équivoque, l'à peu près, la contradiction et leur inspirer une indifférence lassée qui jouit seulement de sentir couler le flot lent de la vie : πάντα ῥέει. En cette attitude se concilient la philosophie d'Héraclite et celle de Bouddha.

Voici donc le mécanisme général de l'Inconscient : « Une conscience d'origine sensible, constituée d'après le type affectif ou animal, est peu à peu rejetée du champ de vision qu'elle emplissait tout d'abord, soit dans l'individu, soit dans l'espèce. Par le fait de cette élimination progressive et de cet isolement, elle s'érige en une réalité fermée aux influences de la Pensée, ouverte exclusivement à celles de la Vie. Elle se

dispose comme un véritable personnage affectif, n'ayant ni les goûts ni les traditions du personnage intellectuel qui lui devient de plus en plus étranger. » D'un côté, l'évolution morale de l'individu, les impérieuses exigences de la vie sociale, les progrès de la Science, réclament des normes logiques, des formules arrêtées, et discréditent le monde affectif qui est, désormais, assimilé à l'animalité élémentaire; — ainsi, la Physique chasse le vol doré des légendes et des superstitions. D'un autre côté, l'Inconscient prend sa revanche dès que l'attention du moi réfléchi se relâche : il s'insinue alors dans les synthèses mentales, avec une patiente ténacité, avec cette persévérance redoutable qui caractérise justement les forces de la nature et, en fin de compte, il les dissout. Nous nous apercevons, à ce moment, que cet Inconscient, à *l'égard duquel nous manquions de points de repère et de moyens positifs d'évaluation*, n'était pas une quantité négligeable. Bien au contraire : nous sommes amenés à cette conclusion que, si l'espace est le lieu des corps et la conscience le lieu des esprits, l'*Inconscient est le lieu de leurs échanges et de leurs métamorphoses*. C'est en lui que s'agite tout un peuple grouillant de variations passionnelles et de *possibilités* sentimentales, de tendances en mouvement, qui sont capables de rester dans cet état en y vivant d'une vie propre, mais aussi, de se laisser capter par le mécanisme mental qui, après les avoir transfigurées, aura l'avantage de dresser un bilan exact de nos richesses intérieures. Dans cet enchevêtrement des forces subconscientes sont, évidemment, compris les penchants et les prédispositions ataviques qui ont leur point d'attache dans l'organisme, les aspirations créées ou développées par tel ou tel milieu, par telle ou telle éducation, — bref les virtualités innées ou acquises qui pèsent d'un poids très réel sur l'exercice de notre esprit et qui, dans une certaine mesure, en déterminent, en limitent le libre jeu. On y rencontre aussi tous les trésors accumulés de la mémoire, et, rangés sur des plans qui se superposent les uns aux autres, au-dessus des réminiscences obscures qui sommeillent, les souvenirs plus nets et mieux localisés dans le temps et dans l'espace, qui tantôt sont mis à contribution par l'automatisme pratique et tantôt entrent dans la combinaison des synthèses intellectuelles. — Il va sans dire que ce règne global de l'Inconscient, qui nous

semble enfoui dans les lointains replis du mystère biologique, ne cesse de s'estomper devant l'éclat grandissant de la conscience claire, à condition que celle-ci s'affirme énergiquement. Il n'y a point là un recul véritable, mais un effet d'optique mentale, un phénomène d'opposition qui met en contraste l'aspect affectif et l'aspect réfléchi de notre activité interne, « les facultés spontanées et les facultés critiques, le mythe et la raison, la légende et l'histoire ». D'ailleurs, nous le répétons, il ne faudrait point qu'une antithèse purement métaphorique nous abusât en nous dérobant la *continuité synthétique* qui relie ces deux pôles extrêmes.

De ce que nous avons caractérisé l'inconscient en lui restituant la place qu'il occupe dans la perspective du monde moral, va-t-on conclure que nous préconisons le retour définitif à cette attitude psychologique, dont nous avons signalé les dangers ; va-t-on déduire que nous caressons l'espoir de renverser au profit de ce « personnage impulsif » la suprématie séculaire de la Raison ? Ce serait un étrange sophisme, un paradoxe excessif. Oui, nous l'avouons : parfois, à travers les fourrés de l'Inconscient, le « gorille » dont parlent Taine et Lombroso n'hésite pas à montrer le bout de l'oreille ! Mais, lorsqu'on fouille jusque dans ces couches inférieures, est-il surprenant de découvrir certains instincts peu nobles, peu idéalistes, qui rappellent opportunément notre origine animale... et la vigoureuse formule de Pascal : « Trop souvent, qui veut faire l'ange fait la bête »? — Dans ce dynamisme passionnel et voluptueux nous voyons une menace pour la moralité : « Quand le charme de sentir se substitue en nous à la volonté de produire, la moralité s'effondre en même temps que s'efface l'idée de responsabilité. » — Nous ne distinguons plus alors le Bien du Mal, puisque nous nous bornons à contempler la fantasmagorie que notre imagination fait glisser sous nos yeux, et que le plaisir éprouvé devient notre seul *criterium*. La notion du mal, du péché, n'est plus, pour nous, qu'une allégorie surannée qui nous importune inutilement, qui dramatise notre existence, et que nous avons hâte de rejeter. — Ne pourrait-on pas extraire de ces indications l'esquisse d'une morale très élevée qui consisterait à lutter contre l'invasion de l'Inconscient dans les régions supérieures de notre être, et à tendre, d'un effort constant et méthodique,

vers le plus haut degré d'intellectualité, c'est-à-dire vers l'entière maîtrise de soi ? C'est ainsi que les Jansénistes surveillaient sans cesse en leur cœur les révoltes de la concupiscence, tandis qu'aidés de la grâce divine, ou, du moins, espérant y participer, ils s'acheminaient vers les sommets de la sainteté. — Objectera-t-on qu'en tout cas l'Inconscient est l'ennemi naturel de toute morale *sociale*, en tant qu'il déchaîne les appétits égoïstes, le « vouloir-vivre » conquérant et brutal? Ce serait oublier que, dans les complexes réserves de ce règne, les forces de l'altruisme, généreux et fraternel, le besoin d'expansion et de dévouement dont parlent Comte et Guyau font ou peuvent faire contre-poids aux tendances mesquines du moi replié sur lui-même (1).Si bien que l'éducation progressive de l'être social, du citoyen, consiste justement à faire prédominer les forces altruistes, en orientant leur jeu à la lumière de la Raison ; c'est là, au fond, l'œuvre même de la civilisation. Peut-être, d'ailleurs, faut-il se résigner à constater qu'il y a dans l'univers deux catégories d'êtres qui semblent pétris de substances différentes : les uns, imprégnés, souvent à leur insu, de la tradition chrétienne, considèrent que leur devoir est, tout en assurant leur salut personnel, leur propre amélioration morale, de consentir à tous les sacrifices nécessaires pour faire évoluer la société dans le sens de la Perfection, car ils ne comptent eux-mêmes que comme des unités bien misérables, perdues dans l'immensité du plan divin ; — les autres, repoussant tout sentimentalisme mystique, s'interdisant comme des faiblesses ridicules toute abnégation et toute pitié, se débarrassent de toute entrave et, conscients de leur puissance, se frayent un passage dans l'âpre mêlée des convoitises, au risque d'écraser « les moins aptes, les moins armés » ; ils s'épanouissent pleinement, ils jouissent avec intensité de la vie et des voluptés éphémères qu'elle offre à leur dilettantisme raffiné ; ce sont les nietzschéens, dont le seul idéal est le surhomme, et pour lesquels le vouloir-vivre, loin d'être une force dangereuse qu'il convient de diriger et d'organiser en vue d'une fin supérieure, est sa propre fin à lui-même et demeure indifférent envers le fan-

(1) Vauvenargues l'avait bien remarqué, — lui qui prépare si manifestement Rousseau ! Au demeurant, c'est dans les milieux populaires, où l'Inconscient est roi, que se recrutent en majorité les sauveteurs, les martyrs de la foi ou du patriotisme, les héros ignorés.

tôme verbal de la moralité (1). Si ces deux catégories d'êtres irréductibles doivent toujours coexister, la meilleure solution sera, apparemment, d'abandonner tout système absolu de morale transcendantale ou métaphysique, et de s'en tenir à un art délicat de l'hygiène ou de l'équilibre intérieur, voisin du *véritable* épicurisme, et qui sera conditionné extérieurement par le respect scrupuleux du droit d'autrui. Dans ces limites, il sera permis de prêter quelquefois l'oreille aux douces suggestions de l'Inconscient.

Les travaux érudits et techniques de certains spécialistes, tels que MM. Charcot, Pitres, Azam, Régis, Dupré, etc., sur la localisation des divers *centres* et sur la différenciation des *degrés* de conscience qui nous laisse entrevoir comme des plans étagés, sur les dédoublements morbides de la personnalité, — tous ces travaux n'apportent aucune objection sérieuse à notre thèse qui établit une continuité synthétique et, en quelque sorte, une progression d'activité réfléchie entre la matière et l'esprit. Au contraire : ils semblent la renforcer ; autant, du moins, que des expériences et des observations pathologiques peuvent confirmer ou infirmer une construction qui ne relève pas entièrement du *criterium* et des mesures scientifiques, et qui, par certains côtés, touche à la métaphysique pure. — Aussi bien, en ce domaine, on n'arrivera probablement jamais à des données immuables, à des dogmes. Le jour où l'on réussirait à décomposer en formules et en lois le mécanisme de ce règne ténébreux, l'Inconscient n'existerait plus : il s'évanouirait sous la clarté conquérante de l'analyse. Il nous suffit que notre interprétation de ce monde énigmatique soit cohérente et projette une vive lueur sur la genèse, lente et souterraine, de certaines attitudes mentales, sur la naissance de certains états d'âme. Songeons, par exemple, aux crises du mysticisme, à nombre de conversions fameuses comme celle de la Palatine, à la ferveur extatique d'une sainte Thérèse, au quiétisme passif et confiant de Mme Guyon. Alors même qu'une dialectique surajoutée en recouvre les élans, nous y saisissons toujours « un état affectif qui s'irradie en tous sens et qui s'impose peu à peu, en ré-

(1) La plupart des « personnages » de M. Henri Bernstein appartiennent à cette catégorie, où l'on ne prend pas toujours soin de masquer sous un vernis de politesse et de belles manières le déchaînement des instincts. (Cf. *la Griffe*, *le Voleur*, etc.)

duisant les résistances de l'égoïsme et les puissances rebelles de l'individualité ». — Il n'y a point là, ainsi que le soutiennent les matérialistes, un simple empiétement du subliminal de Myers, du polygone de Grasset sur la conscience principale; il n'y a point là, non plus, un développement rectiligne, une ascension directe et logique de la conscience supérieure qui, déléguant ses besognes habituelles aux centres secondaires, atteindrait, momentanément et d'une façon anormale, à une vie plus haute et comme supraterrestre : nous assistons à une série de *transpositions* qui permet à la conscience en travail de s'approfondir et de se « tirer au clair », au moi réfléchi et moral de prendre possession de la spontanéité, d'en coordonner, d'en « sublimer » les mouvements, et de transformer la tendresse inquiète, troublée de la mystique dominée par ses nerfs, en un amour épuré et intellectuel de Dieu, de la Perfection (1). Voici deux manifestations, encore plus évidentes, du subconscient dans le domaine religieux : d'une part, on peut rapprocher de l'automatisme psychologique ce que Pascal dit de la coutume (2), — état habituel qui, créant en nous une sorte de *climat* moral, nous facilite la pratique de notre foi ; d'autre part, dans le phénomène de la croyance, il y a une qualité spéciale d'exaltation lyrique qui intéresse le dynamisme du subconscient en faisant converger vers une fin supérieure, d'ordre métaphysique, celles de ces forces qui ne sont pas irrémédiablement incompatibles avec l'idéal divin (3). — Considérons, maintenant, le phénomène, non moins complexe, de l'*invention* esthétique. La méthode critique de Taine, recommandant l'étude de la race, du milieu, du moment, les recherches biographiques, éclairait les environs de l'œuvre analysée, expliquait certains détails d'abord obscurs, mais laissait subsister l'élément mystérieux où réside la vraie nature du génie (4). Au contraire, nos théories sur le rôle de l'Inconscient font comprendre ce je ne sais quoi de capricieux, de fantasque, de saccadé que l'on remarque dans les moindres démarches du génie, confondu trop souvent avec

(1) Cf. l'étude de M. Probst-Biraben (*Revue philosophique.*, nov. 1906), qui offre matière à discussion.

(2) Sur Pascal, les livres de MM. Boutroux, V. Giraud et Strowski — et mon *Essai sur l'apologétique littéraire* (Paris, Picard).

(3) Cf. Bazaillas : *la Crise de la Croyance* (Paris, Perrin) et la psychologie religieuse de Newmann.

(4) Cf. Séailles : *le Génie dans l'art.*

une névrose qui confinerait à la folie; elles font comprendre cette « ivresse dionysiaque » au sein de laquelle il enfante ses chefs-d'œuvre. En apparence, il procède par bonds, comme les secousses cosmiques ; en réalité, il suit le tracé tortueux du courant subconscient qui circule autour d'un *thème* fondamental, d'un *motif* essentiel : telles les variations d'un nocturne de Chopin (1). Nous apercevons pour quelles raisons les grands génies sont, le plus souvent, méditatifs, solitaires, sauvages, et comme distraits à force d'être attentifs uniquement aux voix du monde caché qui parle en eux,— telle la grâce céleste en l'âme recueillie. Ils se laissent tout d'abord suggestionner par l'Inconscient, avant de faire intervenir le triage minutieux, le travail de synthèse harmonieuse qui donneront à leur œuvre une valeur esthétique. Et c'est dans la manière originale dont chacun d'eux dégage *telle* ou *telle* note de l'étrange symphonie qu'il faut chercher le secret de sa personnalité. Il arrive, du reste, que les plus éminents d'entre eux sont aptes à *traiter* successivement les inspirations les plus diverses de leur subconscient, tout en conservant dans leurs productions les plus variées une certaine unité de vision et un cachet souverain qui leur est propre. Isoler un *thème* sentimental et l'orchestrer en l'enrichissant de tous les états affectifs, de toutes les associations d'images, de toutes les aspirations plus ou moins confuses qui s'y rapportent, — voilà, sans doute, réduit à son expression simple, le phénomène de l'*invention*, que nous l'envisagions à travers la musique d'un Beethoven ou à travers les poèmes d'un Lamartine.

Le livre qui nous a servi de point de départ est d'ailleurs très représentatif de toute une évolution esthétique qui entraîne vers les merveilleuses régions de l'Inconscient plusieurs artistes, plusieurs littérateurs de notre époque, et qui, par conséquent, doit peu à peu entrer dans la philosophie, — celle-ci ne faisant que rationaliser tout ce qui vit et s'organise. Nous citerons seulement quelques exemples significatifs. Un bon nombre des admirables drames lyriques de Richard Wagner sont dominés par

(1) On s'explique maintenant le rôle qu'ont joué dans la vie de certains poètes, tels que Baudelaire, les excitants, les stupéfiants, — parfums, plantes ou drogues médicinales qui avaient pour but de faire sourdre le flot des émotions sub-conscientes, de créer un état exceptionnel, et presque morbide, de somnolence rêveuse, en obnubilant d'une façon momentanée les facultés logiques et en suspendant les énergies actives. Evidemment, au travail de gestation a dû succéder la phase *lucide* de la « mise au point » artistique...

l'idée chrétienne de la Rédemption, qui se retrouve notamment dans la conception du loyal, chaste et mystique Lohengrin, chevalier du Graal. Mais ce qu'il importe de signaler ici, c'est le triomphe de la spontanéité naïve et primesautière, de l'instinct, de la jeunesse et de l'amour, symbolisés par le héros Siegfried, sur les louches intrigues, sur les bas calculs de l'égoïsme rusé et sur les forces mauvaises qui tentent de lui faire obstacle; c'est (comme, plus tard, dans le *Sigurd* de Reyer) l'épanouissement de cette âme toute neuve que n'ont point inquiétée et flétrie prématurément l'obsession du péché, les angoissants conflits des crises morales; c'est l'exaltation de tout ce qu'il peut y avoir de bon, de généreux, de séduisant dans les réserves si mêlées du règne inconscient dont, au surplus, les procédés naturels sont très heureusement reproduits par une orchestration d'une incomparable souplesse et par « le leit-motiv » aux périodiques retours. De ces mêmes réserves provient en *droite ligne*, bien qu'elle diffère sous beaucoup de rapports de la technique wagnérienne — la musique si enveloppante de M. C. Debussy, dont on s'imprègne comme d'une atmosphère subtile et qui fait lever en nous la ronde vaporeuse des songes. Par malheur, trop délibérément tournée vers l'Inconscient le plus rudimentaire, cette musique reste invertébrée, manque de dessin; elle fait regretter les belles et pures mélodies dont débordent les symphonies, à la fois si vivantes et si bien construites, d'un Beethoven; et, trop fréquemment, à son insu peut-être, comme si le formalisme musical prenait alors sur elle une ironique revanche, elle verse dans certains procédés aussi déplaisants que des tics (1). Toutefois, on pourra retirer de *Pelléas et Mélisande*, outre d'inoubliables impressions, des indications utiles sur un nouveau genre dramatique où le *libretto* serait conçu et traité en fonction du dynamisme de l'Inconscient. On y verra à bon droit le témoignage d'une réaction nécessaire contre les banales et insignifiantes « histoires », si grossièrement mises en vers, qui servaient de sujet aux anciens opéras et qui amusaient la curiosité crédule de nos grands-pères. On y constatera un retour vers la simpli-

(1) Cf., à ce propos, l'emploi que M. Debussy fait des quintes, des successions de neuvièmes, des appoggiatures, etc. Cf. aussi les romances de G. Fabre, qu'interprète si parfaitement Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, et les *lieder* de Reynaldo Hahn sur des poèmes de Verlaine.

cité suggestive du style exprimant l'humanité des sentiments, traduisant les émotions les plus délicates, les vibrations les plus légères du cœur, sans souci de l'emphase traditionnelle, de l'élégance factice. On sera amené à se demander s'il n'y a pas un danger dans les livrets *trop* soignés (comme ceux de Catulle Mendès), où les préciosités contournées de la poésie accaparent l'attention au détriment de la musique qui devrait *toujours* demeurer au premier plan, et ne chercher dans le scénario que des *motifs* à exploiter, des *situations* à dépeindre, des points de repère et des *jalons* spatiaux, habilement dissimulés. Quoi qu'il en soit, — et nous rejoignons ici nos analyses du début, — c'est bien dans cet art privilégié que l'Inconscient peut se livrer tout entier à nous, avec sa luxuriante richesse, ses lointaines perspectives, son ivresse jaillissante.

Dans les œuvres de nos prosateurs et de nos poètes, nous rencontrons cependant des messages encore fort intéressants de ces limbes de la pensée. Quels ouvrages rangerions-nous dans cette bibliothèque de l'Inconscient? — Les exquis romans de M. Pierre Loti, tout remplis de rêveries bouddhiques où le nonchaloir de l'écrivain goûte une immobile paix, loin de tout effort douloureux et vain : souvenons-nous de l'air désenchanté avec lequel ce païen voluptueux regarde se dérouler la trame brillante des phénomènes et perçoit, non sans une vague mélancolie, derrière le mouvant décor des apparences, la présence imminente du Néant. — Les recueils d'impressions aiguës où M. Maurice Barrès note les grâces alanguies et crépusculaires de Venise, l'adieu des gloires qui s'éteignent, les décadences obscures des êtres et des cités qui connurent les heures d'apothéose, l'insensible pente qui entraîne tout ici-bas vers la mort et, en même temps, les appels impérieux qui nous viennent d'outre-tombe, à moins qu'ils ne soient bien plutôt la voix des ancêtres se prolongeant, se survivant en nous-mêmes. — Les contes, les poèmes, les livrets raffinés de M. Maurice Maeterlinck prêtant une attention singulière à ces créatures ingénues et instinctives dont la physionomie préraphaélique se profile sur la grisaille des siècles défunts, et nous faisant aimer ces petites princesses énigmatiques qui balbutient des paroles brèves et imprécises, lourdes cependant d'un sens caché, comme sont chargées de pollen les ailes fragiles des abeilles. A com-

bien de poètes faudrait-il réserver une place sur ces rayons! On n'ignore pas que la prétention des symbolistes a été de réagir contre les excès de l'école parnassienne qui avait presque assimilé la poésie à la peinture ou, plus généralement, aux arts plastiques, et d'utiliser, à leur façon, les ressources expressives de l'art musical, en mettant à profit le pouvoir *évocateur* des mots et des cadences. Au lieu que les principaux Romantiques, héritiers de la chaire chrétienne, avaient orchestré, en les mélangeant, ces quatre grands thèmes ou lieux-communs : l'amour, la nature, la mort et Dieu, et développé, avec tous les prestiges de leur lyrisme émouvant, les idées métaphysiques qui hantaient les jeunes générations du XIX^e^ siècle, — les membres de la nouvelle école, d'ailleurs assez indépendants à l'égard de toute doctrine fixe et dogmatique, ont essayé de remonter, par la chaîne des associations de sons et d'images, jusqu'aux frissons les plus subtils du cœur, et de traduire, selon la parole de Baudelaire, « les correspondances mystérieuses et les intimes accords » qui existent entre les êtres et les choses, — bref, un des plus curieux aspects de l'Inconscient. Cette poésie, sans truculence et sans panache, avant tout *suggestive*, a trouvé un représentant plein de charme en la personne de Verlaine, le délicieux auteur de *Sagesse*, qui, encore tout troublé de l'écho mièvre des fêtes galantes, la chair encore brûlée de désir, venait épancher ses mystiques ferveurs aux pieds de la Madone compatissante, avec une grâce dévote d'enfant contrit. Elle a été un peu compromise, en revanche, par les exagérations de Stéphane Mallarmé, qui a manifesté dans certains sonnets fameux une haine paradoxale de la clarté et qui n'a même pas gardé à ces bizarres hiéroglyphes le minimum de précision et d'unité indispensable à toute œuvre esthétique. En combinant des effets inédits, cet original manieur de timbres a oublié que le mot, signe tout chargé d'abstractions, ne pourrait jamais, dans l'évocation du subconscient, remplacer intégralement le son adapté au cadre moteur de la phrase mélodique. De là, ses erreurs. A l'écart des petites chapelles, M. Francis Jammes, toujours fidèle à sa province béarnaise, à ses horizons familiers, s'attendrit aux souvenirs d'enfance, participe au deuil des primevères, et sent tout près de son cœur virgilien la vie humble du vieux clocher dont les appels scandent les étapes essentielles de sa propre vie

et réveillent en lui la foi pieuse des jeunes ans. Il est dommage que les touchantes candeurs de ce poète éminemment sincère et dégagé de toute rhétorique dégénèrent par moments en des puérilités que l'on croirait affectées et qui sont peut-être, tout simplement, les naïfs bégaiements du moi subconscient, non accoutumé à s'exprimer selon les règles et l'ordonnance d'un art plus rationnel. On le voit : il y a bien, de nos jours, une évolution qui tourne les littérateurs vers les régions de l'Inconscient et qui, dans la forme, se trahit par des efforts marqués et plus ou moins heureux vers une traduction directe, sans emphase, de l'émotion passagère, et par une souple musicalité.

Mais pourquoi ne pas citer l'authentique précurseur de ce mouvement : J.-J. Rousseau, qui, écrit M. Bazaillas, « a renversé le système convenu du Moi à la réflexion pour se transporter jusqu'au point redoutable où la conscience se fond avec les éléments sauvages et spontanés de la Nature... Ce que son art révèle de capricieux et de fantasque, son exaltation, son délire, son ivresse, cette superposition continuelle de la rêverie au réel, ne sont que les procédés de la vie inconsciente quand, saisie au delà du tournant où elle s'infléchit vers la pensée, elle revêt encore la forme d'une puissance élémentaire qui nous renouvelle et nous enchante... En affranchissant les forces affectives, pour nous permettre d'en jouir dans ce qu'elles ont de vertigineux et de charmant, il a soulevé du fond de la nature humaine une énorme vague de sensibilité, et l'équilibre ordinaire de l'homme en est encore ébranlé. » Mais si l'ordre social a peut-être à craindre les conséquences d'un tel divorce entre le monde affectif et le monde intellectuel, ce dédoublement n'a pu que profiter à la psychologie, mise ainsi en mesure de soupçonner un nouveau champ d'expérience. Il faut en savoir gré à Rousseau, alors même qu'on n'éprouverait aucune sympathie pour ce personnage étrange, contradictoire, impulsif et malade (1), pour ce misan-

(1) Brunetière, empruntant ce terme au docteur Möbius, appelle Rousseau : un « hystérique » (Cf. le Manuel). Lire *les Confessions* (*liv. I*) et l'ouvrage intitulé : *Rousseau juge de Jean-Jacques*. — La thèse de M. P. Lasserre, pleine de vigueur, d'éclat et de talent, — digne, à ce titre, de passer pour exceptionnelle, — pourrait être discutée dans le détail ; mais cette discussion nous entraînerait hors des limites de notre sujet. Une simple observation : quand on envisage l'auteur de *l'Emile* comme l'ennemi né de toute morale sociale, on devrait ne pas perdre de vue certains faits : 1° il y a, sinon dans toute sa vie, du moins dans toute l'œuvre de ce piétiste,

thrope orgueilleux et torturé par ses nerfs, incapable de résister à ses penchants et de réaliser le Bien perçu ; alors même qu'avec M. Pierre Lasserre on rendrait cet individualiste, cet égalitaire à outrance responsable de la formation d'une mentalité dangereuse et d'un idéal chimérique ; — alors même qu'on pousserait l'ingratitude jusqu'à oublier le geste hardi et harmonieux par lequel ce pèlerin passionné des solitudes ouvrit à ses contemporains étonnés de larges échappées sur la nature, — leur dévoila la grâce embaumée des sous-bois, la sereine majesté des montagnes, — faisant comprendre enfin qu'un « paysage est un état d'âme », et mettant au service de ses impressions, de ses songes, un style admirable qui peint et qui chante, tout à la fois... Oui, Rousseau est le véritable initiateur de cette littérature de l'Inconscient, dont nous avons indiqué les principales productions et qui, bien entendu, nous offre seulement des expressions *approximatives* et imparfaites de ce règne fécond et ténébreux. — L'ouvrage examiné par nous amorcera, nous l'espérons, dans le sens du grave problème de la Personnalité, des recherches de plus en plus pénétrantes, de plus en plus libérées de tout point de vue systématique. En tout cas, *situé* désormais dans le vaste panorama de la méditation contemporaine, ce livre, qui a déconcerté beaucoup de philosophes habitués à un genre plus austère, plaira sûrement aux artistes : ils y trouveront, en effet, l'écho et l'image du sourd travail d'enfantement qui fait leur joie, leur tourment — et leur gloire... Peut-être se défendront-ils plus mollement que d'autres contre les séductions enlaçantes d'un style quelque peu asiatique, — bien excusable, après tout, chez le Chateaubriand de ce monde nouveau !

J.-ROGER CHARBONNEL.

une constante préoccupation du Bien, de l'Idéal moral, — accentuée d'ailleurs par l'influence de Plutarque ; 2° Rousseau a toujours oscillé entre les deux pôles de l'Inconscient, signalés plus haut : l'égoïsme individualiste et l'altruisme social, postulant le droit d'association, qui doit corriger, au moins partiellement, selon les principes exposés dans *le Contrat*, les inégalités et les injustices, les despotismes et les privilèges. Cf., sur ces deux points, le chapitre excellent qui concerne Rousseau, dans la Littérature de M. Lanson.

PAGES DÉTACHÉES

(POUR UNE PETITE FILLE)

—

LE SOURIRE

Mais puisque j'ai parlé de ton sourire : qu'il est bon ! Venu des abîmes de la Joie, il flotte en l'air comme un parfum et comme une couleur, puis se pose sur ton visage ainsi que l'arome et la blancheur du lis sur son calice. Il s'épanouit, rayonne sur ta face. Et ta bouche n'est plus qu'un fruit rose pâle qui s'allonge vers les pommettes qui s'arrondissent, tes yeux sont deux gouttes d'eau de mer joyeuses. Et le plus divin c'est le silence de ce sourire qui reflète l'air des anges et l'innocente ignorance et l'onde paisible du ciel sur laquelle nage un petit oiseau.

Quel fut le premier sourire du monde ? Ce fut la belle ligne que formèrent les choses en se donnant la main : la mer donna la main à la plaine, la plaine à la colline, la colline à la montagne et la montagne au ciel. Ton œil luisant, ô ma fille ! donne la main à ta petite bouche plate qui la donne aux boules de tes joues qui la donnent à ton nez — en l'air. Tu es comme le sourire du monde. Veux-tu que nous jouions au monde ? Tu n'as qu'à sourire. C'est fait. C'est moi qui suis pris. Je clume.

Tu sauras plus tard que jadis le monde ne cessait pas de sourire et que sa face ne commença de s'attrister que lorsque la première fleur fana au Paradis terrestre. Tu n'as vu encore, ô Bernadette ! aucune fleur se flétrir et j'épie dans ton sourire la béatitude de nos premiers parents quand ils causaient avec Dieu devant les chevaux qui paissaient.

—

LES LARMES

Mais les larmes de Bernadette!

Sur la face sans nuage un pli se creuse comme sur une eau tranquille, soudain : le front se fronce, le nez se fronce, les joues se froncent, la bouche s'ouvre comme si elle ne devait

plus jamais se refermer, les mains se crispent, effilochent l'air, un long cri succède à de petits sanglots entrecoupés. Oh ! Qu'elle est malheureuse ! On lui dit : « Tais-toi, Bernadetti ! Tais-« toi, Bernadettou ! » C'est le sein qu'elle veut, la clameur se fait impérative et rageuse. Et l'on voit luire au coin de l'œil la première larme.

O mon enfant ! De même que j'ai médité sur le premier sourire du monde, je méditerai sur sa première larme. On t'apprendra plus tard que la Terre, ayant offensé son Créateur, ne fut plus quelque temps qu'une larme roulant dans la paupière du ciel. Mais quelles furent les premières larmes versées sur cette Terre ? Je crains, hélas ! que dans la dureté de leur cœur Adam et Eve n'aient trop longtemps refoulé les leurs. Mais peut-être que le chien (tu sauras plus tard comme le chien est bon, fidèle et obéissant), aussitôt qu'il se fut aperçu de la peine que ses maîtres avaient causée à Dieu, pleura dans la niche.

O Bernadette ! Je ne sais pas, quand je les vois s'évaporer si vite si, tes larmes, ton ange gardien ne les recueille pas une à une et n'en fait pas un chapelet béni.

La Mère de Dieu refuserait-elle rien en échange de ces perles vivantes de mon enfant ?

—

LA VISITE AUX MORTS

On ne l'avait menée encore en ville que pour son Baptême, on la promène d'ordinaire dans le jardin si vieux qu'il a toujours l'air d'être au clair de lune et d'offrir ses tonnelles aux ombres des vieux poètes. (Les corolles des weigélias, d'un rose si rose, fanèrent au printemps, elles ont peut-être émigré en Chine, elles seront de retour avec les hirondelles.)

Mais hier Bernadette a visité les Morts, elle a suivi, aux bras de la femme de chambre, la rue Saint-Pierre, dont les tuiles croulantes sont rouillées comme les clefs du Ciel. La porteuse s'est assise sur une tombe, elle tenait l'enfant sur ses genoux, l'enfant vêtue d'une longue robe solennelle, l'enfant semblable à un grand oiseau de neige endormi dont traînerait la belle queue.

A quoi rêvais-tu, Bernadette ? Que racontait ton songe aux songes des petits qui ne s'éveillent plus pour tendre la bou-

che aux nourrices? Tu sommeillais au milieu du sommeil. Et le silence était pareil au bruit calme de la mer.

—

LE SOMMEIL DE LA TEMPÊTE

Cette nuit, la tempête a pleuré sans discontinuer, les rafales se succédaient comme se suivent les lames de la mer. On entendait les bouffées de vent pluvieux s'écraser aux volets, des coups sourds, une souris.

Sans souci de ce désarroi de la nature, Bernadette, dans son berceau voilé, a sommeillé jusqu'au matin au calme de notre chambre. O divin mystère qui rapproche une créature du Créateur! « *Cependant Jésus, couché à la poupe, la tête* « *sur un coussin, s'était endormi.* »

O ma Bernadou! Petite disciple! Tu sais que tu es dans la main du Tout-Puissant et que, malgré cette furie de l'air et de l'eau, il ne peut t'arriver rien que le ciel ne veuille. C'est pourquoi tu ne doutes pas que ton pauvre nid qu'un coup de vent suffirait à balayer ne continue à t'être un sûr abri. Toi seule, ô innocente! si la crue venait lécher le seuil de la maison, ne t'inquiéterais pas. Car, mieux que nous ne le voyons de nos yeux grands ouverts, tu vois, ô mon enfant! à travers tes paupière closes, à l'avant de ton berceau, Dieu dormir.

CHOSES QUI PARLENT

Le cliquetis des aiguilles à tricoter, le froissement de la page que l'on tourne, le tic-tac de la pendule, le grincement de ma plume composaient et composent mes soirs de fin d'automne. Mais, à la venue de Bernadette, les objets familiers ont prononcé de nouvelles paroles : les aiguilles discutent la mesure des petits chaussons et la page du livre chuchote à la mère que l'heure de l'allaitement s'avance sur le cadran qui rabâche. Cette plume qui versa tant de larmes s'arrête un instant comme une noire voyageuse après un long parcours. Elle se souvient d'une halte plus douloureuse, quand le destin semblait aveugle et la route incertaine.

O ma plume qui erras dans le deuil! Tu recommences à chanter sur cette feuille, tu loues Dieu de t'avoir donné pour guide cette enfant qui ne sait pas marcher.

FRANCIS JAMMES.

JEAN PSICHARI

MAURICE BARRÈS
PROFESSEUR DE LYRISME

Tout portait Barrès à l'expression d'un puissant lyrisme : son éducation telle qu'il nous la raconte dans sa brochure sur Stanislas de Guaita : « Je n'aurais pas passé les nuits de ma vingtième année avec des poètes, s'ils eussent été incapables de me donner la fièvre » ; son amour du pathétique et de la mélancolie; son goût pour les voyages, les paysages, les œuvres d'art et les minutieuses notations de leurs concordances avec ses états d'âme; sa nature méditative, enfin, qui puise ses élans dans l'analyse.

Le lyrisme de Barrès s'affirme comme un des plus captivants spécimens du lyrisme contemporain; il diffère donc du romantisme dans la mesure où nos poètes symbolistes s'en écartent. La vision de nos poètes actuels est *centrale* et non plus *périphérique*, c'est-à-dire que nous avons poussé en profondeur toutes nos perceptions. L'idéalisme allemand nous a, malgré tout, influencés, ainsi que les méthodes introspectives de la psychologie, et nous avons délaissé l'imagination romantique pour l'intuition des Ravaisson et des Bergson. Nous savons nous intérioriser dans les choses au point d'entendre, par delà les impressions de notre moi superficiel et réfléchi, les vibrations de notre moi profond et spontané, directement en contact avec l'univers.

Nous différons encore du romantisme dans la façon de concevoir les devoirs du poète. Le temps est fini, Dieu merci, des mages, des « fonctions sublimes », des missions augustes ». Nous avons compris qu'un poète est bien petit en face d'un industriel et que le moment est venu de remettre chacun en sa place. La sociologie s'écrit en prose, la science contredit chacune de nos métaphores (1). Le poète a donc perdu de son orgueil ; il préfère exalter ses propres états d'âme, et par là créer de la beauté pure et désintéressée, que de jouer au

(1) Cf. un curieux article sur « la physique des poètes », de M. Jules Sageret, dans la *Revue du Mois*, 10 juin 1908.

conducteur de peuples. S'il a perdu des lecteurs, la qualité de ses disciples et de ceux qui, à son contact, se sentent une âme commune, a remplacé avantageusement le nombre.

Nous différons enfin des romantiques non seulement par notre procédé de vision et nos qualités d'ordre, mais aussi et surtout par notre méthode d'exaltation. Cette précieuse et très moderne méthode, due aux progrès de l'analyse et de la critique subjective, nous offre un pathétique concentré que Stendhal a si merveilleusement pratiqué. Dans l'ancienne philosophie on disait : « Etudiez votre douleur, elle s'évanouira. » — Pas du tout, déclarons-nous aujourd'hui ; il suffit de réfléchir sur votre douleur pour, au contraire, l'intensifier (1).

Barrès s'est fait notre porte-parole en mettant en formules la méthode de notre lyrisme à la fois critique et intuitif.

1er *Principe :* Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation.

2e *Principe :* Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation c'est de l'analyser.

Conséquence : Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible.

Et Barrès d'ajouter : « La plus faible sensation atteint à nous fournir une joie considérable si nous en exposons le détail à quelqu'un qui nous comprend à demi mot », d'où le mode expressif de suggestion employé par nos poètes modernes.

Ainsi le développement de l'esprit d'analyse et de nos facultés critiques, loin de tarir la source poétique, la fait bouillonner davantage, car pousser une idée en profondeur, c'est toujours tendre au lyrisme et, d'autre part, comme tout sentiment profond ou raffiné est incommunicable par voie directe, nous nous servons d'images évocatrices qui enveloppent le lecteur dans notre propre atmosphère.

On conçoit donc les prédilections de Barrès pour *les exercices spirituels* de saint Ignace : « Livre de sécheresse, mais infiniment fécond dont la mécanique fut toujours pour moi la plus troublante des lectures. » *Manrèse*, en effet, pousse l'analyse jusqu'aux limites les plus reculées du moi. Il faut bien, tra-

(1) C'est pourquoi un des principaux remèdes de la psychothérapie, pour combattre la neurasthénie, consiste à *distraire* l'esprit, afin de l'empêcher de se fixer sur une idée et d'éviter au cerveau toute exaltation.

quée par une telle méthode de clairvoyance, que la conscience ultime révèle son rythme. De ces dissociations intérieures qui avivent toute sensation naît un fameux enthousiasme, une fureur lyrique que chaque méditation exaspère encore.

Considérez, en plus, comme saint Ignace possède l'art de nous faire participer à ses émotions. On connaît les moyens qu'il emploie pour nous donner jusqu'à la cruauté la vision aiguë de la mort. Ces moyens sont tous des moyens de suggestion et d'évocation.

Ainsi, de notre esprit critique actuel, de nos procédés d'analyse, de nos manières de donner la chasse à notre moi, de nos raffinements d'introspection est né un lyrisme très particulier, très profond par sa méthode d'excitation intérieure, très vivant dans ses moyens suggestifs.

Chose curieuse, ce lyrisme, quoique volontaire, n'est pas moins spontané. La clairvoyance de nos analyses n'a nullement entamé les forces de notre génie créateur. A la fois *sujet* et *objet* nous pouvons nous exalter dans le même temps que nous nous contemplons. C'est dire que notre exaltation croît au fur et à mesure qu'une analyse plus poussée intensifie nos émotions. « Quelque jour, dit Barrès, un statisticien dressera la théorie des émotions, afin que l'homme à volonté les crée toutes en lui et toutes en un même moment. » Il y aurait un traité complet de psychologie à écrire sur cette façon de lyrisme volontaire quoique intuitif. C'est en cette alliance que réside la vraie force de Stendhal et ce qu'on a nommé le « barrésisme ». Barrès a donné la formule définitive de ce lyrisme dans *l'Homme libre:* « le paradis, a-t-il écrit, c'est d'être clairvoyant et fiévreux. »

Il reste à entrer plus avant dans le détail, en montrant quel parti, du point de vue lyrique, Barrès a su tirer du moi individuel et du moi collectif.

§

Un des principes essentiels au lyrime réside dans le perpétuel éveil des sensations. Le poète, qu'il écrive en vers ou en prose, est d'abord un « écho sonore ». L'éducation de son impressionnabilité est telle qu'il n'est pas un spectacle ou un état psychologique, si banal soit-il, qui ne se prolonge en vibrations lyriques. S'étonner de tout, tel est le premier privilège de

l'inventeur de rythmes. « Coupant sans cesse derrière moi, je veux que chaque matin la vie m'apparaisse neuve et que toutes choses me soient un début », ou encore : « Tout m'arrête, me parle, m'écoute, tout m'est un buisson ardent. » Cette sensibilité névralgique, douloureuse, prête à frissonner au moindre souffle, Barrès a soin de la cultiver avec délicatesse, car elle est la source de tout émerveillement. Tout lyrique porte en soi sa méthode, qui est de savoir s'exalter sans fatigue. Ainsi se distingue le vulgaire du poète. La sensibilité de l'un se lasse et sombre dans l'habitude ; celle du second demeure la plaie vive que touche et qu'irrite chaque impression. Le lyrique vit en constant renouvellement de soi. « Ma méthode de culture est de créer des sentimentalités nouvelles pour les projeter sur mon univers qui se fane à l'usage avec une prodigieuse rapidité. » Cette sensibilité sans cesse épanouie se nomme culte de moi. Remarquons que Barrès dit *culte*, et non *culture*.Ce mot culte enferme déjà en lui un sens lyrique, car il n'est aucun culte sans exaltation. Le fils de Thésée synthétise, pour Barrès, cet état bienheureux de vie où chaque émotion est dans sa fleur :

Hippolyte, figure primitive en qui parle toute la nature et qui se refuse à fixer, c'est-à-dire à limiter, les ardentes inquiétudes dont son cœur est rempli ! L'amour, chez lui, ce n'est encore que se donner passionnément à tout ce qui augmente et réjouit son être ; il aime les eaux vives, les bois, la chasse, le sommeil réparateur, et son souci est moins de maintenir son espèce que d'exister.

Or, le plus sûr moyen pour tenir ses sens en perpétuel éveil est de vouloir la pleine expansion de ses puissances, la parfaite dilatation de son âme. « Je m'accuse, disait *l'Ennemi des lois*, de désirer le libre essor de toutes mes facultés et de donner son sens complet au mot exister. » Et quel plus précieux stimulant à l'existence totale que le désir et l'amour ? Désirer d'un grand désir une toujours plus grande intensité de vie, c'est perpétuellement « jeter du charbon sous sa sensibilité ». « Quand comprendras-tu, lisons-nous dans *le Jardin de Bérénice*, qu'une chose demeure qui seule importe, c'est que tu désires encore? » Ah ! de quelle avide beauté sont les soupirs éternels de l'humanité où passe le souffle inassouvi du désir ! Comme nous les suivons passionnément à travers les

âges, ces gestes tendus sans fin vers ce qui n'est pas la possession ! Ce désir, primat de l'action, se nomme encore amour. Bossuet avait déjà vu cette ressemblance entre le désir et l'amour. On définit vulgairement l'amour : un sentiment par lequel le cœur se porte vers un objet. Se porter, c'est-à-dire, s'élever, tendre, s'exalter, se consumer pour, — états lyriques. Et dans l'esprit de Barrès, par une déduction admirable, le péché n'est autre que la froideur, le manque de désir et d'amour, un amoindrissement de la personne, l'incapacité à souffrir violence pour conquérir ce royaume fermé aux tièdes : « Non moins énergiquement que firent les grands saints du christianisme, proscrivons le péché, — le péché qui est la tiédeur, le gris, le manque de fièvre, — le péché, c'est-à-dire tout ce qui contrarie l'amour. »

Aiguillonner ainsi sa sensibilité pour lui faire rendre son maximum de vibrations, apprendre à s'étonner avec joie, curiosité du désir en perpétuel recommencement, amour de l'amour, — tels sont les principes directeurs de ce culte du moi qui n'est autre que le culte du lyrisme intérieur et la célébration émue de toute beauté.

Cet élan vers plus d'expansion d'être a d'abord conduit Barrès à la visite minutieuse des grottes de sa conscience. Pour mieux entendre les rumeurs de cette conscience et aviver ses propres émotions, Barrès a voyagé, demandant aux paysages et aux villes étrangères le coup de fouet qui réveille la sensibilité engourdie dans une posture quoditienne, tant il est vrai que, d'après les psychologues, la conscience est précisément le sentiment d'une différence. Enfin cette intensité de vie que son moi solitaire ne pouvait indéfiniment renouveler, l'auteur des *Déracinés* l'a demandée à l'âme collective, à cet obscur mais vivace sentiment qu'est la patrie, aux héros, aux ancêtres dont le souvenir et les conseils sûrs nous soufflent de l'enthousiasme. Exaltation individuelle ou chant collectif : lyrisme.

Mais n'abandonnons pas l'analyse de ce moi individuel tel que nous l'a suggéré Barrès, sans parler de deux autres importants facteurs du lyrisme subjectif, je veux dire l'idéalisme et la glorification de l'inconscient, « ce feu qui entretient l'univers de toute éternité ».

Pour un moi qui vit loin des contingences et qui se veut analyser avec quelque profondeur, il est difficile de se réfu-

gier dans un autre système que l'idéalisme, et par idéalisme gardons-nous d'entendre je ne sais quelle aspiration vers l'au delà. Prenons le mot avec le sens consacré par la philosophie allemande. Les choses ne sont que des rapports entre nos sensations. Si nous cessions de rêver, dit Schopenhauer, le monde des apparences ferait un plongeon dans le néant. Barrès donne la formule de ce subjectivisme : « Il n'y a pas un monde extérieur, étranger et hétérogène par rapport à la conscience. » Ainsi, ajoute-t-il, « disparaissent ces douloureuses contradictions de la pensée et de l'action que les hommes, depuis des siècles, s'essayent à résoudre. L'action, c'est vouloir agir sur le monde extérieur, et si celui-ci n'existe pas, nous ne pouvons qu'agir sur notre moi pour qu'il épanouisse l'unité naturelle des mille parts qui le composent. C'est la méthode de la culture du moi ». Nulle contrainte extérieure ne peut donc entraver l'épanouissement de ce moi, principe de tout lyrisme. Le premier, Barrès s'est expliqué avec complaisance sur cet idéalisme qui crée son objet, qui sculpte ses sensations dans la beauté. « La beauté du dehors jamais ne m'émut vraiment. Les plus beaux spectacles ne me sont que des tableaux psychologiques » ; ou encore : « D'ailleurs, mon *moi du dehors*, que me fait! Les actes ne comptent pas ; ce qui importe uniquement, c'est mon *moi du dedans:* le Dieu que je construis. » Libre d'entraves, le moi s'élève de la sorte aux plus hauts sommets des jouissances spirituelles; chacun de ses actes déchaîne une suave mélodie dans le concert universel. Tel est son pouvoir qu'il ne saurait se mouvoir que dans une plénitude d'existence et de beauté. Il ramène tout à lui, transforme à son gré le cours de ses rêves, teinte de nuances les plus diverses sa propre vie et se crée de perpétuels enchantements. « Certains jours, si je me promène, il me semble qu'en moi une digue se crève et qu'ardentes et colorées mes pensées transfigurent le monde. »

Ce mépris des spectacles extérieurs des apparences, Barrès le compare justement à l'état d'âme de ces gueux qui, dans la fameuse *Marche à l'Etoile*, se rendent à Bethléem. Ceux-ci ne voient rien que leur rêve, ayant les yeux fixés sur l'astre étincelant. Les peuples qui les regardaient passer les insultaient, se raillaient de leur folie. Mais ces poètes de la foi continuaient leur chemin, dédaigneux, passionnés par leur idéal.

Ainsi d'un penseur qui suit sans défaite l'épanouissement de sa conscience, avec une telle ferveur que chacun de ses états psychologiques est un état lyrique.

Pourtant il existe une réalité commune à tous. Nous verrons tout à l'heure qu'à creuser dans les sables mouvants du moi individualiste Barrès se heurte au roc de la collectivité. De même, si nous approfondissons notre idée d'être, nous ne tardons pas à voir que nous faisons partie de l'être universel. Nous subissons, comme dit M. Fouillée, physiquement et moralement l'action du tout. Nous voulons l'univers et il se veut en nous. Nous ne pouvons nous concevoir pleinement sans concevoir le tout.

Cet être universel, ce moi supérieur, Barrès le nomme l'inconscient, sorte de substance cachée avec quoi nous entrons en communion à certains moments de ferveur privilégiée. L'histoire de Bérénice n'est autre que l'histoire de cet inconscient universel, et c'est encore l'amour ou l'exaltation intérieure qui nous unit à l'être cosmique. « Quand je l'aimais, dit l'auteur des *Trois stations de psychothérapie*, n'ai-je pas vécu en plus étroite harmonie avec l'âme du monde qu'aucun de ces curieux insatiables qui mènent leur minutieuse enquête à travers les temps et les pays ? » Phrase profonde ! A mesure que nos baisers deviennent plus ardents, nous sentons davantage en nous les tressaillements d'un monde inexploré qui s'efforce vers la lumière. Nombreuses sont les pages où Barrès a chanté l'inconscient : « Une passion dont tressaille votre petit corps vous fait vivre parallèlement à l'univers », ou encore : « On voit s'agiter en vous la force même qui conduit le monde », ou encore : « Chacun des mouvements de ton âme me révèle le sens de la nature et ses lois. » Admirable symbole que cette tendre et plaintive Bérénice créée pour nous apprendre la simplicité de l'unité universelle et pour nous aider à fondre notre âme particulière dans le rythme cosmique.

N'est-ce pas encore une des plus sûres préparations à la poésie et à l'expression lyrique que ce panthéisme avide de tout sentir, de tout communier par l'intensité de nos états psychologiques ?

« Mais moi-même je n'existais plus, j'étais simplement la somme de tout ce que je voyais. » Et comment parvenons-nous à nous identifier à l'univers ? Avons-nous besoin des

raffinements de l'intelligence pour écouter en nous les mugissements de ce mystérieux océan? Non. « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes, profondément nous sommes des êtres actifs. » Entendons ici par action, spontanéité et instinct sensible, car « on ne connaît rien des hommes par leurs raisonnements, mais en s'ingéniant à partager leur sensibilité ». La raison ne saurait que nous écarter de l'universel ; le monde, avant d'être compris, doit être senti. C'est bien là langage de poète qui voit dans la spontanéité et l'instinct les plus sûrs guides de l'être. Les simples, les ignorants, les intuitifs ont donc plus de chance que les savants d'exprimer par leur vie l'immanence des choses et d'approcher plus près de l'universel.

En m'approchant des simples, j'ai vu comment sous chacun de mes actes à l'activité consciente collabore une activité inconsciente, et celle-ci est la même qu'on voit chez les animaux et chez les plantes; je lui ai simplement ajouté la réflexion.

Tu souris, Simon, du mot *simplement*... Il te semble que la puissance de notre réflexion est une grande chose! Petite agitation, en vérité, auprès de l'omniscience et de l'omnipotence que manifeste dans sa lenteur l'inconscient !

Avec le secours de l'inconscient, les animaux prospèrent dans la vie et montent en grade, tandis que notre raison, qui perpétuellement s'égare, est, par essence, incapable de faciliter en rien l'aboutissement de l'être supérieur que nous sommes en train de devenir et qu'elle ne peut même pas soupçonner. C'est l'instinct, bien supérieur à l'analyse, qui fait l'avenir. C'est lui seul qui domine les parties inexplorées de mon être, lui seul qui me mettra à même de substituer au moi que je parais le moi auquel je m'achemine, les yeux bandés.

Pour illustrer sa thèse, Barrès a choisi cette petite Bérénice, courtisane simple, aux gestes harmonieux et représentatifs, façonnée, à l'exemple de son midi mélancolique, par des siècles de sagesse, douée, par les vertus d'une obscure tradition locale, d'un admirable et infaillible déterminisme, et s'identifiant à l'universel par ses deux plus précieuses qualités : un instinct très juste, très *nature*, et un cœur passionné (1). Cette

(1) Appréciant *le Jardin de Bérénice*, dans la préface qu'il mit aux pages choisies de Barrès, M. Henri Brémond termine ainsi : « Idéologie sans doute, mais idéologie passionnée, philosophie, mais humaine, vivante, et qu'on ne saurait distinguer de la poésie. »

gracieuse et fragile image nous fait songer à Parsifal, « un simple, un pur qu'instruit son cœur », digne frère de Bérénice dans l'ordre mystique.

§

A côté de cet inconscient métaphysique que Jules Laforgue a si curieusement chanté, il existe un autre inconscient que j'appellerais inconscient social. L'analyse de ce second inconscient, où l'auteur de *l'Appel au soldat* a puisé pour alimenter son lyrisme non plus individuel mais collectif, nous achemine à l'étude du second Barrès, du Barrès nationaliste. Nous verrons comment, dans cet enseignement inné, inconscient, immanent que nous proposent la patrie, les morts, la race, Barrès a su trouver de puissantes suggestions lyriques et de nouveaux motifs d'exaltation.

L'inconscient, non plus de l'univers mais d'une nation, son centre de vie, son « psychisme inférieur », dirait le docteur Grasset, réside dans l'observation naturelle et instinctive des pratiques traditionnelles. Le conscient, au contraire, renferme l'élite des intelligences, l'ensemble des méthodes positives employées pour faire progresser un peuple. Barrès a bien compris, après Balzac, que la réalité de l'âme ne réside pas dans la seule pensée, et que pour atteindre à la plénitude de l'être, à l'épanouissement de toutes ses puissances, — ce qui, ne l'oublions pas, est toujours la fin voulue par l'auteur de *Sous l'œil des barbares* — il est nécessaire de connaître et d'écouter cette vie inconsciente qui précède la vie sociale consciente. Déjà dans *le Jardin de Bérénice*, à côté de l'inconscient métaphysique, l'inconscient social se fait jour. Cette jeune femme n'est pas seulement synonyme de nature universelle, elle incarne aussi l'âme plaintive d'Aigues-Mortes. « Ce n'était plus Bérénice que je voyais, mais l'âme populaire, âme religieuse, instinctive et, comme cette petite fille, pleine d'un passé dont elle n'a pas conscience. »

Plus tard Barrès s'écriera : « Je ne suis qu'un instant d'un long développement de mon Etre. » Cet Etre c'est l'ensemble de nos traditions, de nos transports collectifs, de ces mille gestes que nous résumons en notre personne. De la connaissance de ces puissances qui gouvernent nos pas avec une sagesse infaillible naît une sorte d'ivresse, de nouveaux motifs

d'enthousiasme. Enfermé dans son cimetière lorrain, Barrès sent soudain se dégager une inspiration toute neuve, un cantique qui active notre faculté d'expansion.

Plus que tout au monde, j'ai cru aimer le musée du Trocadéro, les marais d'Aigues-Mortes, de Ravenne et de Venise, les paysages de Tolède et de Sparte, mais à toutes ces fameuses désolations, je préfère maintenant le modeste cimetière lorrain où, devant moi, *s'étale ma conscience profonde.*

Fidèle à sa méthode, qui consiste à descendre de plus en plus en soi pour trouver de nouveaux éléments lyriques, Barrès voue à sa terre et à ses morts le culte qu'il rendit jadis à sa conscience individuelle.

On trouvera dans *les Déracinés*, dans *les Scènes et doctrines du Nationalisme*, dans *l'Appel au Soldat*, dans *Au service de l'Allemagne*, dans *les Amitiés françaises*, dans *le Voyage de Sparte* l'exposé de ce lyrisme immanent. Ces livres et leurs idées sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister. Disons simplement que le nationalisme de Barrès (tradition, patrie, terre, mort) s'affirme comme un élan lyrique intérieur, comme une sorte d'inconscient qui nous exalte en nous livrant sa certitude. Cet inconscient aère notre vie en lui donnant un sens ; il s'adresse à la sensibilité plus qu'à l'intelligence, à l'instinct profond plus qu'à la raison.

Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles ne viennent pas de notre intelligence ; elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas de nos prédécesseurs. Il n'y a pas d'idées personnelles ; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée sont des façons de sentir générales et se retrouvent chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images.

Ces images suscitent en nos cœurs de l'enthousiasme, elles aident à créer autour d'elles une âme commune, un transport collectif. Nous vibrons en proportion de ce que nous sentons. Que sentons-nous avec le plus d'intensité, sinon les réalités de notre sol ? Qui nous fera mieux tressaillir que la pensée de nos morts ? « Ils ne sont pas nos morts, ils sont notre activité

vivante. » Qu'éprouvons-nous en face du Parthénon ? Une émotion purement historique, si l'on peut dire, des impressions d'archéologues, des sensations de philosophes qui retrouvent en Grèce l'expression de la raison universelle. Mais, encore une fois, qu'est-ce qu'une satisfaction purement intellectuelle? Parlant d'Athènes, Barrès a au moins le mérite de la sincérité, quand il écrit ce que beaucoup pensent mais n'osent formuler, de crainte des férules des pions : « La despote, à qui je sacrifie de sûres amitiés, n'est pas devenue ma parente. Elle ne tient que ma raison. Et qu'est-ce que ma raison, qui me semble, à certains jours, une étrangère, une personne instruite, préposée de l'extérieur à mon gouvernement? Je conçois, tant bien que mal, l'équilibre et l'harmonie de cette civilisation grecque ; je ne l'éprouve pas. Même après la leçon classique, je continuerai de produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur. » Que me fait un temple grec, si parfait soit-il, en face d'une flèche de cathédrale? A Séville, à Venise, à Tolède, Barrès se trouvait déjà moins dépaysé qu'à Athènes, car la civilisation de l'Occident, qui tient si étroitement notre cœur dans son grand concert symphonique, parle encore dans ces pays reculés. Mais c'est au bord de la Moselle et sous les peupliers de Lorraine que Barrès écoute ses plus suaves transports. Là, tout concourt à l'exaltation de l'individu et du social réconciliés dans la même harmonie: tout accroît, intensifie la vie du cœur et des sens. La parole de Jeanne d'Arc est admirable de lyrisme. Comme ses geôliers traitaient de diaboliques ses apparitions, la jeune vierge s'écria : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix. »

Sur l'idée du nationaliste en soi se greffent des idées accessoires, capables de prolonger nos tressaillements. C'est ainsi que l'idée de décentralisation n'est qu'un autre élément d'enthousiasme collectif, car c'est permettre à de petites provinces de mieux écouter leur moi autonome, leur vie intérieure. C'est ainsi que le fédéralisme nous propose encore des motifs d'exaltation, car il dote une collectivité d'une âme commune et réunit des éléments sociaux en permettant à l'individu de « s'agréger selon des affinités instinctives ». Qu'on relise à ce sujet les *Scènes et doctrines du nationalisme*, *De Hégel aux cantines du Nord* et *les Lézardes sur la maison*.

Un dernier élément de poésie collective proposé par Barrès est ce que M. Bremond nomme *le Culte des héros*. De grands hommes, en qui s'incarne l'esprit de la nation, ou qui font partie des paysages de la petite patrie, voilà encore de quoi susciter de l'enthousiasme.

Tout lyrisme est un élan, donc une force. Charles Levêque nous a donné une esthétique basée sur cette notion de force. La force est à la fois harmonie et beauté. Or, le héros est notre plus belle harmonie humaine. Du point de vue moral, cette force, qui s'exhale en beauté, se nomme énergie. Barrès a merveilleusement mis en lumière la physionomie de quelques-uns de nos professeurs d'énergie.

La page est belle où Rœmerspacher, Sturel, Saint-Phlin, Racadot viennent solliciter aux Invalides « la leçon exaltante » et demander « de l'élan ». La vertu profonde du héros réside en ce don « d'électriser les hommes ». « Au contact de Napoléon, des mouvements lyriques bouleversent l'âme, qui ne peuvent avoir que des traductions lyriques. » C'est que de ce tombeau ne monte pas « le silence des morts, mais une rumeur héroïque ; ce puits sous le dôme, c'est le clairon épique où tournoie le souffle dont toute la jeunesse a le poil hérissé ».

Qu'est-ce encore que Boulanger ? Un stimulant, dit Sturel. Le général a échoué, mais la continuité des fièvres françaises persistent. « Boulanger n'est qu'un incident, lisons-nous dans *l'Appel au Soldat*, nous retrouverons d'autres boulangismes », c'est-à-dire d'autres motifs d'exaltation. Quelle utilité retirer d'un héros tel que Morès ? « Qu'il nous serve à multiplier les hommes, à les exciter, à élargir l'horizon du possible et à former des petits groupes sensibles aux leçons de choses de l'héroïsme. » Vous souvient-il du charmant pèlerinage de Philippe sur la côte de Vaudémont? Ici encore le paladin dans sa tour de Brunehaut parle un langage grandiose, et les noyers de Vaudémont « tout pressés par la vie banale, évoquent confusément les plus grandes émotions historiques ». Culte des héros, symboles de l'énergie vivante, comme nous tressaillons en nos cœurs, comme nous tendons éperdument nos bras vers ce passé triomphant, comme nous sentons l'enthousiasme intérieur nous hausser jusqu'au désir de réaliser, nous aussi, des jours glorieux, et quel magnifique fleuve de lyrisme bondit dans nos âmes!...

§

D'accord avec les esthéticiens contemporains (1) qui veulent que la beauté soit sentie et comprise par sympathie, par communication subjective, Barrès, nous fait participer à ses émotions par suggestion. Le procédé évocateur qu'il emploie correspond exactement à nos modes d'expression lyrique actuels. Le poète qu'est l'auteur de *l'Ennemi des lois* commence par chercher pour lui-même les caractères, les paysages, les sentiments les plus propres à émouvoir son moi, à le mettre sous pression. Nous savons quels héros a choisis Barrès, quels tempéraments s'accordent le mieux avec le sien. Ce sont tous ceux qui sèment de l'enthousiasme dans nos vies. Les êtres incapables de lui donner des suggestions il les nomme *barbares*, ce sont nos *adversaires*. Nous savons quels paysages l'excitent, quelles villes avivent sa sensibilité. Barrès entreprend ses voyages à Venise, à Aigues-Mortes, à Tolède, afin d'éprouver de subtiles caresses et de sentir son cœur se dilater davantage. La race, la terre, les morts, voilà enfin les plus fortes suggestions pour une âme bien née et qui a du style. « Auprès du gave de Lourdes, sur les côtes de la Meuse naissante ou dans le fond de Port-Royal, qui de nous saurait recueillir, pour en augmenter sa vie, la rêverie triste, le lyrisme et l'amour tels qu'ils se lèvent de ces terres sanctifiées? » Et l'auteur de conclure ainsi : « Il est des Lourdes sur toute la terre », entendant par là qu'innombrables sont les lieux susceptibles de nous offrir de fortes suggestions et de la poésie vivante.

C'est particulièrement dans *les Amitiés françaises* que Barrès nous propose une pédagogie de la suggestion lyrique. Ce livre est un véritable traité d'éducation de l'impressionnabilité, une méthode d'évocation intérieure. Déjà dans *Un homme libre* Barrès écrivait : « Deux êtres ne peuvent se connaître. Le langage, ayant été fait pour l'usage quotidien, ne sait exprimer que des états grossiers ; tout le vague, tout ce qui est sincère, n'a pas de mot pour s'exprimer. » Tout le vague, tout ce qui est sincère, c'est-à-dire tout ce qui vit profondément en nous, tout ce qui touche au moi intuitif est incommunicable directement ; on ne fait participer à d'autres ses sensations

(1) Cf. les théories de Th. Lipps et de Benedetto Croce.

fondamentales que par sympathie, d'où ce beau mot d'*amitié* lorsque l'affinité est humanisée et mêlée de tendresse.

On sait comment Barrès forme l'émotivité de Philippe. Il ne lui enseigne rien par l'intelligence, mais s'adresse au cœur : « Le problème de l'instruction primaire, c'est de leur donner [aux enfants] de la beauté, ou, plus exactement, de favoriser leur faculté innée d'expansion, de les aider pour qu'ils dégagent ce qu'ils possèdent de naissance : un continuel enchantement, le sens épique et lyrique, un hymne, un cantique ininterrompu. » Le père cherche donc toutes les suggestions les plus propres à pénétrer l'âme de son fils, il lui fait vivre ses moindres enseignements. Il ne lui narrera pas en détail les épisodes de 70, mais choisira deux ou trois faits bien évocateurs, susceptibles de laisser une trace profonde dans sa jeune imagination. Ces faits le père les rapportera en accumulant les scènes épisodiques ou pittoresques, il s'entourera de toutes les circonstances extérieures capables d'aviver les émotions (un jour de pluie à Gérardmer, l'audition d'une musique militaire..., etc.). « Je parle, je parle, et c'est comme un chant où l'air vaut mieux que les paroles. Sans doute, à m'entendre Philippe exècre les traîtres, redoute les grossiers Prussiens, aime les beaux soldats de la France, *mais tout de même il enregistre des émotions plus que des documents*. Après que nous avons tant parlé de la guerre, en sait-il nettement les phases? C'est douteux, mais nous nous aimons davantage et il connaît très sûrement que sa raison de vivre, c'est la Revanche. » Les pèlerinages sentimentaux de Philippe à Vaudémont, à Domrémy, à Lourdes ont pour fin de susciter chez l'enfant la compréhension sensible de notre vie nationale et de peupler son cœur de pensées hautes et vibrantes.

Si je berce le petit Philippe dans un demi-rêve de vérité et de poésie, c'est pour former en lui une disposition insensible à recevoir mon héritage comme le plus beau des héritages. Les séries d'images qui l'émeuvent ou qui l'amusent par ce doux après-midi passé gaîment en confiance avec moi, qui ne suis pas encore assombri de vieillesse, lui demeureront à jamais aimables et fécondes et, quand je ne respirerai plus, mes meilleures émotions, que je place dans un être tout perméable, seront devenues son âme. Doucement j'ébranle le vieil âge accumulé dans ce petit garçon. Je me confonds dans une vie toute neuve et dans un vieil héritage. Je me glisse avec mes bou-

quets, souvenir de ma brève saison, dans la barque de l'immortalité en même temps que je m'assure d'occuper le cœur de mon cœur.

Nous avons noté au début de cette étude les différences psychologiques qui séparent nos poètes contemporains des romantiques. Il n'en est pas moins vrai que ces derniers demeurent nos véritables ancêtres en ce qui concerne notre idéal lyrique actuel, et que le goût de Barrès pour les paysages mélancoliques, son culte du moi, de la personnalité, son individualisme, ses élans vers la douleur et la pitié, sa perpétuelle tension intérieure attestent une étroite parenté avec les rénovateurs de la poésie au XIXe siècle. Même en Grèce, Barrès a le rare courage de ne pas renier les glorieux éducateurs de sa sensibilité.

Je reconnais les Grecs pour nos maîtres. Cependant il faut qu'ils m'accordent l'usage du trésor de mes sentiments. Avec tous mes pères romantiques je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses.

Et pourquoi rougirions-nous de nos origines littéraires, alors qu'en acceptant l'héritage romantique nous avons su faire fructifier les bonnes valeurs trouvées en portefeuille et liquider les mauvaises? Le romantisme nous apportait, parmi un fatras d'idées enfantines, de sérieuses aspirations lyriques. Restait à orner avec goût la maison construite un peu vite, et surtout à en consolider les bases. L'œuvre des lyriques contemporains consiste, sans rien gaspiller des trésors accumulés par les ancêtres, à discipliner l'imagination, à ordonner la sensibilité, à la pousser vers des objets parfaits, à rentrer dans la tradition française, à réconcilier le sentiment et la raison suivant le sens et la constitution de notre génie littéraire national, en donnant à la sensibilité son maximum d'intensité, mais en faisant de celle-ci le prolongement d'une intelligence clairvoyante et sûre.

L'œuvre de Barrès, comme l'œuvre des symbolistes, — a-t-on assez noté ce rapprochement? — réconcilie des méthodes et des modes lyriques ennemis. *Magnifique* et *discipline*, dit avec sens M. Brémond, sont les deux mots qu'on retrouve le plus

souvent chez l'auteur de *l'Appel au Soldat*. On pensa trop aisément en 1830 que l'ordre classique et la discipline intellectuelle entravent la spontanéité. On oubliait que l'ordre consiste à accepter avec joie ses limites nécessaires et à trouver dans cette nécessité de nouvelles raisons de s'exalter. « Ce que j'appelle Lorraine, ce que je décris sous le nom de Lorraine, n'est peut-être qu'un sentiment très vif de mes limites. »

Il ne sert de rien de vivre dans l'absolu et de rêver l'existence future d'humanités bienheureuses. Mieux vaut comprendre jusqu'à la plénitude les bornes qui fixent la vie quotidienne et admirer jusqu'à s'en réjouir l'étendue finie de notre sage domaine. Il y a du lyrisme, et grandiose, dans cette lucide acceptation. C'est cette attitude de joyeuse résignation qu'on nomme *gœthisme*.

Le mot *discipline*, à le bien entendre, est donc le terme final de toute création poétique. Discipline d'abord pour s'exalter et scruter son moi ; discipline ensuite pour saisir ses réalités, s'en repaître et les chanter. De cette notion de l'ordre est né notre *idéo-réalisme* contemporain qui synthétise dans une fusion supérieure et très puissante l'idéal romantique et l'idéal classique. Cet idéo-réalisme, pratiqué plus ou moins consciemment par nos poètes symbolistes, pourrait se formuler ainsi : Porter l'univers en soi (idéalisme) et soi-même s'enfermer *volontairement* dans une petite patrie (tradition et réalisme).

Telle est, en dernier ressort, et après tant d'autres assez belles que nous venons de passer en revue, la raison qui nous permet de voir en Maurice Barrès un professeur de lyrisme non médiocre.

TANCRÈDE DE VISAN.

LE TRIMÈTRE

SES LIMITES, SON HISTOIRE, SES LOIS

—

I

§ 1. — L'ALEXANDRIN FRANÇAIS EST UN TÉTRAMÈTRE

Que l'alexandrin français soit en principe un *tétramètre*, dont chaque élément a en moyenne trois syllabes, c'est une vérité qu'on ne saurait plus guère contester aujourd'hui. Et cela est ainsi en quelque sorte par la force des choses, car ce chiffre trois représente exactement le nombre moyen de syllabes que la langue courante, aussi bien que le vers, réunit sous un accent unique. Non qu'il n'y ait peut-être une majorité de mots de deux syllabes parmi les plus usités; mais il y a les articles, les pronoms, les prépositions, les conjonctions, qui font corps avec eux, n'ayant point d'accents propres, et contribuent à établir la moyenne de trois; sans parler des monosyllables que le sens lie ensemble. C'est pourquoi il y a bien quatre accents dans un alexandrin, ou du moins quatre accents principaux, quatre accents toniques qui sont en même temps rythmiques. La différence qu'il y a entre le tétramètre français et ceux de la versification métrique (1), c'est que les éléments n'en sont pas identiques, ni même équivalents, malgré les efforts des prosodistes pour introduire la notation musicale là où elle n'a que faire. Cela tient à ce que, des quatre accents qui déterminent les quatre éléments du vers, deux seulement sont fixes, celui de la *césure* et celui de la *rime*, et les deux autres, étant mobiles, divisent chaque hémistiche en parties qui peuvent être très inégales. Il n'y a équivalence qu'entre les groupes d'éléments pris deux à deux; par suite, entre les éléments de chaque hémistiche, quand il n'y a pas égalité, il n'y a pas non plus équivalence, comme le voulait Becq de Fouquières, mais seulement compensation : 2 et 4 se compensent à défaut de 3 et 3. Mais que les hémistiches aient la forme pri-

(1) Fondée sur la distinction des syllabes brèves ou longues

mitive et essentielle 3-3, ou les formes équivalentes 2-4 et 4-2, voire même les formes 1-5 et 5-1, ce qui est beaucoup plus rare, surtout chez les classiques (1), les vers n'en sont pas moins des tétramètres, de formes très variées, grâce aux combinaisons d'hémistiches équivalents (2).

Les vers monosyllabiques, si nombreux, surtout dans Corneille, où on en a compté plus de trois cents, sont des tétramètres comme les autres, ni plus ni moins. Il ne faut donc pas scander :

Le jour | n'est pas | plus pur || que le fond | de mon cœur :

ce rythme haletant, qu'on prête ici au premier hémistiche, ne convient pas du tout au vers français, qui n'a aucun rapport avec le vers *iambique*, pas plus qu'il n'a jamais été un *hexamètre*, malgré l'étrange abus qu'on a fait de ce mot. Il faut donc scander :

Le jour | n'est pas plus pur || que le fond | de mon cœur.

Et de même ces vers de Corneille, La Fontaine et Boileau :

Je ne suis point | pour Albe || et ne suis plus | pour Rome.

Car que faire | en un gîte, || à moins | que l'on ne songe.
J'en veux faire | à ma tête. || Il le fit, | et fit bien.

Mais moi | qui dans le fond || sais bien | ce que j'en crois.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir trois accents assez forts dans un seul hémistiche. Mais il est bien rare que les deux premiers soient égaux ; presque toujours il est aisé de donner la prépondérance à l'un des deux, surtout quand il y a repos, et de ne pas tenir compte de l'autre en scandant le vers :

Calchas, dit-on, | prépare || un pompeux sacrifice.
Venez, venez, | ma fille, || on n'attend plus | que vous.

(1) Environ 5 ou 6 pour cent des vers dans *Iphigénie*, 9 ou 10 dans *Eviradnus* et *le Petit roi de Galice*, ont *un* hemistiche de la forme 1-5 ; quant à 5-1, on le trouve quelquefois dans V. Hugo, presque jamais dans Racine.

(2) Disons, si l'on veut, que nos vers sont des *tétramètres anapestiques*, où les substitutions sont admises, mais seulement par couples. Chose très curieuse, il y a une lueur de cela dans *la Poétique française* (1763) de Marmontel (t. I, ch. VII, *le Mécanisme des vers*, pp. 281-99). Marmontel repousse très justement l'assimilation de l'alexandrin avec *l'iambique trimètre* des latins. Il est vrai que, d'autre part, ignorant le rôle de l'accent tonique dans notre vers, et s'empêtrant dans des distinctions ingénieuses, mais arbitraires, de brèves et de longues, il établit entre l'alexandrin et l'*asclépiade* latin une assimilation très controversable ; mais un peu plus loin parlant du décasyllabe, il dit formellement (p. 288) que « sa mesure naturelle est *d'une longue et de trois anapestes* ». N'insistons pas sur la longue ; mais les anapestes étaient vraiment une trouvaille. Comment cette lueur ne l'a-t-elle pas mis sur la voie, et pourquoi fallut-il qu'un Italien, l'abbé Scopa, vînt nous révéler, quarante ans après, le rôle de l'accent tonique dans le vers français ?

Ce sont donc encore des tétramètres. Pour qu'on soit obligé de respecter les trois accents d'un hémistiche, il faut qu'on ait affaire à une énumération, ce qui n'est pas fréquent chez les classiques :

Que dis-je ? | en ce moment || Calchas, Nestor, Ulysse...

Comme V. Hugo ne déteste pas les énumérations, ni les séries d'épithètes, ce rythme sera plus fréquent chez lui. En voici quelques exemples empruntés à *la Légende des Siècles* :

Des eaux, | des monts, | des bois, || de la terre | et des cieux,
César | foulait aux pieds || le hun, | le goth, | l'ibère.
Saignant, | fumant, | infect, || ce charnier | de géants...
Toujours, | sans fin, | sans bruit, || et comme s'il tombait...

Ce type de vers n'est certainement pas conforme au rythme normal de l'alexandrin. On peut admettre pourtant et par exception l'équivalence momentanée de 2-2-2, ou autres combinaisons analogues avec 3-3, en vue d'un effet à produire, de préférence dans le premier hémistiche, afin que le rythme normal se retrouve à la fin du vers. Mais il est bon que le poète n'en abuse pas. V. Hugo en abuse certainement. Il fait mieux : il met volontiers de suite quatre éléments de deux syllabes :

Une autre, | une autre, | une autre, | ô cieux funèbres.

Admettons qu'ici cette répétition monotone produise une impression de terreur qui la justifie. Nous n'aurons pas cette excuse pour les vers suivants, qui ont non plus quatre, mais six éléments semblables, car les deux hémistiches du vers en sont constitués entièrement :

Eh bien ! | nuage, | azur, || espace, | éther, | abîme...
On marche, | on court, | on rêve, || on souffre, on penche, | on tombe.
Il pense, | il règle, | il mène, || il pèse, | il juge, | il aime.
On lutte, | on frappe, | on blesse, | on saigne, | on souffre, | on aime.

Voilà des vers terriblement longs, encore qu'ils n'aient que douze syllabes, comme les autres. L'oreille s'y trouve en déroute complète. De tels vers, qui souvent sont en même temps monosyllabiques, ne valent rien du tout, non parce qu'ils sont monosyllabiques, mais parce qu'ils ont six accents. Ces vers détestables seraient précisément le type même du vers français, si le vers français était, comme on le dit encore parfois, sans réfléchir, un vers *iambique* ou un *hexamètre*, et aucun

exemple ne saurait prouver d'une façon plus péremptoire que l'alexandrin est purement et exclusivement un *tétramètre*.

Faut-il parler des vers où l'on a trois ou quatre accents consécutifs, comme il arrive parfois dans V. Hugo?

3 3 1 1 1 1 2
Le poète | à la mort || dit : | Meurs, | guerre, | ombre, | envie!

Ce second hémistiche ne ressemble plus à rien. Quelquefois les accents consécutifs sont à cheval sur les deux hémistiches. C'est encore pis :

5 1 1 1 1 3
Accroupissez-vous, | flots, || mers, | vents, | âmes, | tandis...
4 1 1 3 2
Il se trouva, | lui, | spectre, || âme, | roi | sans royaume

Avec cette multiplication d'accents dissymétriques, il n'y a plus de rythme possible, et l'oreille est incapable de s'y retrouver. Ce ne sont plus des vers.

Il est vrai qu'inversement il y a des hémistiches qui ne semblent pas avoir plus d'un accent. V. Hugo particulièrement aime assez les mots de cinq ou même six syllabes, comme *épanouissement* ou *évanouissement*, *extermination* ou *impossibilité*. Dans d'autres cas, il y a comme une accumulation de particules enclitiques et proclitiques. Mais ici encore il est bien rare que l'oreille ne sache où se prendre. Incapable comme elle est de compter jusqu'à six syllabes sans le secours des doigts, elle supposera, instinctivement et spontanément, un accent secondaire sur une syllabe qui, théoriquement, n'en a point, sur un article, par exemple, sur une préposition, ou même sur une syllabe intérieure d'un mot. C'est pour elle une nécessité absolue, sans quoi le rythme lui échapperait. Et ainsi ce nouveau type d'hémistiche se trouve ramené sans difficulté à un type connu : 3-3, 2-4 ou 4-2, qu'il soit au commencement ou à la fin du vers :

Cependant, | par un sort || que je ne con|çois pas...

Nabucho | donosor, || qui régnait | dans Assur.

Petits oiseaux vous n'êtes
Que des | chardonnerets || et des | bergeronnettes.

ou, si l'on aime mieux :

Que des char|donnerets || et des ber|geronnettes.

Et deux cygnes, brillants comme deux pleines lunes,
Respec|tueusement || de l'ai|le s'éventaient.

Ce dernier exemple est de Leconte de Lisle, les précédents sont de V. Hugo; le premier, qui est tiré d'*Iphigénie*, est particulièrement curieux en ce que le mot qui est ainsi gratifié par l'oreille d'un accent irrégulier n'a que deux syllabes: il devrait théoriquement être accentué sur la seconde; mais la présence de l'enclitique *pas* déplace cet accent en l'accaparant, et permet ainsi d'accentuer légèrement la première syllabe du verbe.

Et tout cela prouve encore que l'alexandrin est un tétramètre.

§ 2. — FAUSSE CONCEPTION DU TRIMÈTRE ET DE LA CÉSURE

Pourtant un nouveau type de vers, qui était déjà en germe chez les classiques, car rien ne se crée de rien, a été développé par V. Hugo, puis par ses successeurs, qui ont achevé de le constituer, et lui ont donné un état civil : c'est le *trimètre*, de la forme générale 4-4-4, et dont le rythme, pour être fort différent de celui du tétramètre, n'en est pas moins très harmonieux et très saisissable à l'oreille.

Malheureusement on ne s'est pas contenté d'une conception si simple. On remarqua que dans les trimètres de V. Hugo, qui ne sont pas encore dégagés entièrement du tétramètre classique, puisque le poète y conserve, ou prétend y conserver toujours la césure traditionnelle, cette césure du moins est, le plus souvent, singulièrement affaiblie :

Il voit un œil | tout grand | ouvert | dans les ténèbres.
Or ce lion | était | gêné | par cette ville.

Or, cette césure, on n'en tient plus compte, quand on scande le trimètre, sans quoi ce ne serait pas un trimètre. Et alors on imagina que, *toutes les fois que* la césure était ainsi très affaiblie, il était parfaitement loisible de n'en tenir aucun compte et de scander le vers en trimètre. L'initiative de ce mouvement remonte apparemment au livre paradoxal de Becq de Fouquières. Il y a donc une trentaine d'années bientôt que cela dure. Depuis quelque trente ans, on voit des trimètres partout, et l'on croirait être en retard sur son temps si l'on scandait les vers autrement. Je ne nommerai pas les prosodistes qui ont adopté cette méthode surprenante : ils sont légion. Le système est passé jusque dans les livres classiques : c'est une chose admise, et qu'on enseigne publiquement, qu'à chaque forme

classique du tétramètre correspond une forme particulière de trimètre. On commence par les formes les plus voisines de 4-2-2-4, d'où est issu le trimètre, le vrai ; ce sont 3-3-2-4 et 4-2-3-3 ; quand la césure est faible, on scande comme s'il n'y en avait point, réunissant en un seul les deux éléments centraux, sous prétexte qu'on ne peut les séparer : on a ainsi les trimètres 3-5-4 (1) ou 4-5-3. On passe à des formes un peu plus éloignées, telles que 2-4-2-4, ou aussi bien 2-4-3-3, et de proche en proche on a toute la gamme des trimètres. C'est le système de Gorenflot : Je te baptise trimètre ! Et on appelle cela le vers *romantique*, par opposition au vers *classique*, infortuné misérable qui éprouve le besoin d'avoir une césure fixe et quatre accents !

On ne s'en est pas tenu là. Comme, en somme, il n'y a point de forme de vers — je dis de forme correcte, c'est-à-dire rythmée — dont on ne puisse trouver exceptionnellement des spécimens chez les classiques, on a imaginé d'appliquer aux classiques eux-mêmes les procédés de scansion qu'on appliquait aux modernes. Comme Deschanel avait découvert le romantisme des classiques, on a cherché aussi leurs trimètres, et on en a fait des pêches miraculeuses. Partant de ce principe que la césure est, comme disait Boileau, un « repos à l'hémistiche », toutes les fois qu'il n'y a pas « repos à l'hémistiche », on déclare qu'il n'y a pas de césure, ou du moins que la césure est ailleurs, et le vers est baptisé trimètre. Je demanderai d'abord, avant tout examen, ce qu'on entend par repos, ou en vertu de quelle nécessité il doit y avoir un *repos* à l'hémistiche, ou même à un endroit quelconque du vers, s'il est vrai que le vers corresponde approximativement à l'émission de l'air aspiré.

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
> Et déjà son courroux semble s'être adouci,
> Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Je n'ai pas cherché bien loin. Or, à part *oui*, où y a-t-il un repos dans ces vers ? Du moins où est-on obligé d'en mettre ? Et manqueront-ils de césure, parce qu'ils seront dénués de repos ? Il faut laisser cette expression de « repos à l'hémis-

(1) Nous verrons qu'en effet celui-là est admissible, comme variante de l'autre.

tiche » aux classiques, qui l'employaient faute de mieux, dans l'ignorance où ils étaient du rôle que l'accent joue dans le vers. Il y a des vers qui ont des repos, d'autres qui n'en ont point; mais ce qu'on trouve partout, nous l'avons montré, ce sont des accents.

Ne parlons donc que des accents. Il est très véritable que, même chez les classiques, l'accent principal, parmi les accents intérieurs, n'est pas toujours l'accent fixe de la césure. Il faut bien se mettre dans l'esprit que l'évolution du vers français commence au XVII^e^ siècle et non pas au XIX^e^. Or l'évolution du vers a consisté et consiste encore, car rien n'est jamais fini, à marcher vers des formes de plus en plus libres, vers des rythmes de plus en plus complexes, qui s'imposent successivement à l'oreille, à mesure que son éducation progresse. Dès le XVII^e^ siècle, si la coïncidence entre la césure et la fin d'un élément syntaxique est encore habituelle, du moins elle n'est plus indispensable. Pour trouver cette coïncidence nécessaire et constante, il faut remonter au moyen âge, où les vers, loin d'être sans césure, comme le croyait Boileau, avaient toujours au contraire une très forte césure, ainsi qu'il convenait pour marquer le rythme nettement à des oreilles peu raffinées. Mais le vers des classiques n'est pas celui des *Chansons de geste*.

§ 3. — CONSERVATION DE LA CÉSURE DANS L'AFFRANCHISSEMENT PROGRESSIF DU VERS CLASSIQUE. DÉFINITION DE LA CÉSURE

Il est vrai que l'alexandrin de Ronsard est plus libre que l'alexandrin classique, et beaucoup de modernes, dupes des apparences, ont regretté que Malherbe et les classiques eussent biffé l'œuvre de Ronsard, et interrompu brutalement une évolution qui leur paraissait si bien engagée. Ils se sont trompés. Quand Ronsard rénova l'alexandrin après une longue éclipse, il semble qu'il l'émancipa du premier coup. La vérité est que ce fut l'alexandrin qui s'émancipa, sans la volonté de Ronsard. La liberté des coupes, qui d'ailleurs touche rarement à la césure, les enjambements, courts ou longs, ne proviennent pas de l'art du poète, mais plutôt de sa maladresse à manier un instrument dont on avait perdu l'habitude. Quand le vers est trop court pour contenir la

pensée, elle déborde simplement sur le vers suivant ; elle contredit le rythme fréquemment, sans aucun motif d'art. Et ainsi le vers était engagé dans une fausse voie. Heureusement Malherbe vint, comme dit Boileau. Je sais bien le ridicule qu'on encourt à tenir aujourd'hui des propos semblables : mais il faut braver le ridicule pour dire la vérité. Oui, Malherbe vint, et fut le maître d'école un peu rude, un peu quinteux, mais dont l'enseignement est solide et profitable. Il fallait peut-être, en tout cas il était bon que le vers de Malherbe fût, avec sa raideur, avec sa coupe uniforme, pour servir de point de départ à une évolution normale. L'alexandrin de Ronsard était comme un poulain aux membres encore gauches, qui gambade librement et sans frein, mais avec une grâce maladroite, dans l'herbage qu'il n'a jamais quitté : il ne va pas où son cavalier d'occasion veut le mener ; c'est lui qui mène son cavalier où il veut, ou qui le jette par terre. A ce poulain qui s'émancipe et qui prend de mauvaises habitudes, il faut parfois la longe et le caveçon. Malherbe fut ici le dresseur nécessaire. Au sortir de ses mains, le cheval était dompté, sellé et bridé : les écuyers n'avaient plus qu'à monter.

Et ils montèrent. Et dès le commencement, c'est-à-dire dès Corneille, l'œuvre d'affranchissement commença. Combien pense-t-on qu'il y ait de vers classiques ayant un accent mobile plus fort que celui de la césure? Dans Britannicus, j'en ai compté plus de 20 o/o, je dis vingt pour cent. Les classiques ne fuyaient certainement pas ce déplacement de l'accent : je n'en veux pour preuve que ce rejet aux vers suivants de vocatifs ou d'éléments analogues, qu'on rattache par le sens au premier vers, alors que bien souvent rien n'y oblige. Le procédé est employé même par Corneille :

> Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
> Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.

> Ces présages sont vains,
> Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains.

Racine en fait autant, beaucoup plus fréquemment : que de *Seigneur* et de *Madame* en tête du vers et en rejet, autant pour la variété de la rime que pour celle de la coupe même du vers ! Or il est bien évident qu'après ces vocatifs, rattachés volontairement au vers précédent, il y aura presque toujours

un repos plus fort qu'à la césure. Et qu'importe ? Cela supprime-t-il la césure ? — Non, diront nos prosodistes, cela ne supprime pas la césure, mais cela peut, à l'occasion, la déplacer, ce qui mène au trimètre. — Erreur ! la césure ne se déplace pas. On prend césure dans le sens de repos : autre erreur, qui se confond avec la première. Et l'on ne s'entend pas, simplement parce qu'on ne définit pas les mots dont on se sert. La césure n'est pas un repos, et la césure ne se déplace pas, parce que la césure est un élément formel. N'est-ce pas ainsi qu'elle était conçue en latin ? Et les repos qu'on peut trouver çà et là dans le vers empêchent-ils la césure de garder sa place ? Voici une page de Virgile, empruntée à son poème le plus achevé, et à un épisode fameux, où la forme est particulièrement soignée et même raffinée, comme du Chénier. Je note seulement les césures intéressantes :

. . . . . defundit odorem,
Quo totum nati || corpus perduxit, at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris || venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus || scindit sese unda reductos...
Hic juvenum in latebris aversum a lumine nympha
Collocat, ipsa procul || nebulis obscura resistit...
Ibat : eum vasti || circum gens humida ponti...

Le poète se préoccupe-t-il de faire coïncider la césure avec une pause, ou même simplement avec la fin d'un élément syntaxique ? En aucune façon ; et d'ailleurs avec la liberté de construction du latin, cela est impossible, ou du moins cela n'arrive que par hasard. La césure est donc purement formelle. On peut définir la césure latine : *une séparation de mots qui détermine le rythme, et dont la place est marquée par le temps fort du troisième pied.* On sait qu'un vers, en quelque langue que ce soit, est une suite de mots soumis à un rythme *déterminé*. Déterminé par quoi ? Par la césure. Pour cela, tout ce que le latin demande à la césure, c'est de ne pas couper un mot en deux, comme de ne pas séparer d'un mot un monosyllabe qui lui soit trop intimement uni par le sens : il ne faut pas qu'il y ait une pause à un demi-pied de distance de la césure, lorsqu'il n'y a pas de pause à la césure même ; la césure serait supprimée du coup, et il n'y aurait plus de vers.

Il en est exactement de même en français. *La césure*, dans l'alexandrin, *est une division* (réelle ou formelle, peu importe) *qui détermine le rythme, et dont la place est marquée par l'accent qui est sur la sixième syllabe.* Et comme cet accent est fixe, la césure aussi est fixe. Si la césure coïncide avec la fin d'un élément syntaxique, ce qui est habituel, mais seulement habituel, chez les classiques, et beaucoup moins fréquent aujourd'hui, l'accent est très fort, et la césure aussi. S'il n'y a pas coïncidence entre la césure et la syntaxe, l'accent est faible, et la césure aussi. Si enfin l'accent devient nul, la césure disparaît... le vers aussi, car il n'y a pas de vers sans un rythme *déterminé*, et il n'y a pas de rythme *déterminé* sans césure. C'est pourquoi on peut répéter pour le français ce qu'on vient de dire pour le latin : il ne faut pas que la césure sépare du mot qui précède un monosyllabe qui lui soit trop intimement uni par le sens, car en ce cas le monosyllabe tire à lui l'accent, et le rythme disparaît, si le lecteur ne fait pas un effort, parfois excessif, pour le conserver ; c'est un défaut qui est fréquent dans Victor Hugo. Mais tant que la sixième syllabe est accentuée, il y a une césure, il y a *la* césure.

§ 4. — LES FAUX TRIMÈTRES DES CLASSIQUES

Ainsi la présence d'un accent fort ou même d'un repos ailleurs qu'à la césure ne supprime pas du tout cette césure. Mais ce n'est pas tout. Pour faire un trimètre, il ne suffit pas d'avoir un accent plus fort que celui de la sixième syllabe : il en faut deux, et ceci devient fort rare chez les classiques, car lorsqu'ils mettent un accent prépondérant dans le premier hémistiche, ils estiment que c'est assez contrarier le rythme, et ils ont presque toujours grand soin, sauf, peut-être, La Fontaine, de prolonger la pensée au delà de la césure jusqu'à la fin du vers :

> Toujours punir, toujours trembler dans vos projets.
> Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux.
> Non, je ne puis, tu vois mon trouble et ma faiblesse.

Il est vrai que ceci n'arrête guère nos prosodistes. Ces vers pour eux sont bien et dûment des trimètres, malgré la précaution que Racine a prise pour ne pas affaiblir la césure outre mesure. Au surplus rien ne les arrête, quand il s'agit de bap-

tiser un vers trimètre : ils suppriment les accents les plus incontestables, et ils scandent délibérément :

Je te les ai | sur l'heure et sans peine | accordées.
Mais votre bras | au crime est plus fait | que le mien.

Mais sans insister sur de telles erreurs, prenons les meilleurs exemples possible, c'est-à-dire des vers de la forme 4-2-2-4, où la césure est un peu faible. En voici de *tous* nos classiques :

Toujours aimer, | toujours souffrir, | toujours mourir.
CORNEILLE.

Et près de vous | ce sont des sots | que tous les hommes
MOLIÈRE.

Ah! si mon cœur | osait encor | se renflammer.
LA FONTAINE.

Et ce vainqueur, | suivant de près | sa renommée.
RACINE.

La même erreur | les fait errer | diversement.
BOILEAU.

Voilà bien certes les prototypes de nos trimètres. Cela n'est pas douteux. Mais avons-nous le droit de les scander comme des trimètres? Non, car les classiques n'ont jamais mis un mot de quatre syllabes entre deux éléments de 4 et 4, et c'est cela qu'il faudrait, pour justifier cette prétention. Ils n'ont pas seulement eu l'idée qu'il pût y avoir des vers qui n'eussent pas deux hémistiches, et qu'on pût scander autrement que les autres, en ne tenant pas compte de la césure classique.

Cette césure pour eux était parfois un peu faible, sans plus. C'est quand il écrivait des vers de cette sorte, ce qui n'arrivait pas souvent, que Boileau faisait son *mea culpa*, et s'accusait de *braver la césure*. Où donc l'aurait-il *bravée*, sinon précisément dans ces vers ?

Si encore on ne cherchait pas dans les classiques d'autres trimètres que celui-là, la prétention, mal fondée en principe, je viens de le dire, serait du moins soutenable ou excusable. Il est certain que le rythme 4-2-2-4 est extrêmement instable, quand la césure est faible. Avec nos habitudes modernes, nous sommes invinciblement portés à faire des deux éléments courts qui sont au milieu un élément unique pareil aux deux autres. Le rythme est si simple, et aujourd'hui si courant, que nous avons peine à admettre une autre manière de scander. C'est une excuse, si ce n'est rien de plus. Même les tétramètres de

la forme 3-3-2-4 ont quelquefois aussi chez les classiques une césure assez faible qui permet de les considérer comme des prototypes du tétramètre 3-5-4, que nous examinerons tout à l'heure :

N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?

En dehors de ces cas, il est infiniment rare qu'on trouve chez les classiques une césure très faible. Et quand il y en aurait davantage, les vers n'en seraient pas moins des tétramètres et non des trimètres, comme il est aisé de le prouver.

Considérons ce vers de Molière, qu'on cite volontiers pour appuyer la théorie des trimètres :

Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire...

On pourrait observer qu'il est parfaitement loisible d'appuyer sur *Monsieur*, pour détacher *Trissotin* avec plus de mépris ou d'impertinence, et c'est ce que les acteurs n'ont pas manqué de faire dès l'origine. Mais passons. Acceptons le vers tel qu'on nous le donne. Les deux mots du milieu sont inséparables, dit-on, et voilà bien, semble-t-il, ou jamais, le type même du trimètre! Eh bien! non : c'est le type même du faux trimètre, du trimètre impossible, du trimètre qui n'a de rythme que parce que c'est un tétramètre et non un trimètre. La démonstration que nous allons faire pourra servir pour tous les faux trimètres, quels qu'ils soient, anciens ou modernes.

Les deux éléments centraux font, dit-on, un tout inséparable de cinq syllabes. Soit. Il importe donc peu pour l'oreille que ces syllabes soient dans cet ordre ou dans un autre, et sans doute on peut, sans rien changer au rythme du vers, les remplacer par cinq autres également quelconques. Essayons.

Permettez-moi, cher monsieur Cotin, de vous dire...

Je demande si c'est là un vers. Pour Verlaine peut-être, et pour quelques autres, mais pour l'immense majorité des lecteurs, non, et pour Molière moins encore. L'oreille cherche le rythme et le cherche en vain; elle trouve deux hémistiches inégaux 7-5, rythme boiteux, qu'aujourd'hui même l'oreille ne saurait admettre, au moins parmi des alexandrins de forme normale, et dont les classiques n'avaient certes pas la moindre idée. Pourquoi donc le vers de Molière, faible ou non, est-il un vers ? Parce que ce groupe inséparable de cinq sylla-

bes a deux accents, et non un seul, parce que l'on a beau passer rapidement sur *Monsieur*, son accent subsiste néanmoins, et l'oreille le cueille pour ainsi dire au passage, afin de compléter le premier hémistiche, avant de passer au second. Comment donc aurait-on le droit de supprimer cet accent, s'il est impossible à l'oreille de s'en passer? Puisqu'il subsiste, il y a une césure, si faible qu'elle soit, et le vers est un tétramètre, comme les autres.

§ 5. — DIVERSES ESPÈCES DE FAUX TRIMÈTRES

On peut faire la même expérience sur tous les faux trimètres, on arrivera au même résultat : toutes les fois qu'on bouleversera les syllabes de leur prétendu élément central, leur rythme disparaîtra, parce que ce sont des tétramètres. J'ajoute que l'oreille répugne à compter des éléments de cinq syllabes. Quand on lui offre des hémistiches du type 1-5, elle est bien obligée d'accepter leur équivalence avec 3-3, et d'admettre que 1 et 5 se compensent comme 2 et 4, mais il faut qu'elle y mette de la complaisance, et c'est une complaisance que les classiques n'exigent pas d'elle trop souvent.

Quant à supposer qu'il puisse y avoir un élément de six syllabes dans le corps du vers, c'est une idée pour le moins bizarre. On en chercherait en vain chez les classiques, cela va sans dire. On en trouve tout de même : ne faut-il pas remplir ses cadres? Par exemple on scande :

C'est ma mère, || et je veux ignorer | ses caprices,

comme si l'accent de *veux* n'était pas au moins aussi fort que celui d'*ignorer*, comme si *ignorer* n'était pas bien plus lié par le sens avec ce qui suit qu'avec ce qui précède. Mais quand l'accent de *veux* serait dix fois plus faible, qu'est-ce qui en résulterait ? Quand l'oreille trouve un mot de six syllabes *dans un hémistiche*, elle le coupe en deux pour scander le vers, et l'on veut qu'elle respecte ici ce groupe éminemment séparable ? Nous l'avons dit, l'oreille ne saurait compter jusqu'à six sans division, et cela suffit pour condamner aussi tous les trimètres de cette forme.

Mais les pires de tous les faux trimètres sont bien ceux où l'on prétend mettre un élément de cinq syllabes au commen-

cement où à la fin du vers. C'est alors surtout qu'on divise nécessairement les vers en hémistiches inégaux, 7-5 ou 5-7, ce rythme boiteux dont nous parlions tout à l'heure. Trouver de tels vers chez les classiques n'est pas facile, car les hémistiches de la forme 5-1 sont à peu près inusités, et quand le second hémistiche est de la forme 1-5,la césure est généralement forte, les classiques se rendant parfaitement compte du danger que ces formes présentent pour le rythme. N'importe; pour en trouver, on n'hésite pas à supprimer les accents les plus incontestables, et l'on scande délibérément :

Tous deux | formés d'un sang no|ble, vaillant, fidèle.

Souffrons donc | que le temps for|me des nœuds si doux.

Et c'est bien ainsi que disent les comédiens, mais ce n'est pas ce qu'ils font de mieux. N'est-il pas évident que *sang*, devant l'énumération, et *temps* tout aussi bien, doivent avoir et avaient dans la pensée de Corneille et de Molière des accents suffisamment forts? Que dis-je? Si on lie *noble* avec *sang*,l'auditeur peut croire que *vaillant* et *fidèle* se rapportent à *tous deux !* Aussi bien on ne recule pas devant les contresens pour trouver des trimètres, et l'on scande par exemple

Ochosias | restait seul | avec ses enfants.

Or, Racine n'exprime pas du tout l'idée qu'indique cette scansion. Il veut dire que de tous les héritiers des rois, il restait *encore* Ochosias, avec ses enfants :

Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochosias | restait || seul | avec ses enfants.

Et voilà où conduit ce parti-pris bizarre et paradoxal. Mais n'abusons pas de nos avantages. Je dis que ces vers, scandés comme on les scande, à supposer même qu'on puisse le faire, sont de véritables vers faux, dénués de tout rythme, du moins pour la grande majorité des lecteurs, et certainement pour leurs auteurs. Et j'ajoute que si, par hasard, l'accent de la césure était un peu trop faible, ce serait au lecteur à le renforcer, pour pallier ou atténuer l'insuffisance du rythme. Par exemple, le vers suivant :

Elle, | qui n'était pas grosse | en tout comme un œuf (!!!)

scandé ainsi, et lu ainsi, n'est pas un vers ; il faut un accent

sur *pas*, et La Fontaine n'aurait certainement pas compris qu'on ne l'y mît point. Le rythme du vers est d'ailleurs contestable, nous l'avons dit : raison de plus pour atténuer le défaut au lieu de le souligner.

Mais de tels vers sont fort rares chez les classiques. Racine pourra bien écrire *une fois par hasard :*

Si toutefois | on peut || l'être | avec tant d'ennuis,

afin de corriger un vers de la Thébaïde, mieux rythmé, mais qui contenait l'orthographe *avecques :* ne voulant pas se donner trop de peine pour corriger ce vers, il a de deux maux écarté celui qui lui a paru le pire. Il pourra bien dire *deux ou trois fois*, comme dans *Britannicus* et *Bajazet :*

Seigneur, | je ne rends point || compte | de mes desseins...
Son esclave | trouva || grâce | devant ses yeux...

en se donnant à lui-même comme excuse que la règle de la césure n'interdit point de séparer le verbe de ses compléments, quand ces compléments achèvent le vers. Mais les classiques se rendaient fort bien compte, tout en ignorant ce que c'est que l'accent, que de tels vers ne sont pas très bien rythmés. Ils les évitaient avec le plus grand soin, et, pour les éviter, ils n'hésitaient pas à faire une inversion, même peu agréable, Corneille et Molière aussi bien que Racine :

Rome, à qui *vient ton bras* d'immoler mon amant.

Et sur qui *doit de nous* tomber ce coup affreux ?

Et dans tous ces rapports sont mille différences,
Dont *se peut une femme* aisément aviser.

Certainement, si Corneille n'a pas dit :

Rome, à qui ton bras vient d'immoler mon amant,

c'est que la césure eût été insuffisante. Et quand même Molière aurait pu dire :

Et sur qui de nous doit tomber ce coup affreux,

il faudrait encore mettre un accent sur *doit*, car il n'eût jamais dit :

Et sur qui de nous | tombera | ce coup affreux,

vu que ce n'est point un vers.

Nos modernes prosodistes ne s'en tiennent même pas là. Dans la fausse conviction où ils sont qu'il n'y a pas de césure

sans repos, si par hasard, l'accent de la césure n'étant pas très fort, il n'y en a pas de plus fort dans un des hémistiches, on ne parle même plus de trimètres : on déclare que le vers est *amorphe* ou *inharmonique;* c'est une *singularité*, une *bizarrerie !* Ainsi le deuxième des vers suivants :

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? | Le sais-tu?

S'il y a un tétramètre rythmé avec précision et netteté, c'est bien celui-là. Et voilà le vers qu'on trouve *amorphe* et *inharmonique!*

§ 6. — QUE LA MANIÈRE DE LIRE LES VERS NE CHANGE RIEN A LEUR NATURE

D'où donc est venue cette lubie aux prosodistes de vouloir à tout prix transformer les vers classiques en trimètres, et de méconnaître les tétramètres les mieux caractérisés? C'est un grand mystère, dont voici la clef. On a fait une trouvaille! Car on hésitait! Mais on a fait une trouvaille admirable et dont on n'est pas médiocrement fier. On a découvert les *Remarques* de Racine le fils *sur les Tragédies de Racine* le père, ou du moins on a découvert dans ces *Remarques* le passage suivant, où L. Racine critique la diction de ceux qui s'arrêtent après chaque hémistiche (1).« Le sens et l'ordre des mots, dit-il, s'y opposent souvent, surtout dans les vers de passion, et nous obligent d'y faire deux ou trois césures, et d'enjamber. » Et il cite un exemple qu'il veut qu'on lise ainsi :

Adieu+tu peux partir+je demeure en Epire+
Je renonce+à la Grèce+à Sparte+à ton empire+
A toute ta famille+et c'est assez pour moi
Traître+qu'elle ait produit un monstre+tel que toi.

On pourrait sans doute lire autrement, mais on peut lire ainsi, et j'admets volontiers que cela est fort bien lu, et il est bien possible que Racine lût ainsi; mais qu'est-ce que cela prouve? Et d'abord, de ce que l'accent dramatique ou oratoire ne tient pas toujours compte de l'accent tonique, ou parfois

(1) Il n'était pas le premier qui exprimât cette idée. On la trouve en 1669 chez un nommé Le Laboureur, cité par M. Brunot, dans l'*Histoire de la langue et de la litt. fr.* de Petit de Julleville, t. V, p. 801.

même est en contradiction avec lui, lorsqu'il appuie sur des pronoms ou autres enclitiques ou proclitiques, cela n'empêche pas que les vers ne soient faits tout de même d'après l'accent tonique, et cela ne supprime pas l'accent tonique là où il existe. Pause et accent ne sont pas des termes synonymes, et l'accent n'implique pas nécessairement une pause. Par exemple, *je demeure en Épire* se prononce sans arrêt : cela nous empêche-t-il de couper mentalement cet hémistiche en deux *pour le scander*, en tenant compte de l'accent qui est sur *meure?* Il en est de même de l'accent qui est sur *duit*. Admettons qu'il ne vaille pas plus que celui qui est sur *meure;* il vaut autant; et cela suffit pour que l'oreille instinctivement divise le vers pour le scander; et si cette syllabe *duit* n'était pas accentuée, Racine n'eût pas cru faire un vers. Mais voici qui réfutera mieux encore cette théorie. Si l'on prenait la typographie de ces quatre vers pour le critérium de la versification de Racine, il s'ensuivrait donc que Racine aurait fait délibérément un enjambement extraordinaire du troisième au quatrième vers. Est-ce sérieux? On enjambe, dit Racine le fils; mais il ne dit pas que son père ait enjambé. Où peut-on voir ici un enjambement véritable, un enjambement de versification? N'y a-t-il pas dans le texte une virgule, que Louis Racine a supprimée pour la commodité de sa démonstration? Que le vocatif soit ainsi rejeté au vers suivant, tout en restant lié par le sens avec le précédent, c'est un procédé dont Racine use constamment, nous l'avons dit, pour rompre la monotonie du vers; mais devant le vocatif, il y a toujours une virgule, et cela suffit pour laisser à la syllabe finale du vers l'accent nécessaire et qui est suffisant; et ici même, malgré l'absence artificielle de ponctuation, il ne peut pas ne pas y avoir entre *moi* et *Traître* un arrêt très léger; d'aucuns diront très sensible, mais je consens à l'admettre léger : il me suffit qu'il y en ait un. On en conclura que cette disposition typographique ne saurait faire préjuger en rien des tendances de Racine en ce qui concerne la césure. Par cet exemple, L. Racine prétend donner simplement une leçon de *diction*, et il était loin de prévoir les conséquences qu'on en pourrait tirer. La suite le prouve abondamment : « Nous lisons, dit-il, même les vers qui sont sans passion tout autrement que ne le croient les étrangers.

Oui, je viens+dans son temple adorer l'Eternel+
Je viens+suivant l'usage antique et solennel+
Célébrer avec vous+la fameuse journée+
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée. »

Ceci est peut-être moins bien lu. Mais admettons cette façon de lire. S'il n'y avait pas dans ces vers d'autres accents que ceux qui sont marqués, ce seraient donc des *dimètres;* le dernier même serait un *monomètre.* Ou plutôt ce seraient des vers *amorphes* et *inharmoniques!* Mais pense-t-on pouvoir lire ces vers sans faire sentir du tout l'accent de *temple*, ou ceux de *sage* et d'*antique?* Et de ce que le dernier vers *peut* se lire sans arrêt, et sans appuyer sur aucune syllabe intérieure, s'ensuit-il que l'oreille ne sache où se prendre tout le long du vers, et soit obligée de compter les syllabes jusqu'à douze? La vérité est que ce vers est un *tétramètre*, et tous ceux que L. Racine a cités sont également des tétramètres, et l'oreille les reconnaît pour tels, sans même qu'on fasse rien pour mettre en relief leurs accents; et jamais L. Racine n'a songé à contester leur césure, pas plus que son père n'avait songé à les en priver. Il lit, il ne scande pas! Et voilà justement l'erreur fondamentale de tous nos prosodistes à trimètres : ils confondent *lire* et *scander*, ils prennent *l'Art de la lecture* pour un traité de versification! A ce compte, ce sont les liseurs ou diseurs qui feraient à leur gré des tétramètres ou des trimètres, et les rythmes des poètes seraient à leur discrétion; ils varieraient même suivant le goût de chacun, trimètre pour l'un, tétramètre pour l'autre. On ne saurait trop protester contre cette conception. Le rythme est une chose, et la lecture en est une autre. Le rythme existe par lui-même, et n'est pas subordonné au caprice du lecteur, et, à travers ces caprices, il subsiste encore, malgré lui, s'il le faut.

Il ne suit pas de là que le lecteur soit fondé à prendre toutes sortes de libertés avec le rythme : il doit évidemment le respecter dans une certaine mesure, qu'il sera bon de préciser. A l'époque où la syntaxe suivait régulièrement le rythme, le lecteur aussi devait le suivre docilement. Mais du jour où les éléments syntaxiques ont cessé de coïncider constamment avec les hémistiches, le lecteur a dû en faire autant : entre la pensée et le rythme, il ne peut pas hésiter; car, même quand il lit des vers, il lit d'abord des phrases qui expriment des idées.

Les vers classiques eux-mêmes, s'ils ne doivent pas, à mon avis, être lus comme des vers modernes, ne sauraient être lus non plus hémistiches par hémistiches : c'est bien ce que disait L. Racine. Les vers modernes *a fortiori*. On ne saurait donc demander au lecteur de *souligner* le rythme constamment et perpétuellement. On lui demande seulement de *ne pas le contredire*, comme font la plupart des acteurs, qui disent des vers absolument comme de la prose. Et pour ne pas le contredire, il doit observer deux points, sans plus : 1° il ne doit pas enjamber en escamotant la rime, qui doit toujours avoir un accent ; 2° il ne doit pas accentuer trop fortement la *cinquième* ou la *septième* syllabe, en supprimant l'accent de la *sixième*, comme V. Hugo *semble* parfois l'y inviter. Disons mieux : il ne sera pas mauvais, *dans ce cas particulier*, d'appuyer un peu sur certains accents trop faibles que V. Hugo a pu mettre sur la sixième syllabe, et ici l'on pourrait dire que le lecteur fera bien de souligner le rythme légèrement. Hors ces deux points (1), liberté absolue. Que le lecteur prenne des temps ou qu'il coure la poste, qu'il accentue, s'il veut, des syllabes atones, qu'il lise bien ou mal, qu'il fasse un sort à chaque mot ou n'en souligne aucun, on pourra l'admirer ou se moquer de lui, mais le rythme du vers n'échappera jamais à l'oreille. « Emiettez » La Fontaine tant qu'il vous plaira, accentuez, n'accentuez pas, pourvu que les deux points que j'ai dits soient observés, l'oreille s'y retrouvera toujours, toujours elle reconnaîtra les accents qui lui sont nécessaires, comme elle reconnaît celui de *Monsieur*, dans *Monsieur Trissotin*. Je n'en donnerai qu'un exemple, très court, pris de la fable *le Loup et le Chien :*

> Qu'est-ce donc ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu de chose.
> — Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
> De ce que vous voyez est peut-être la cause.

Du premier vers il y a peu à dire. Notons cependant que le second hémistiche a trois accents. Or, deux suffisent à l'oreille : elle n'en prendra donc que deux. D'une façon générale, quand le dialogue est très coupé, le rythme est difficile, parfois impossible à saisir ; mais ici l'oreille peut encore aisément se tirer d'affaire. Quand on énonce *rien* tout court, c'est pour elle

(1) La question de l'*e* muet étant réservée, bien entendu.

comme une pierre d'attente. Elle compte *un*, si l'on veut, et attend. Si on lui apporte un groupe inséparable de cinq syllabes, elle s'en accommodera, faute de mieux, et se résignera à l'hémistiche 1-5. Mais on lui apporte d'abord deux syllabes : *Quoi? rien?* Immédiatement elle réunit ces deux syllabes à la précédente, pour compléter l'élément rythmique, et attend patiemment les trois syllabes qui feront le second élément.

Au second vers, il se peut que le lecteur prenne un temps après *Le*, pour dire le reste tout d'une haleine, afin d'escamoter une idée fâcheuse : .... *Le... collier dont je suis attaché.*

S'ensuit-il que le vers soit *amorphe*, comme on dit? Quelle plaisanterie! L'oreille complaisante compte *un* sur *le*, et attend patiemment les deux syllabes qui lui manquent. Vient le reste : elle cueille aussitôt les deux syllabes pour les joindre à *Le*, ce qui ne l'empêche pas de diviser en deux le second hémistiche, pour le scander. C'est pourquoi ce vers est un tétramètre comme l'autre, comme tous les autres, et quand le troisième vers serait lu tout d'une haleine, ce serait encore un tétramètre. Vers prétendus trimètres, vers prétendus amorphes, tous sont bel et bien des tétramètres.

§ 7. — IL N'Y A PAS DE TRIMÈTRES CHEZ LES CLASSIQUES

Concluons. Il n'y a pas de trimètres chez les classiques. Neuf fois sur dix, les trimètres qu'on prétend y rencontrer sont scandés à contre-sens ou à contre-rythme. Quant au reste, ce sont des vers qui ressemblent en effet à nos trimètres, qui en sont même, si l'on veut, les germes ou les prototypes, mais que nous ferions mieux de scander en tétramètres, parce que leurs auteurs ont prétendu les faire avec une césure, avec *la* césure, comme les autres, quoiqu'elle y soit plus faible. On peut concéder à la rigueur que Racine n'a pas craint d'affaiblir parfois la césure plus que ses contemporains, et l'Académie le lui a reproché plus d'une fois ; mais affaiblir n'est pas supprimer. Or, nous devons scander les vers classiques comme leurs auteurs les ont faits ou ont prétendu les faire, et non comme les feraient ou pourraient les faire des contemporains. Il est vrai que si Racine ignorait ce que c'est qu'un trimètre, il ne savait pas davantage ce que c'est qu'un

tétramètre. Mais nous pouvons souligner sans inconvénient les accents intérieurs de ses hémistiches, parce que Racine, s'il ne s'est pas douté du rôle que ces accents jouent dans ces vers, les y a mis pourtant, comme un homme marche sans connaître les lois de la mécanique ; tandis que nous ne pouvons pas supprimer une césure qu'il y a mise volontairement, alors qu'il ne pouvait même pas concevoir qu'il pût se dispenser de l'y mettre, et que cette seule pensée lui eût paru sans doute une hérésie abominable.

Et cela n'empêche pas que le trimètre ne puisse et ne doive même dériver directement du vers de Racine, par la raison que rien ne se crée de toutes pièces ; mais il ne faut pas supposer que le travail était déjà fait, et assimiler tout à fait des choses qui restent encore assez différentes. Tel vers de Racine, écrit par tel de nos contemporains, serait certainement un trimètre, surtout si, d'autre part, nous savions que ce contemporain n'hésite pas à mettre un mot à cheval sur les deux hémistiches ; mais le même vers, fait par Racine, est et demeure un *tétramètre ;* et c'est bien là, en définitive, la seule appellation qui convienne au vers classique.

PHILIPPE MARTINON.

(*A suivre.*)

CANTIQUE AUX FRUITS DU VERGER

QUE CHANTAIT EN BRETAGNE UN VIEUX SAINT JARDINIER

—

Voici les beaux fruits de la Terre,
voici l'aumône du Bon Père,
réconfort de l'âpre chemin
posé à portée de la main.
Seins gonflés, urnes des germes,
arches pleines,
bourses du futur grosses du passé,
tasses d'énergie,
cocons du mystère, outres de la vie,
ciboires d'éternité ;
sachets de parfums, vases de couleurs,
flacons de toutes saveurs,
ô fruits, plus beaux que des fleurs !
ô fruits, chefs-d'œuvre accomplis !
petites choses aussi parfaites
qu'une chose peut l'être ici:
bienveillantes planètes,
indulgentes médailles,
rosaire délectable,
annelets de la chaîne,
rimes du vieux poème,
refrains de la marche sans fin...
Voici les beaux fruits mûrs dans nos petits jardins.

De quelle éclatante aubaine, ô Seigneur !
avez-vous payé mon humble labeur !

De quel mître de gemmes
avez-vous honoré ma peine!
Dire qu'un si plaisant trésor
fut arrosé des sueurs de mon corps;
l'orgueil m'en rougit les oreilles.
Comment reconnaître, Seigneur,
vos touchantes bontés pour votre serviteur?
Me voici tout confus devant vos dons splendides.
Me voici tout honteux de ma triste noirceur;
de votre sang sacré, de votre chair divine,
ô Seigneur, faites-moi un peu digne, un peu digne.

Fruits purs, je tends les mains vers vous,
à votre suc ma lèvre aspire,
ma gorge sèche a faim de vous,
miettes de Dieu, je vous désire;
je vous bénis, ô fruits très doux.

Je vous bénis, rouges fraises,
fillettes sages dans le rang,
petits visages tout brûlants,
cœurs voués des saints Innocents,
braises d'amour, hâtives braises,
sueurs perlées, sueurs de sang,
sceaux de pourpre aux sentiers livides,
fruits très délicats et sapides
tout fleurant l'ambrette et l'encens,
fruit des quatre saisons, ferveur indéfectible.

Angélique framboise, éphémère sorose,
dragée de miel, bouchée de roses,
sourire de Dieu sur nos pauvres tables,
avant-goût fugitif des seules joies durables.
Gouttes surettes de sirop,
groseilles jaunes ou ponceau,
âmes de candeur translucide,

groseilles des vraies confitures,
pilules nues et sans dorure
que les marmots aux dents avides
croquent toujours pas encor mûres,
parce que c'est bien plus acide.

Perles tombées de l'écritoire,
cassis de jayet illusoire,
frais sourire en silice noir,
dont l'air tiède est tout embaumé,
ratafia des vieilles armoires,
franche humeur des fêtes chômées.

Filles des poiriers qu'endimanche
un gai badigeon de chaux blanche,
ô Beurré d'Amanlis, Mouille-bouche, Muscat,
poire du Bon Chrétien, poire du bon Soldat,
pendeloques d'or vert, larmes de nard si doux,
mamelles alourdies, toutes tendues vers nous,
pulpe tendre et juteuse, où le geai roux picote,
Cressanne, Doyenne, Blanquette, Bergamote,
gourde glacée aux dents, lingot de bonne neige
qui te fonds en fraîcheur vineuse entre les lèvres,
fruit très sage qui sais, pour l'hiver, nous garder
la douceur des compotes et des poires tapées.

Je vous bénis, cerises de corail,
que le moineau grappille
perché sur le bras de l'épouvantail,
bijoux merveilleux des petites filles,
billes rondes, frêles billes,
aux mains d'encre des écoliers,
merises du bon merisé
dont les mamans peinturent les tartines,
bigarreaux pourprés, brunes guignes
dont on fait gicler le noyau,

griotte promise aux bocaux,
cerises, chers fruits ingénus,
sourires en essaim des petits angelots,
jolis cœurs tout gonflés, en ex-voto pendus.

Abricot teint en aurore,
drupe d'ambre, balle d'or,
cassolette du jardin,
fruit fendillé de jaune sève,
fruit mur qui t'écrases par terre
en marmelade de parfums
et noies dans les félicités
la guêpe à tes sucs enivrée.

Prunier d'où la gomme coule,
tiède poule
pleine d'œufs
de sucre rouge, vert ou bleu,
Mirobolan, Mirabelle,
Reine-Claude, Perdrigon,
ampoule de saphir, topaze en cabochon,
bulle saturée de soleil,
prune embuée d'une haleine,
prune d'eau musquée, bonbon lumineux
qu'on savoure en fermant les yeux.

Je vous bénis : arbre d'enchantement,
pêcher tout rose de pudeur,
frais bouquet au front du printemps,
pêche exquise à la fine odeur,
du courtil reine bonne et belle,
reine à la joue de jeune Vierge
en velours frotté de vermeil,
pêche dont la chair tendre et lisse
dans notre bouche adulée glisse
et nous lénifie tout le cœur
d'arôme et d'heureuse fraîcheur,

en nous laissant un remords de délices.
Figuier tout chargé de mystère,
chapelle de paix embaumée,
arbre d'amour aux bras pliés
vers le sein de la pauvre terre,
cher voile du premier péché,
auberge du merle,
ruche de l'abeille,
cordiale corbeille
que le hérisson implore le soir,
figue suave, fruit en fleur
confit de sucre et de douceur
qui recèles dans ton cœur
un beau petit ostensoir.

Coing du bon coin
plein de pâle chaleur,
encensoir de cuivre jaune,
qui exhales par le jardin
une puissante et triste odeur
d'automne,
fruit de rigueur et de méthode,
dont la bonne ménagère
fera des gelées de lumière
et le mire au bonnet pointu
des juleps de forte vertu.

Noyer de foi tenace,
gourmand d'air et d'espace,
père du brou tonique et du tendre cerneau,
noix fraîche écalée au couteau,
qui brunis les doigts comme la réglisse,
noix dorées des belles surprises,
noix de bois sec dont les garçons
bourrent les poches des promises,
au soleil poudreux des pardons,
noix coupées offrant la merveille

de blancs angelots aux deux larges ailes.

Néflier tortu, vrille en fer,
néfle acerbe, dure
ainsi qu'une pierre,
nèfle que la seule mort attendrit,
nèfle acidulée, douce pourriture,
petit fruit émouvant, triste chose flétrie,
pelote en feuille morte au paillis étalée,
fruit de bure vêtu, mesle d'humilité.

Je vous bénis, bon fils de l'Occident,
pommier aux grelots d'or, cher bonhomme indulgent,
qui ris d'être pillé par la main du passant,
généreux père de famille,
chargé de fruits malgré les ans,
aïeul étayé de béquilles;
pomme vernie comme un joujou,
pomme rougie comme un genou,
pomme blonde comme le miel,
pomme ronde comme le ciel;
pomme du Paradis perdu,
pomme amère à la bouche d'Eve,
ô fruit que Dieu ne défend plus,
et qu'ont bien adouci nos peines;
pomme des Hespérides, hommage à la plus belle,
pomme de la Concorde, obole de bonté,
pomme acide aux dents altérées,
pomme sucrée sur le pain aigre,
pomme où le soleil brode, à travers un papier,
le doux nom que découpe un amoureux sincère,
pomme que l'on fait cuire au rebord d'un fossé
ou devant l'âtre rouge aux longs soirs de l'hiver;
Launette, Locard, Fenouillet, Bédange,
fruits déchirés, que le pressoir
écrasera dans ses mâchoires

et fera saigner dans les caves ;
jus d'or aux chaleureux effluves,
cidre bouillant, sève vive du sol,
flamme et baume au cœur las des hommes.

Vigne, agile couturière,
qui faufiles
au fil des vrilles,
sur la chaux blanche des chaumières,
tes pampres d'acide verdeur,
adorable vigne qui pleures
sur nos malices et nos erreurs,
croix pantelante qui nous tends les mains,
raisins roux et bleus, merveilleux raisins,
grains de vie, perles du mystère,
rosée du ciel, gouttes de vin,
sang de mon Dieu sur nos misères,
source d'amour, levain pur de la Terre.

O parfums nourrissants, ô couleurs savoureuses,
je vous bénis, beaux fruits que choie la main des anges !
Croissez au doux giron de la terre amoureuse,
rayonnez, joyeux, vrais, au milieu de nos fanges,
mûrissez saintement à l'ombre du Seigneur,
nourritures essentielles,
germes vivaces du bonheur,
et rénovez nos cœurs, flétris
par la famine et l'infamie,
d'une jeunesse à jamais vive et belle.

ALBERT CLOÜART.

LA CIVILISATION FLORENTINE AU XV^e^ SIÈCLE

Qui veut pénétrer au sein même de la vie des Florentins de la Renaissance doit se dégager de la forme sociale actuelle, c'est-à-dire en reconnaître objectivement les caractères essentiels et la regarder, non comme une chose nécessaire qu'on accepte sans raisonner, mais comme un fait historique, produit d'une certaine civilisation contingente et passagère. Rien de ce qui constitue l'Etat tel que nous le connaissons aujourd'hui, l'Etat-caserne, n'existait en Italie au XV^e^ siècle. L'on n'avait aucune idée d'immenses agglomérations de peuples régis par les mêmes lois, gouvernés d'une manière neutre par des gens indifférents.

L'Etat, qui signifie pour nous stabilité, y était la chose la plus instable du monde. Toutes les magistratures étaient renouvelables à très courte échéance; les Prieurs, qui avaient le pouvoir exécutif et constituaient la *Seigneurie*, ne restaient en charge que deux mois. Il n'y avait point de constitution à proprement parler, mais un recueil confus de lois et d'ordonnances qui n'avaient souvent d'autre sanction que la coutume. Qui était assez fort les violait, et à bien des reprises dans l'histoire de Florence on voit le parti le plus puissant s'emparer du pouvoir par un coup de main et disposer à son gré de la République. Alors on nommait une *balia*, gouvernement exceptionnel, disposant de pouvoirs dictatoriaux, qui revisait les lois comme bon lui semblait, vidait les bourses qui contenaient les noms des éligibles aux magistratures et les remplissait à nouveau, y mettant seulement les noms d'hommes favorables au parti triomphant. On donnait à peine une teinte de légalité à ces réformes en réunissant sur la place de la Seigneurie un parlement tumultueux où les opinions contraires à celles des vainqueurs du moment n'osaient se faire jour. La puissance demeurait ainsi aux mains de ceux qui l'avaient conquise par

la force, jusqu'au moment — jamais très lointain — où les dissensions se produisaient dans leurs rangs, provoquées d'ordinaire par la jalousie et les craintes que faisait naître la fortune croissante d'une famille.

Florence avait une âme républicaine qui fut longue à endormir. Chacun y était jaloux de sa liberté et rebelle à l'autorité d'un maître unique; et cette identité de tendance entre les citoyens donne de l'unité à l'histoire de la Commune durant une longue période. Toutes les mesures imaginables avaient été prises en vue d'empêcher l'établissement d'un pouvoir central unique ou la perpétuation des charges dans une même famille. On avait une peur presque convulsive de la tyrannie. Cet esprit avait inspiré l'instabilité systématique du gouvernement, la courte durée des magistratures, la multiplicité des institutions, l'absence de délimitation nette des pouvoirs; et à tout moment il dictait des réformes qui venaient s'ajouter à l'amas confus des lois antérieures. Dante déjà raille amèrement les Florentins qui font des lois si subtiles qu'elles ne vivent pas d'octobre à la mi-novembre. Et par la suite ils ne s'amendèrent certes pas! Mais ce que Dante, gibelin, partisan d'un pouvoir central absolu, leur reprochait, était en un sens une qualité. A Florence, rien n'entravait le jeu des énergies individuelles : tout au contraire, elles étaient éveillées, soutenues, excitées par les nécessités d'une lutte incessante. Il fallait être intelligent et rusé pour acquérir la richesse et atteindre aux honneurs. La fortune était toujours le fruit d'un effort personnel. Les fils ne pouvaient jouir dans l'oisiveté de l'héritage paternel : inactifs, ils perdaient bientôt la position conquise. Qui ambitionnait de devenir le premier d'entre les citoyens (au XV^e siècle nul n'eût osé ambitionner le titre de prince) devait connaître à fond les hommes, savoir tous les moyens de se les attacher, user d'une prudence extrême, dissimuler sans cesse ses véritables intentions, cacher sous des dehors simples la force d'âme et l'autorité d'un chef.

On peut dire que les Médicis, pour parvenir au premier rang et s'y maintenir, déployèrent du génie. De 1434 à 1494, ils furent à la tête de la République, et les conjurations faites dans le but de les renverser échouèrent à cause de leur adresse et de la popularité qu'ils avaient acquise plutôt que par l'effet de hasards favorables. A cette époque, où l'esprit républicain était

encore vivace, où l'on avait derrière soi une longue tradition de liberté, c'était un tour de force que de conserver soixante ans durant une souveraineté dont tous avaient conscience. Deux hommes l'accomplirent, Côme et Laurent de Médicis. Tous deux eurent la sagesse de préférer le pouvoir effectif à l'image du pouvoir; ils ne se laissèrent pas fasciner, comme le commun des mortels, par un titre, par un mot. Ils laissèrent subsister toutes les institutions républicaines et ne créèrent pour eux-mêmes aucune fonction nouvelle; ils se contentèrent d'être la pensée directrice de l'état florentin. Usant quand il le fallait des moyens violents, ils surent se débarrasser de leurs adversaires et réserver à leurs seuls partisans les magistratures. Mais le secret de leur force réside surtout dans l'habileté avec laquelle ils se concilièrent la sympathie générale et endormirent la conscience populaire. Leur politique repose sur une connaissance profonde du caractère florentin, dont ils surent exploiter à leur profit les qualités comme les défauts. Ils étaient très riches et dépensaient largement, mais toujours avec prévoyance, ne perdant pas de vue leur but essentiel; ils bâtissaient beaucoup, attachant leur nom à des édifices publics qui ajoutaient de l'éclat à la ville : ainsi ils donnaient du travail à un grand nombre de métiers, ils flattaient le sentiment patriotique des Florentins, ils les séduisaient par les sens et par l'esprit; ils ne cessèrent non plus de divertir le peuple par des fêtes d'un luxe et d'une beauté extraordinaires auxquelles leur famille et les familles alliées participaient activement. Tout en donnant à Florence un éclat jusque-là inégalé, ils conservaient des dehors familiers, une certaine bonhomie qui les rendaient accessibles à tous, et la simplicité d'une vie bourgeoise. C'étaient déjà des princes, et Laurent particulièrement était traité comme tel dans les autres états de l'Italie, mais c'étaient encore des commerçants s'occupant personnellement de leurs affaires et menant l'existence de tous leurs concitoyens riches.

Il fallut l'arrogance et la maladresse de Pierre, le fils de Laurent, et l'immense pouvoir de suggestion du célèbre prédicateur Savonarole pour amener l'expulsion des Médicis. Pour quelque temps la République se ressaisit. Mais la puissance médicéenne avait jeté des racines partout et une atmosphère nouvelle se répandait sur l'Italie ; au XVI^e^ siècle, les Médicis

recueillaient les fruits des efforts de leurs ancêtres et devenaient enfin ducs de Toscane.

Les rivalités des familles riches avaient pour cause, à Florence comme ailleurs, le désir de leur gloire ou de leur puissance propre plutôt que le bien de la République. Mais elles produisaient un genre d'émulation supérieur à celui qu'on observe de coutume. On n'y connaissait guère le luxe de mauvais goût des parvenus qui entassent entre leurs quatre murs des objets coûteux — beaux ou laids, peu importe — et dépensent en plaisirs grossiers le plus clair de leurs revenus. Les riches s'efforçaient à l'envi d'accroître l'éclat et la renommée de la cité tant par les fêtes splendides qu'ils donnaient que par les monuments qu'ils élevaient ou les œuvres d'art qu'ils faisaient exécuter. Ils bâtissaient des palais, des oratoires, des monastères ; chaque famille puissante avait dans quelque église une ou plusieurs chapelles dont elle ornait l'autel et les murs. Un tableau d'autel, un vitrail, souvent des fresques aux parois, et quelque tombeau encastré dans le mur formaient un ensemble merveilleux qui attirait les regards et donnait aux patrons la gloire présente, tout en leur faisant espérer cette immortalité que les gens du xve siècle se promettaient si volontiers. Ils croyaient aussi, par les honneurs dont ils les entouraient, disposer favorablement leurs saints protecteurs et les engager à intervenir à leur profit dans les affaires terrestres. Beaucoup de ces chapelles sont demeurées jusqu'à nos jours, sinon complètement intactes, du moins dans un état qui nous permet de nous faire une idée tout à fait exacte de leur splendeur première. Ainsi le vœu de leurs propriétaires s'est accompli, mais point comme ils l'avaient rêvé, car le nom de l'artiste qu'ils avaient employé a singulièrement effacé le leur aux yeux de la postérité.

C'était donc dans des lieux publics accessibles à tous que les riches étalaient le plus grand luxe, et leurs palais mêmes brillaient davantage par la beauté et la grandeur de l'architecture que par la somptuosité des appartements. Bon nombre de ces palais avaient une *loggia* ouverte qui donnait abri aux hommes négociant les affaires et aux jeux des enfants, et servait, le cas échéant, à la célébration des cérémonies familiales, telles que les mariages. L'une de ces *loggie* existe encore : la *loggia dei Rucellai*, en face du palais de ce nom, via della Vigna nuova;

elle est aujourd'hui murée et occupée par un bureau de poste, mais son architecture est demeurée intacte. La *loggia dei Lanzi*, appelée alors *loggia dei Signori*, est, sauf ses dimensions, analogue aux *loggie* des particuliers ; elle servait aux cérémonies officielles. Les pauvres gens ne devaient pas jeter des regards furtifs par des portes entrebâillées dans la maison des riches pour connaître leurs fêtes. Les spectacles les plus magnifiques se passaient en public et étaient accessibles à tous. Réceptions, cortèges, tournois, bals, représentations se succédaient par les rues, les places, les églises de Florence. Les uns comme acteurs, les autres comme spectateurs, tous y prenaient part. L'on se rencontrait partout, l'on se coudoyait sans cesse, l'on ne se sentait pas étranger l'un à l'autre. La ville avait une âme unique de laquelle tous participaient. Le Florentin était fier de Florence, nulle cité n'égalait à ses yeux la beauté de la sienne. Florence était pour lui le monde. Aussi l'exil était-il pire que la mort et le vrai Florentin ne concevait-il pas de peine plus cruelle que celle-là. Dante, au milieu des splendeurs du paradis, songe avec mélancolie à son exil et souhaite que son poème lui rouvre les portes de Florence. Lui qui vient de railler les soucis insensés des mortels et leurs vaines préoccupations, et qui s'est dit « délivré de toutes ces choses », n'a pas de vœu plus ardent que de se voir un jour couronner poète en sa ville natale, à l'endroit où il a reçu le baptême. Il s'est répandu en imprécations contre elle, il lui a amèrement reproché ses vices, mais il l'aime passionnément, et la pensée qu'il est à jamais éloigné d'elle trouble la vision dont il a empli sa grande âme tragique. Et l'on comprend qu'il l'aime ainsi!

Entre les citoyens de la république florentine un lien naturel existait. Ils vivaient sous le même ciel ; le même horizon aux lignes nettes et harmonieuses limitait leur vue ; ils pouvaient embrasser d'un regard toute leur patrie, leur ville et la campagne environnante, *il contado*, peuplée de claires villas entourées de jardins et de cultures. Ils avaient un fond commun de caractère : actifs, d'un esprit net et vif, aimant la plaisanterie, très artistes, doués à la fois d'un grand sens pratique et d'une imagination terrible capable de les entraîner loin de toute réalité, fins politiques et marchands habiles, sceptiques et superstitieux, ils étaient pleins de ces contrastes que les raisonneurs appellent des contradictions et qui sont l'indice de la

fermentation intérieure d'où surgit toute vie créatrice. Ils avaient le sentiment de leur communauté de nature et ce sentiment se manifestait par l'amour qu'ils portaient à leur cité mère et par l'orgueil qu'ils ressentaient à la voir belle et puissante.

Ce n'est pas à dire qu'ils fussent unis comme des frères et qu'il n'y eût point d'antagonisme entre les classes sociales. Les haines de familles étaient aussi féroces à Florence que dans les autres villes d'Italie, et, comme en tout temps, les riches exploitaient les pauvres. Mais on ne trouvait pas cette division radicale, ces contrastes aigus, cette absence de tout lien d'ordre économique ou moral entre deux parties de la population que nous connaissons aujourd'hui. A présent, la situation est, à des nuances près, la même dans tous les pays : d'une part, les détenteurs du capital et leurs parasites, d'autre part le prolétariat ; entre les deux une classe moyenne relativement peu nombreuse, sans force et sans personnalité. Les frontières ne correspondent plus à rien de naturel. L'intérêt des capitalistes est le même dans le monde entier, celui des prolétaires également. Le riche marchand florentin exploitait certes l'ouvrier et le paysan, mais il l'exploitait directement, presque paternellement, dirai-je. On n'avait point idée alors du genre de vie, si fréquent de nos jours, du rentier qui, au moyen de chiffons de papier qu'il se contente de découper méthodiquement, prélève sa part de bénéfice sur des entreprises industrielles et commerciales dont il ignore généralement la nature et le fonctionnement et exploite ainsi, sans avoir (à son sens) aucune responsabilité, des ouvriers inconnus qui le plus souvent même habitent des contrées qu'il n'a jamais vues. La vie oisive, qui est la règle pour le capitaliste moderne, était sans exemple à Florence. Elle était condamnée en principe, puisqu'il fallait être inscrit dans une des corporations pour accéder aux charges officielles. Effectivement, les Florentins s'occupaient personnellement de leurs affaires et devaient s'en occuper sous peine de les voir péricliter. Les fortunes n'étaient point stables, elles n'étaient jamais à l'abri de hasards provenant de causes naturelles ou d'événements politiques ; comme je l'ai dit déjà, les fils ne pouvaient compter sur le patrimoine de leurs ancêtres. Aussi était-on généralement prévoyant et économe dans les familles florentines et les vertus domestiques y étaient-elles fort prisées. Les riches avaient des connaissances techniques

profondes, et ils s'entendaient à leur commerce; on n'eût point vu des propriétaires de fabriques ignorer le premier mot de la fabrication et des propriétaires terriens affermer leurs terres moyennant une somme déterminée d'avance et ne s'en point occuper autrement. Il existait bien une dette publique, dite *il monte commune*, qui rapportait de fort gros intérêts : nominalement 5 o/o, mais en réalité deux et trois fois plus, car on inscrivait un capital fictif, double et triple du capital versé. La valeur des titres du *monte commune* variait avec les fluctuations politiques et l'on jouait déjà à la hausse et à la baisse. La dette de l'Etat était, en temps de guerre, parfois énorme, et pour en payer les intérêts il devait recourir à l'impôt. Ainsi se produisaient des phénomènes analogues à ceux que nous constatons de nos jours, mais dans des proportions infiniment moindres. L'assiette de l'impôt ne pesait pas presque entièrement sur le peuple, comme il arrive aujourd'hui en Italie. Les impôts de consommation étaient certainement moins onéreux qu'ils ne le sont à présent et les impôts directs atteignaient bien plus les riches que les pauvres. On n'obligeait pas ceux qui ne possédaient rien à payer des taxes. Les choses se passaient d'ailleurs bien plus patriarcalement que de nos jours : chacun faisait soi-même la déclaration de ses revenus et de ses charges, et l'Etat, n'ayant pas de moyens de vérification très perfectionnés, était obligé de s'en remettre à la parole de ses concitoyens, s'ils n'avaient pas de biens au soleil. L'estimation était faite d'une manière très favorable au contribuable et l'on considérait aisément comme se trouvant en déficit, et par suite non imposables, des gens qui vivaient parfaitement avec leur famille du métier qu'ils exerçaient. C'est qu'à toute vie humaine on attribuait une valeur; on ne jugeait pas alors que la vie d'un homme ne compte pas par elle-même et qu'elle n'acquiert de prix qu'en proportion de l'argent qu'il gagne.

Ce qui a le plus aggravé la situation de l'ouvrier, c'est le développement de la grande industrie, qui exige un travail harassant exécuté dans les pires conditions hygiéniques et qui, enlevant au travailleur toute initiative, le réduit au rang d'un rouage de machine. L'abrutissement produit par la sempiternelle répétition des mêmes actes indifférents est certes l'un des résultats les plus pénibles de l'esclavage moderne. Rien

de semblable dans la physionomie d'ensemble de la vie florentine. Seul le sort de certains métiers en sous-ordre, tels ceux qui dépendaient de l'*arte della lana*, comme les cardeurs, peigneurs, batteurs de laine, rappelle celui de nos ouvriers des grandes industries. La plupart des métiers réclamaient de qui les exerçait de l'adresse manuelle et de l'intelligence, et souvent un réel sens artistique. Les plaisirs esthétiques n'étaient ni « exceptionnels », ni « aristocratiques ». Il y avait beaucoup de Florentins sensibles à la beauté et beaucoup étaient capables de créer de belles choses. L'on ne faisait point de distinction entre le métier et l'art : l'ouvrier prenait plaisir au travail de ses mains et tâchait de donner à l'œuvre qui portait son empreinte personnelle la plus belle forme possible. Quand il l'exposait dans son atelier, il était sûr qu'elle serait regardée par des connaisseurs capables de l'apprécier. Le luxe n'avait point ce caractère de superfluité qu'on lui attribue de nos jours. Il répondait à un besoin profond, ressenti par la généralité, un besoin d'imprégner de beauté toute la vie. A ce besoin satisfaisait une foule d'artisans-artistes, hommes de goût, et, dans les limites où s'exerçait leur activité, véritables créateurs. La race s'en est complètement perdue depuis que les objets de luxe sont fabriqués à la grosse, mécaniquement, d'après des modèles dessinés par des gens qui ne connaissent rien à la fabrication, pour un public qui désire non de belles choses, mais des choses faisant de l'effet. L'artiste et l'ouvrier sont maintenant totalement séparés et si éloignés l'un de l'autre qu'une entente pour un travail commun serait impossible. L'un exerce son art d'une manière toute intellectuelle, l'autre manie la matière selon des modes appris et des indications données, incapable qu'il est de créer par lui-même des formes. Semblablement, dans tout le domaine économique, cette scission s'est produite entre la pensée qui dirige et le bras qui exécute. Les petits patrons végètent aujourd'hui misérablement et n'ont ni plus d'habileté, ni plus d'esprit d'initiative que les ouvriers. A Florence, ils étaient la grande majorité. Ils inventaient et exécutaient tout à la fois, se trouvant ainsi dans les meilleures conditions pour réaliser une œuvre parfaite : car la connaissance des moyens techniques réagissait sur l'invention et l'invention à son tour animait la technique. Ces « maîtres » avaient autour

d'eux un petit nombre d'ouvriers, d'élèves, qui travaillaient sous leurs yeux et qu'ils éduquaient dans les meilleures conditions possibles. Les ouvriers intelligents devenaient ainsi sans peine maîtres à leur tour. Au xv^e^ siècle, les corporations n'avaient déjà plus la force et la cohésion d'antan ; l'esprit de corps se perdait et il n'y avait plus d'entraves à la concurrence entre les individus. La tradition faisait place à l'initiation personnelle.

Politiquement parlant, le peuple n'avait qu'un très faible pouvoir légal. Le gouvernement était aux mains de la grosse bourgeoisie. Les sept arts majeurs, qui comprenaient les juges, les notaires, les médecins, les banquiers, les riches marchands de drap, de soie, etc., nommaient les trois quarts des magistrats. Les quatorze arts mineurs devaient se contenter du reste. Les métiers en sous-ordre étaient tout à fait déshérités et n'avaient aucune influence dans l'Etat. C'était le cas des peintres, qui appartenaient à la corporation des médecins et droguistes. Mais si le peuple n'avait pas de pouvoir reconnu par la loi, il était fort par le nombre, et en temps de luttes civiles cette force devenait redoutable et son action pouvait déterminer la victoire. Or, comme je l'ai dit déjà, un parti ne devenait maître de la cité en des moments décisifs que par un heureux coup de main. Aussi les ambitieux flattaient-ils volontiers le peuple et recherchaient-ils ses faveurs. Ce fut la conduite des Médicis qui, au xv^e^ siècle, durent beaucoup à la popularité qu'ils avaient acquise et qu'ils surent habilement entretenir.

Ainsi tout favorisait à Florence le développement des individualités ; mais il existait en même temps entre les citoyens des similitudes de tempérament et des liens d'intérêt dont dérivait le sentiment de la communauté. Les institutions sociales — quelque défectueuses qu'elles puissent paraître d'un point de vue théorique — ne maintenaient pas dans la misère la majorité de la population. Ce n'est point que le peuple fût toujours heureux ; mais ses malheurs dérivaient surtout de causes extérieures. Les épidémies et les famines étaient fréquentes à cette époque, et elles rendaient la vie humaine bien plus incertaine qu'elle n'est aujourd'hui. Les épidémies avaient souvent un caractère de violence extraordinaire, enlevant en un rien de temps des familles entières, ou n'en épargnant

qu'un membre ou deux, laissant parfois au monde un pauvre vieillard resté seul après avoir vu périr tous les siens. Dès que la *moria*, comme on disait alors, sévissait, les gens aisés s'empressaient de fuir, si les affaires le permettaient, et de se réfugier à la campagne, dans leurs villas. Les artisans et le bas peuple restaient forcément à Florence, où, dans les logis insuffisants, par les rues étroites et malpropres, la maladie exerçait sans obstacle ses ravages.

Les famines étaient moins graves et moins meurtrières. La République était riche et la sécurité de la ville même ne risquait pas d'être compromise. Elle pouvait, sans grande difficulté, faire venir le blé de l'extérieur, car ses relations commerciales embrassaient toute l'Europe, et il était rare au xv^e siècle que l'ennemi approchât suffisamment de Florence pour gâter les récoltes.

Malgré la sécurité relative de la ville et du *contado*, il faut mettre la guerre au nombre des fléaux dont la masse du peuple avait à souffrir. Elle se faisait par des mercenaires que les Etats prenaient à leur solde, une coutume que tous les historiens regardent comme une cause de faiblesse, ce qui est vrai si l'on se place au point de vue étroit de la politique, mais faux si l'on considère l'ensemble de la civilisation. Ces soldats, qui suivaient indifféremment les uns et les autres, avaient surtout en vue leur profit personnel et préféraient dévaster les champs et saccager les villes à livrer des batailles rangées : ils formaient des bandes de pillards plutôt que des armées régulières. Cause directe de misère pour les pays, objets de litige, qu'ils parcouraient souvent — comme le *val di Chiana* — ils ruinaient aussi par leurs exigences qui avait à les entretenir. C'est ainsi que la République florentine s'endettait fréquemment, et, par les emprunts qu'elle était obligée de faire, se mettait à la merci des plus riches de ses citoyens. Mais Florence ne renonçait pas pour si peu à la guerre. Ambitieuse, entourée d'une foule de petites républiques et de petites principautés non moins ambitieuses qu'elle, vivant dans cette atmosphère excitante de la Renaissance, où le désir de vaincre et de dominer s'exhalait de toutes les âmes, elle voulait étendre son pouvoir, soumettre les contrées voisines, jouer un rôle dans la politique italienne. Les Florentins se passionnaient à ces luttes, et, comme il arrive souvent, ceux qui n'y avaient

point d'intérêts engagés n'étaient pas les moins acharnés. L'interminable guerre contre Pise, sans cesse renouvelée par les rébellions héroïques des Pisans, qui ne voulaient à aucun prix subir le joug de Florence, nous fait voir quelle animosité le peuple était capable de ressentir envers une cité qui n'avait d'autre tort que d'opposer une résistance, en défendant sa liberté, à l'esprit conquérant de la République. Les péripéties de cette lutte, dont la relation nous semble singulièrement monotone, faisaient battre tous les cœurs à Florence, et l'annonce d'une victoire mettait la ville entière en fête.

Mais le plus souvent les guerres étaient peu meurtrières. Les *condottieri* qui commandaient les milices mercenaires se contentaient de quelques « beaux » faits d'armes qui ressemblaient plus à des tournois qu'à de vraies batailles. Le rôle principal appartenait aux ambassadeurs, qui, par des discours habiles, faisaient de nouveaux alliés, assuraient la neutralité de quelque adversaire redoutable ou conjuraient même la colère d'un ennemi. Les Florentins étaient passés maîtres dans cette escrime de la parole, et plus d'une fois ils lui durent le salut ou la victoire. A ces luttes diplomatiques, où il fallait dissimuler ses intentions, être sans cesse sur ses gardes, parer les coups imprévus, jouer d'autant plus serré qu'on jouait souvent double jeu, l'esprit s'aiguisait singulièrement et acquérait, outre la dextérité de la pensée, une profonde connaissance des hommes. A la fin du xv^e^ siècle, les qualités ainsi assimilées par une longue pratique se trouvèrent réunies chez quelques personnalités en qui le génie politique des Florentins culmina : la plus éminente d'entre elles est Machiavel.

La richesse de Florence était aussi pour elle une cause de victoire, et non la moindre. Fréquemment elle acheta des villes. Bien des princes faisaient alliance avec elle par intérêt, et plus d'une fois elle éloigna de ses murs, en lui payant rançon quelque hôte dangereux. Ses relations commerciales étaient, des plus étendues. Elle avait des comptoirs — par suite des amitiés — dans toute l'Europe, de Constantinople jusqu'à Londres, et pouvait exercer ainsi, même à distance, son autorité sur ses citoyens.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la vie publique des Florentins, et pour cause : elle tenait dans leurs préoccupations une place bien plus grande que la vie domestique. Aujourd'hui

encore les Italiens vivent plus dans la rue que dans les maisons ; ils préfèrent, pour traiter les affaires, l'air libre aux locaux fermés. Leurs intérieurs manquent de ce que nous appelons le confort et l'on n'y sent point le charme de ces chambres que l'hôte familier a ornées avec amour et dont l'atmosphère est imprégnée de son âme. Il en était de même jadis : les appartements du xve siècle nous auraient paru, je crois, des plus froids. Très simples, peu ornés, dépourvus, le plus souvent, de tentures et de tapis, ils n'avaient point de fenêtres à carreaux de vitres qui eussent laissé passer toute la lumière en les défendant des intempéries, mais des volets pleins et des « impannate », châssis de bois tendus de toile ou de papier. En famille, les Florentins ne faisaient aucun luxe et même les plus riches menaient une vie simple. Et cette simplicité contrastait d'une manière frappante avec la splendeur qu'ils déployaient dans leurs fêtes et avec la prodigalité dont ils faisaient preuve, dès qu'il s'agissait d'œuvres capables d'accroître l'éclat et la réputation de leur race.

Les hommes passaient le meilleur de leur temps hors de chez eux ; ils traitaient les affaires sous les *loggie* ou sur les places publiques, se retrouvaient un peu partout, dans la rue, chez le mercier du coin, dans l'échoppe du barbier, dans l'atelier des peintres, prenaient l'air frais le soir sur les bancs de pierre au pied des palais. Magasins et ateliers étaient en général largement ouverts et laissaient voir au passant les artisans au travail et les chalands scrutant la marchandise — une disposition dont il est aisé de se faire une idée, dans les villes italiennes, car elle est encore fort en usage. L'on se rencontrait sans cesse de par la ville, l'on causait des événements du jour et les nouvelles se transmettaient de bouche en bouche, non plus déformées sans doute qu'elles ne le sont à présent par nos journaux, mais avec un tour personnel et la forme originale que leur donnaient ces Florentins naturellement doués du talent de conteur.

Les femmes seules restaient à la maison. Elles vivaient dans leur intérieur, absorbées par les soins du ménage, et ne sortaient guère que pour aller à la messe, ou exceptionnellement pour assister à quelque fête ou cérémonie. Les moralistes sévères ne leur permettaient même pas de se montrer à la fenêtre. Mariées ordinairement très jeunes, sans avoir reçu

une instruction étendue, et dès lors complètement prises par la maternité, elles ne partageaient point la vie des hommes et ne pouvaient comme eux développer en tous sens leur personnalité. Elles étaient reléguées au second plan et il nous est difficile de les bien connaître et d'estimer la part d'influence qu'elles ont eue sur la civilisation, car les documents écrits émanant d'elles et les témoignages directs de leur activité sont rares et l'on ne peut se fier entièrement à ce que les écrivains disent à leur sujet; les peintres eux-mêmes ne nous renseignent pas sincèrement, car ils tendent à les idéaliser, à les ramener à un type unique. Ce que je dis du Florentin de la Renaissance ne s'applique donc pas nécessairement à la Florentine. Du fait qu'ils vécurent dans une même atmosphère, l'on ne peut conclure qu'à certaines similitudes génériques.

Cette atmosphère, qui donne à toute l'époque son ton particulier, est celle d'un matin de mai ardent et frais à la fois, tout vibrant de germes fécondants, tout palpitant de vie en fermentation. Elle est saturée de désir, le désir universel des êtres d'affirmer leur existence, de déployer leur force, de jouir. On y sent partout la tension des énergies en lutte. Les hommes veulent la vie terrestre avec ses bonheurs et ses infortunes, ses triomphes et ses défaites, ses hasards et ses batailles. Ils veulent réussir, devenir riches, devenir puissants, dominer. Leur idéal est d'acquérir la gloire ici-bas et de s'immortaliser dans le souvenir des générations futures : idéal purement humain. La vision des béatitudes éternelles goûtées dans un éternel repos a cessé d'attirer les âmes. L'image, il y a peu de temps si nette encore, des trois royaumes pâlit et s'efface; la crainte seule la ravive parfois. Une image nouvelle s'y est substituée, celle du *Panthéon*, où l'humanité adorera ses grands hommes. Princes, artistes, lettrés, tous y envient une place. Les écrivains qui veulent obtenir des pensions promettent aux grands de les immortaliser dans leurs écrits. Et c'est aussi dans le même but de vivre dans l'esprit de la postérité que les grands font élever des monuments qui gardent leurs armes, leurs noms, leurs traits.

Dante, en chrétien scrupuleux, mettait encore dans le demi-jour des Limbes — c'est-à-dire en Enfer — les poètes et les philosophes antiques qu'il tenait en si haute estime. Maintenant la splendeur des Limbes efface celle du Paradis. L'on

étudie avec passion l'antiquité dont les œuvres d'art, qui reparaissent au jour, attestent la beauté et la grandeur. On la prend pour modèle; il semble que l'on renoue une tradition ancienne, perdue durant des siècles. L'horizon moral s'élargit. L'on n'est plus renfermé dans le cercle rigide d'une conception unique. Les yeux s'ouvrent et regardent le monde avec émerveillement, comme s'ils le voyaient pour la première fois. La nature commence à révéler ses secrets : l'homme sent qu'il lui appartient, qu'il n'est point au milieu d'elle l'exilé d'un jardin de délices mortes. Il veut la connaître, il l'observe, il sent que ses mystères vont s'éclaircir, que des vérités nouvelles lui seront révélées ; il explore la terre et bientôt il explorera le ciel. Les relations entre les peuples se multiplient; le développement du commerce les favorise. L'on prend contact avec d'autres mœurs, d'autres manières de vivre, d'autres idées; l'on cesse de considérer l'étranger comme un ennemi, et comme un chien d'infidèle ou d'hérétique qui n'appartient pas à la religion chrétienne romaine. La notion d'humanité est née et la tolérance croît avec elle. Si les *Humanistes* n'incarnent pas complètement l'esprit nouveau, ils en sont pourtant une manifestation directe, et en dépit de mille errements, malgré la rhétorique qui entrave leur pensée, le caractère formel de leurs controverses et le manque de base scientifique de leurs raisonnements, ils ouvrent la voie aux spéculations philosophiques ultérieures et préparent toute une conception nouvelle de la vie.

Il faut juger la Renaissance par son action et par ses œuvres: là est la vérité qu'elle apporte; elle n'a pas encore élaboré de théories ou formulé de principes, elle ne s'exprime point dans le langage des idées. Mais elle possède des hommes qui agissent et qui créent, des hommes qui vont droit comme la force qu'ils portent en eux, vivent sans se demander le pourquoi de leur vie, et ne dépensent point en méditations ou en rêveries le temps d'œuvrer.

En Italie, au xv^e siècle, la religion n'entrave en rien l'expansion de cette activité aux fins purement humaines. Le haut clergé, les cardinaux, les papes mêmes sont les premiers à donner l'exemple d'une existence mondaine. Ils font grand luxe, se montrent avides de richesse et de gloire, mènent un train de grands seigneurs, ont des maîtresses et des enfants

au vu et au su de tout le monde. Pas plus que les laïques, ils ne pratiquent les vertus chrétiennes, et l'humilité est aussi peu leur fait que la chasteté et la pauvreté. Le pape a cure bien plus de sa puissance temporelle que de sa puissance spirituelle. C'est un prince comme un autre, qui fait la guerre, conclut des alliances, tâche d'agrandir ses domaines. Il emploie l'excommunication et l'interdit dans un but politique et vend des indulgences et des dignités ecclésiastiques pour augmenter ses revenus : il est de son temps ! L'esprit de sacrifice et de renoncement disparaît. On n'est plus disposé à échanger des biens visibles contre des promesses de trésors inconnus, ni à refouler en soi les mouvements de la nature pour complaire à un Etre invisible dont la volonté ne s'exprime point directement et explicitement. Le corps cesse d'être un objet de scandale et les voluptés qu'il donne une cause de repentir. L'idée du péché ne pèse plus constamment sur les âmes. Elles se sont délivrées de l'oppression morale que le Christianisme avait exercée pendant le moyen-âge. L'époque des exaltations mystiques, des délires religieux est passée : les saints deviennent rares. Les prédicateurs les plus ardents n'entraînent plus guère que les masses ignorantes, des femmes, des enfants, des simples d'esprit; leur influence demeure restreinte et brève. Les temps sont loin où l'on se faisait moine par foi religieuse, par amour de la divinité, par désir d'une vie plus pure. Saint François est mort depuis deux siècles seulement, et les ordres sont pleins d'ambitieux, de fainéants, de vauriens et de gens qu'on y a séquestrés de force. Aussi tous les esprits éclairés professent-ils un salutaire mépris pour ces religieux qui vivent aux dépens des naïfs et des sots et, sous un masque de sainteté, cachent les instincts les plus bestiaux.

Le XV^e^ siècle a de singulières hardiesses d'opinion en matière religieuse. Le dédain que l'on éprouve à l'endroit du clergé s'étend insensiblement au culte même. Ce n'est point une critique théorique que l'idée chrétienne subit, on ne discute guère les dogmes de l'Eglise ; le cas est bien plus grave : c'est l'esprit même de la religion qu'on renie, on ne se sent plus chrétien, on perd la foi. Bien des gens ne pratiquent plus ou vont à la messe pour se conformer à l'usage. Ils se confessent et communient, il est vrai, dès qu'une maladie grave les atteint et ils meurent « munis des secours de la religion ». Mais ce

fait prouve seulement qu'ils n'ont point encore acquis la certitude objective de l'erreur de la conception chrétienne de l'univers. La crainte de l'au-delà, la peur de l'Enfer s'emparent d'eux dès que leur cerveau s'affaiblit. L'esprit scientifique commence à peine à se développer. Autour de l'homme, le mystère demeure dense : une foule de phénomènes naturels lui sont inexplicables; certains météores l'épouvantent, il est assailli par des fléaux dont il ne peut déceler les causes physiques et qu'il est tenté de rapporter à des puissances invisibles. Les sciences occultes, astrologie, nécromancie, ont grand succès, mais la religion chrétienne rivalise sans peine avec elles, car elle offre assez de merveilleux pour satisfaire les imaginations et elle a réponse à tout: en un mot, c'est une superstition mieux organisée que les autres et qui a pour elle la tradition. C'est surtout par là, grâce à l'imperfection des connaissances exactes, qu'elle maintient son pouvoir. Car l'on s'est dégagé d'elle par l'instinct, par le sentiment, par l'action. Rarement la volonté de vivre s'est affirmée d'une façon aussi forte, aussi complète, aussi radieuse qu'à Florence pendant la Renaissance. Renaissance! il n'y a pas de mot qui rende mieux l'impression d'ensemble de l'époque. Il semble que l'homme se réveille d'un long rêve pénible qui l'avait tenu oppressé sous l'angoisse de visions terrifiantes: il fait grand jour, le ciel est limpide jusqu'au fond, l'air est pur, la brise du matin court à travers les feuillages; tout est net, lumineux, réel. L'homme est debout, les fantômes de la nuit se sont évanouis, il se sent frais et dispos, il est jeune et vigoureux, il veut user de sa force, il veut agir! nulle pensée importune n'entravera sa marche, il a confiance en lui-même et ne redoute point les obstacles, il ne perdra pas un seul de ses instants précieux et la journée ne s'achèvera point sans qu'une œuvre ait été accomplie.

Il n'est pas étonnant que l'étude enthousiaste de l'antiquité marche de pair avec la libération de l'esprit humain : l'on reconnaissait dans la vie antique la voie pendant longtemps abandonnée et retrouvée enfin ; l'on renouait une tradition; l'on revoyait cette image parfaite de la beauté humaine, perdue durant des siècles, et elle apparaissait semblable à l'image idéale qui s'éveillait dans les âmes. Les chefs-d'œuvre de l'art antique magnifiaient en sa pure et noble nudité le corps dont

les chrétiens, à force de le maudire et de le souiller, avaient inspiré le mépris, et évoquaient l'idée d'une vie plus saine, plus large, plus abondante, d'une vie où la misère, la laideur et la saleté n'étaient pas prônées comme des vertus. Ce fut une révélation pour les artistes : les fragments de monuments et de statues qu'on retirait du sol témoignaient d'un art accompli, ayant résolu tous les problèmes techniques qui les préoccupaient et atteint une parfaite beauté d'expression. Ils découvraient une architecture bien plus conforme à leur génie que l'architecture gothique, dont l'Italie avait subi de mauvais gré l'influence. La statuaire leur montrait dans toute la pureté de sa forme le corps nu qu'ils désiraient tant connaître et qu'ils avaient si peu d'occasions d'étudier. Ils éprouvaient une joie intense à contempler, à palper ces marbres vivants qui faisaient naître en eux la vision d'un âge où des hommes vigoureux et bien faits développaient à l'air libre, en des jeux de force et d'adresse, leurs membres souples et harmonieux. Ils imitaient les statues antiques, ils s'essayaient à en réunir et à en compléter les fragments; ils empruntaient aux monuments des motifs de décoration; ils s'assimilaient ce qui était conforme à leur inspiration sans renoncer à rien de leur originalité. Les éléments de leur œuvre dérivaient de la réalité ambiante, et c'était dans la profondeur de l'âme du peuple auquel ils appartenaient qu'ils trouvaient la source de leurs créations; de la vie qui s'agitait autour d'eux ils prenaient la plus pure essence et en développaient une vie supérieure. Ils nous ont transmis tout ce que leur époque avait d'énergie active, de personnalité, tout ce qu'ils avaient eux-mêmes de beauté et de force productrice. Grâce à eux, il nous est donné de découvrir ces tréfonds de la vie que le récit des événements ne nous fait point apercevoir : l'impression confuse que nous laisse l'histoire politique de Florence se dissipe dès que nous considérons l'évolution artistique. En présence de l'œuvre des maîtres, architectes, sculpteurs, peintres, orfèvres, nous reconnaissons à n'en point douter que le XV^e^ siècle est une époque de joie créatrice, d'affirmation de la volonté, de libre développement des individualités. Le génie foisonne ; comme au temps du renouveau où la terre est gonflée de germes, où les plantes sont chargées de sève, où l'amour rend les êtres plus vifs et plus ardents, il semble que toute la nature célèbre

le triomphe de la vie résurgie. La mort même a perdu son aspect effrayant : la mort est un sommeil dans l'immortalité du souvenir, un sommeil paisible entouré d'images heureuses : figures souriantes, enfants joueurs et fleurs en guirlandes.

JACQUES MESNIL.

LES SOUTIENS DE L'ORDRE

(*Suite* [1])

—

XXII

« Mademoiselle de Phocans à madame de La Musardière.

« Ma chère sœur,

« J'ai le plaisir de t'écrire, une fois de plus, combien m'est agréable la compagnie de notre chère Lucile, dans ma solitude pieuse. Tu me parles des agréables moments que vous goûtez à Vince. Je doute que Lucile, si elle s'y trouvait, y prenne une grande joie. Elle est d'un naturel si sérieux, et d'une gravité si peu ordinaire pour son âge! Je ne serais point étonnée, quand elle prendrait la vocation religieuse. Elle me paraît destinée à cette vie, plutôt qu'à toute autre. Bien que mon existence soit ici, en vérité, celle d'une religieuse libre, tu sais combien j'ai toujours regretté que ma santé ne me permît pas de la mener plus monastique encore, dans quelque couvent. Lucile ne me paraît pas, non plus, jouir d'une santé très vigoureuse. Elle éprouve des fatigues fréquentes, qui m'inquiètent quelquefois, et pour lesquelles, malgré que je l'en prie, elle refuse obstinément de consulter un médecin. Ecris-moi si cette chère Lucile était ainsi à Beauséjour? Je te parle d'elle comme de ma fille. Tu n'en seras pas jalouse, n'est-ce pas, ma chère sœur? Il s'éveille en moi comme une maternité tardive, auprès de cette enfant, que je me surprends à aimer d'un sentiment jusqu'alors inconnu. Depuis qu'elle semble avoir ainsi en grand mépris les soins de son corps et de sa santé, elle ne m'en est que plus chère ; c'est là, sans doute, un moyen, pour elle, de donner un essor meilleur aux facultés précieuses de son âme. Je l'aime pour ses élans profonds de piété dans les chapelles que nous visitons, et où elle demeure si longtemps en contemplation que je l'en dois arracher. Il semble qu'elle demande avec confiance à Dieu quelque miracle impossible. Avait-elle une si ardente foi, quand elle était auprès de vous ? Je n'ose penser que j'ai pu exercer une aussi

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 276, 277, 278 et 279.

salutaire influence sur cette âme excellente. Remerciez Dieu de posséder une telle enfant, dont on peut dire qu'elle est une perle de blancheur. La pureté devient si rare en notre temps où, loin d'être honorée, elle est bafouée par une impiété insolente, qui s'installe jusque dans les conseils du gouvernement. La République aura fait, ma chère sœur, un bien grand mal à la France. Je me le dis tous les jours, et je répète à Dieu, dans mes prières, de faire revenir le Roy, qui remettra notre cher et grand pays sur le chemin de ses vraies traditions. Pouvons-nous espérer dans le succès des élections prochaines ? M. le comte de La Musardière combat, j'en suis sûre, avec ardeur pour la bonne cause. Nous devons souhaiter, dans l'intérêt de la France, la venue d'un général, qui viendra, pareil à un archange de Dieu, pour séparer le bon grain de l'ivraie. Le Roy a-t-il de nouveau écrit à M. de La Musardière ? Dis à ton mari que je prie tous les jours pour celui qui sera, je l'espère, le sauveur de notre patrie.

« Christine doit être dans le bonheur des premiers mois d'une union, où tout semble s'être rencontré : les noms des époux d'une authentique noblesse, la situation de leurs fortunes, les qualités morales, et la beauté de chacun. J'ai vu le marquis de Larmance, qui m'a rendu visite il y a deux semaines. C'est un vieillard vénérable et d'un grand sens. J'ai compris que bien des idées nous rapprochaient. Il est d'autrefois, et, comme moi, il croit à tout ce que bafoue notre époque. Il fait vraiment bon approcher ces êtres, dont l'âme n'a pas été touchée par la laideur contemporaine.

« Lucile vous embrasse bien tendrement. Je me joins à elle.

« Crois, ma chère sœur, à toute mon affection. »

« HÉLOÏSE DE PHOCANS. »

M. de La Musardière montra cette lettre à l'abbé Picquenet, qui en demeura tout ébaubi.

Ce mysticisme attribué à Mlle Lucile de La Musardière par sa tante lui fut une révélation. Bien qu'il s'en défendît, chaque fois qu'il pensait à la jeune fille, il la voyait se livrant à des gesticulations qui n'avaient rien de sacré. Sans doute, se dit-il, Mlle de La Musardière a trouvé son chemin de Damas auprès de sa tante, Mlle de Phocans.

— Quand je vous disais, monsieur le comte, s'écria-t-il,

qu'elle reviendrait de chez Mlle de Phocans plus rassérénée et plus pieuse. La fréquentation des saintes femmes est excellente aux âmes troublées. Il semble qu'elles rachètent ainsi tout le mal fait dans le monde par leurs sœurs corrompues.

— Il est certain, répondit M. de La Musardière, que le plus grand mal, comme le plus grand bien, vient des femmes. Il n'est pas un grand homme qui n'ait connu au moins une femme, dont le rôle fut considérable dans sa vie.

M. l'abbé Picquenet n'en avait pas rencontré encore. Il s'empressa de répondre que ce n'était pas indispensable.

— Croyez-vous, monsieur le curé, interrogea M. de La Musardière, que ma fille ait la vocation religieuse? Je crains bien qu'elle ne se donne à la religion, pour oublier cet homme de rien qui se permit de vouloir l'épouser.

— Quelquefois, dit l'abbé, de telles déconvenues dans la vie amènent ces crises profondes, où l'âme, sentant s'échapper ce qui l'attachait le plus à la terre, se réfugie près de Dieu.

Cependant, il paraissait extraordinaire à l'abbé Picquenet que Mlle de La Musardière manifestât un tel goût pour les choses de la religion. Il voyait vraiment là un miracle. Il en concluait que Mlle de Phocans, pour avoir pu le causer, devait être une très sainte personne. Il s'attribuait aussi d'avoir contribué, par ses paroles, à réveiller, dans le cœur de Mlle de La Musardière, des sentiments de piété endormis, comme des charbons ardents sous des cendres chaudes.

Cet entretien se tenait, par une après-midi froide du commencement de février, dans le presbytère de Beauséjour. M. de La Musardière était venu visiter sa résidence d'été; sa voiture l'attendait au dehors, sous la neige, qui tombait lentement.

— Le mauvais temps ! monsieur l'abbé, dit le comte en regardant vers la fenêtre.

L'abbé, assis, remuait les tisons du foyer, avec des pincettes.

— J'ai pensé à vos pauvres, reprit le comte.

Il tendit un billet bleu. L'abbé Picquenet remercia, et l'escamota dans la manche de sa soutane.

— Je constate avec plaisir, monsieur le comte, fit-il remarquer, que vos enfants vous procurent du bonheur, et j'en suis bien heureux.

— Ma fille Christine, répondit M. de La Musardière, fait, avec le lieutenant de Larmance, le ménage le plus charmant. C'est là, monsieur le curé, une de ces unions où l'amour s'embellit du respect des convenances et des traditions familiales. Mais j'ai, d'autre part, mes inquiétudes. Alain continue de ne pas travailler. Je ne désire pas, je vous le disais il y a quelques mois, monsieur l'abbé, qu'il soit un savant; je serais satisfait, cependant, qu'il travaillât davantage. Je pensais que, soumis au régime sévère de l'internat, il deviendrait plus sérieux.

M. l'abbé Picquenet garda le silence.

— Enfin, je suis inquiet, reprit M. de La Musardière, des fatigues de Lucile, dont me parle Mlle de Phocans. Lucile souffrait fréquemment de vomissements, durant les derniers jours qu'elle passa à la maison. Je croyais qu'un changement d'air rétablirait sa santé. Mais les nouvelles que me donne sa tante m'inquiètent, d'autant que Mlle de Phocans est atteinte d'une telle myopie qu'elle n'est même pas capable de discerner la pâleur d'un visage.

M. l'abbé Picquenet tranquillisa M. de La Musardière : « Ce sont, dit-il, des fatigues de jeune fille nerveuse. »

Puis leur conversation dériva, comme il arrivait d'ordinaire, vers la politique.

— Vous avez lu la lettre de Mlle de Phocans, dit M. de La Musardière; c'est une ardente royaliste. Mais je ne sais si nous pouvons espérer. Le comité qui soutiendra Binet me prie de ne me point montrer avec lui. Il en agit de même avec M. du Rosset, M. de la Goize. Ils nous demandent notre argent, mais se désintéressent de notre personne.

— Mon Dieu ! répondit M. l'abbé Picquenet, je vous le répète : j'accepterais volontiers une République sage, catholique. Je suivrais en cela l'esprit de l'Eglise, qui s'accommode de tous les régimes.

— Malheureusement, reprit M. de La Musardière, je crains bien qu'une telle République ne soit impossible.

L'abbé Picquenet répondit qu'il le redoutait aussi. Mais peut-être, ajouta-t-il, y aurait-il possibilité de s'entendre avec les républicains modérés, qui combattent le jacobinisme. Leur attitude, vis-à-vis des conservateurs comme vous, monsieur le comte, est probablement une tactique.

— Je suis, au contraire, s'écria M. de La Musardière, partisan de l'union affirmée de tous les mécontents contre les gens du gouvernement. Nous verrons ensuite.

M. de La Musardière prit congé, sur ces paroles, de monsieur l'abbé Picquenet, qui l'accompagna jusqu'au seuil du presbytère.

XXIII

M. de La Musardière se plaignait que les modérés n'avouassent pas son concours politique. Il rêvait toujours la formation du vaste parti qui s'opposerait à celui de la désorganisation nationale. Il se chagrinait de penser qu'il devait garder une attitude honteuse d'ami dangereux, recherché dans le secret, et inavoué devant le public. Il s'en ouvrit auprès du chef du parti des modérés de Vince, l'ex-avoué Demingeon. Celui-ci dirigeait l'Alliance libérale républicaine. Ce comité politique, qui se proposait de soutenir Binet, était composé de citoyens tranquilles, amis de la paix et de l'ordre. La crainte des perturbations sociales les poussait à sortir de leur torpeur bourgeoise.

— Nous formons, disait l'un des membres de l'Alliance libérale républicaine, une sorte de garde nationale du capital. Nous espérons, certes, que nous ne serons jamais obligés de prendre un fusil pour nous défendre, mais qui nous empêcherait, un jour de révolution, de nous rendre en corps chez le préfet, pour protester?

Cette intention, affirmée sur un certain ton héroïque, produisait son effet.

M. de La Musardière se prodiguait, dans son monde, en faveur de Binet, auquel il ne cessait de conquérir des sympathies. C'est pourquoi il s'offusquait de n'être pas convoqué aux réunions de l'Alliance républicaine. Elles se tenaient dans une salle obscure, où l'on accédait par des voies variées.

M. de La Musardière alla trouver, vers le tomber du jour, M. Demingeon. C'était un esprit simple aux ruses compliquées. Sur le tard de sa vie, après avoir assuré le succès de ses affaires, il s'inquiétait de celles du pays. Il s'adonnait à la direction de l'Alliance libérale républicaine avec dévouement. De son pas traînant, il gravissait les étages pour offrir son programme qui devait réaliser la paix dans le pays et la prospérité dans

le commerce. Ce Demingeon tenait du singe. Il était grand et fort laid, avec une barbe en buisson, et des cheveux en désordre. Il traînait lourdement la jambe droite, qu'il avait paralysée, et possédait une grande mobilité dans le visage, dont les yeux flambaient de malice, derrière ses lunettes. Il paraissait à la fois alerte et lent. Tel était bien le caractère de son esprit qui, lent dans ses conceptions, savait être alerte quand il s'agissait de tromper l'adversaire.

M. Demingeon travaillait, au moment où sa bonne introduisit M. le comte de La Musardière. Une lampe éclairait l'appartement, meublé de trois fauteuils, une bibliothèque, et une table de travail.

M. Demingeon se leva avec difficulté, et vint au-devant de M. de La Musardière, la main tendue.

— Monsieur le comte, dit-il en approchant un fauteuil, vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai à vous voir. Vous êtes le plus précieux de nos amis discrets. Ceux-ci, ajouta-t-il en souriant, ne nous sont pas les moins utiles.

M. Demingeon parlait avec lenteur. Ses yeux devenaient phosphorescents sous ses lunettes, quand il désirait exprimer un sous-entendu.

M. de La Musardière remercia M. Demingeon avec une certaine froideur hautaine. M. Demingeon continua de parler, avec l'air d'un homme qui ne veut point laisser longtemps la parole à son interlocuteur.

— Vous l'avez compris, dit-il, notre programme doit réunir ceux qu'inquiètent l'envahissement du socialisme, et ce jacobinisme où nous plongent les politiciens de l'assiette au beurre.

— Ce sont des hommes sans conscience et sans moralité, affirma M. de La Musardière.

— Nous avons pensé que les honnêtes gens, comme vous et moi, monsieur le comte, ont le devoir d'agir et de faire de la politique. Je vous disais : notre programme doit séduire les hommes de bon sens, nous voulons, monsieur le comte, la liberté pour chacun, à la condition de ne pas nuire à autrui, et la réduction des impôts, devenus proportionnels aux facultés de chacun. N'est-ce pas admirable?

— Sans doute, déclara M. de La Musardière, il n'y a même pas besoin d'être républicain, pour reconnaître la nécessité de

ces principes. A ce propos, monsieur Demingeon, quelques-uns de mes amis se sont demandé pourquoi vous n'aviez pas appelé votre comité « Alliance libérale » tout simplement. Quel beau titre! Il réunissait tous les mécontents, c'est-à-dire les honnêtes gens. Ainsi, vous n'auriez froissé personne. Cela ne vous aurait pas empêché de soutenir Binet. Il ne cesse d'être mon candidat; je l'ai inventé, monsieur, ce Binet; cependant, je ne suis pas républicain. Du moins, vous constaterez combien j'ai l'esprit large. N'excluons personne. Persuadons-nous que nous n'avons pas d'ennemi à droite. J'ai été vivement froissé de ne jamais être convoqué aux réunions de l'Alliance libérale républicaine. Nous devons avoir de l'union, de l'union, monsieur, Au bloc de nos adversaires, il nous faut opposer notre bloc.

M. Demingeon se renversa dans son fauteuil, en levant à demi les bras.

— Monsieur le comte, dit-il, nous sommes convaincus, je vous le répète, que vous êtes avec nous. Notre cœur bat avec le vôtre. Croyez bien, monsieur le comte, que votre personne nous est même particulièrement sympathique. En ne vous convoquant pas, nous ne voulions manifester aucune intention malveillante à votre égard. Mais nous avons pensé que vous agiriez de votre côté, en franc-tireur, passez-moi l'expression. Précisément, monsieur le comte, parce qu'il nous faut de l'union, je vous prierai de ne vous point froisser d'une manœuvre de tactique.

— Pensez-vous, monsieur, que cette tactique soit excellente? On m'assure que nos adversaires en usent d'une tout autre. Ainsi le socialiste Grataloup ne se présenterait point sérieusement, paraît-il, contre Gambade. Au cercle démocratique de Vince, socialistes et radicaux fraternisent. C'est ainsi, monsieur, que le groupement de nos adversaires se constitue.

M. Demingeon se gratta la tête, vigoureusement : « Il nous faut, monsieur le comte, reprit-il, désagréger ce bloc; l'union de ses parties, croyez-moi, est artificielle. Les radicaux redoutent le socialisme ; c'est pourquoi ils se proclament anticléricaux. Ils pensent que l'anticléricalisme occupe les haines de la classe ouvrière. Tandis que les ouvriers mangent du curé, disent-ils, nous pouvons gagner en paix de l'argent. Mais certaines alliances ouvertes avec les partis considérés comme irréductiblement adversaires de la République fourniraient à nos adver-

saires l'occasion de crier très fort que la République est en danger ; nous contribuerions ainsi à accroître leur union éphémère. Et même, monsieur le comte, pourquoi vous et vos amis ne fonderiez-vous pas des comités électoraux dont l'existence authentiquerait le républicanisme du nôtre ? Au jour de l'élection tous ces groupes formeraient bloc sur le nom de notre candidat.

— Monsieur, que vous le vouliez ou non, on appellera toujours votre comité, réactionnaire.

Cependant, M. de La Musardière considérait M. Demigeon. Il parut réfléchir un moment ; il reconnaissait la tactique ingénieuse.

— Monsieur, reprit-il, vous avez peut-être raison. Si vous le permettez, nous nous fréquenterons ; nous ferons, je crois, une excellente besogne ensemble.

— Ce sera avec plaisir, monsieur le comte ; dans l'intérêt de la cause, collaborons, mais avec discrétion. Il faut enfoncer un coin dans la place, et je crois que nous sommes près de le faire avec Binet.

— J'ai, moi aussi, monsieur, toujours été d'avis de présenter Binet. Pour la plupart de mes amis, il ne représente pas l'idéal ; je préférerais un candidat plus en accord avec mes idées, mais Binet, me semble-t-il, a des chances nombreuses de réussir.

— M. Binet, répondit M. Demingeon, est un homme aimable, une intelligence fine. Il fit jadis des concessions aux radicaux. Monsieur, qui n'en fit pas à quelqu'un ? La politique, c'est là une affaire de concessions adroites, mais quand Binet sera soutenu par un parti comme le nôtre, je suis persuadé qu'il ne le trahira point.

— Binet me fut toujours sympathique.

Il y eut un silence entre les deux hommes.

— Monsieur le comte, reprit M. Demingeon, on m'a dit que vous vous occupiez d'importants travaux d'érudition.

Le visage de M. de La Musardière s'illumina de plaisir, comme il arrivait chaque fois qu'on l'entretenait de lui-même.

— Oui, monsieur, mon séjour à Vince me sera même fort utile. J'aime les livres, et je découvre ici des documents précieux. Je prépare, vous le savez, le catalogue des ouvrages imprimés dans notre province, depuis la découverte de l'imprimerie.

Une demie sonna. M. de La Musardière s'aperçut qu'il prolongeait sa visite plus qu'il n'avait l'intention. Il se leva pour prendre congé de M. Demingeon. L'avoué l'accompagna en boitant, jusqu'à la porte.

— Je suis très heureux de votre visite, monsieur le comte, répéta-t-il une fois de plus. Nous devons marcher parallèlement. Croyez bien que l'Alliance libérale républicaine est, au fond, avec vous, mais il faut de la prudence, de la prudence, beaucoup de prudence!

— Et, ajouta M. de La Musardière, le jour, n'est-il pas vrai, où nous n'aurons que des Binet comme députés, sénateurs et ministres, nous pourrons songer plus facilement à l'établissement d'un régime meilleur.

M. Demingeon répéta plusieurs fois en accompagnant M. de La Musardière : « De la prudence, monsieur le comte, beaucoup de prudence. »

XXIV

L'existence de Mlle de La Musardière s'écoulait, austère, auprès de Mlle de Phocans, dans la société de vieilles dames et de prêtres âgés. L'atmosphère de cette maison était ouatée et tiède, dévote et pudibonde. Mlle de La Musardière s'efforçait de se persuader qu'elle s'était peut-être trompée sur la vérité de son état. Quand elle ne put plus douter, elle espéra en quelque miracle, et se réfugia dans la religion comme dans une retraite qui la préservait de la vie. Mlle de Phocans admirait sa nièce, qui ne paraissait pas posséder les goûts frivoles de la plupart des jeunes filles. Elle en augurait le plus grand bien de sa vertu, et en venait à espérer tous les jours davantage en sa vocation religieuse. Cependant, malgré ses effusions pieuses, dans les églises, dès le matin, le miracle attendu ne se produisait pas. Mlle de La Musardière résolut d'écrire à sa mère. Elle commença la lettre, mais quand vint le moment d'avouer, elle ne sut plus en quels termes exprimer l'aveu; elle remit au lendemain l'exécution de son intention. Le lendemain, elle renvoya encore. Les jours, pour elle, succédaient aux jours, trop courts à son gré, à cause du terme redoutable que leur fuite faisait plus proche. Un matin, elle reçut une lettre de sa sœur qui lui annonçait le mariage de Fouilloux, comme s'il

s'agissait d'une nouvelle indifférente qui ne la devait pas toucher. Mlle de La Musardière en demeura anéantie : son espérance la plus chère s'évanouissait comme une fumée.

Tout cela fit que M. de La Musardière apprit la grossesse de sa fille de la manière la plus inattendue. Mlle de La Musardière, lasse de ses longues hésitations, décida de retourner à Beauséjour quand elle sentirait l'approche de ses couches. Le comte et la comtesse devraient bien l'accepter comme elle viendrait ; elle laissait, se disait-elle, l'avenir à la garde de Dieu. Il apparut, à ce moment, à Mlle de La Musardière que cette résolution avait du moins l'avantage de lui permettre un certain répit. Mme et M. de La Musardière étaient revenus à Beauséjour en avril. Un matin, ils reçurent une dépêche, qui leur annonçait l'arrivée de Lucile à la gare de Vince, par un train du soir. M. de La Musardière partit en voiture, pour aller attendre sa fille. On se trouvait à trois jours des élections. Les affiches de Grataloup, de Binet et de Gambade couvraient les murs.

Mlle de La Musardière apparut à la portière du wagon. Elle était enveloppée de couvertures. Quand M. de La Musardière vit sa fille, qui était très pâle, il pensa qu'elle devait être malade. Il se précipita pour l'aider à descendre, et elle fit quelques pas, appuyée sur son bras. M. de La Musardière lui proposa aussitôt de la mener chez sa sœur, qui se trouvait à Vince ; de là, il enverrait quérir immédiatement un médecin.

Mlle de La Musardière assura à son père que sa fatigue serait sans suites. Elle déclara qu'elle avait un grand besoin de repos, et voulait le prendre à Beauséjour. Le comte insista ; alors, elle refusa si fort d'écouter ses désirs qu'elle faillit en prendre une crise de nerfs. Il y avait, ce soir-là, une affluence considérable de voyageurs. M. de La Musardière en laissa écouler le flot qui se précipitait aux ouvertures. Un long moment, il resta avec sa fille sur les trottoirs, entre les chariots à bagages que les employés roulaient en criant pour qu'on se garât, puis il la conduisit jusqu'à sa voiture, qui les attendait devant le perron.

La nuit était venue, quand ils arrivèrent au château. Mlle de La Musardière monta aussitôt dans sa chambre, où sa mère et son père la suivirent. Là, elle rejeta le manteau flottant qui l'enveloppait, et s'effondra dans un fauteuil et sanglota.

M. de La Musardière ouvrit de grands yeux, où la fureur

succéda bientôt à l'ahurissement; il était pâle de colère et d'émotion, tandis que sa fille devenait rouge de honte. Le ventre de Mlle de La Musardière saillait, énorme, sous ses robes. Mme de La Musardière poussa un cri, et faillit s'évanouir. Le goître du comte dansait dans son faux-col, comme il arrivait toujours, dans ses moments de fureur. Une rougeur d'incendie envahit son visage, en commençant par le cou, qui était puissant. Son tempérament parut hésiter entre l'apoplexie et un accès de colère aveugle. Il se décida pour ce dernier. M. de La Musardière s'étant précipité sur un vase qui se dressait, garni de fleurs, sur la cheminée, le jeta de toutes ses forces sur le plancher, où il se répandit en morceaux. En même temps, il cria : « Si je connaissais le misérable, je le briserais comme ce vase. »

La comtesse entendit monter une fille de service; elle courut lui donner ses ordres dans l'escalier.

Quand elle revint, le comte, qui arpentait la chambre à grands pas, lui reprocha la bêtise énorme de sa sœur.

— Elle nous entretenait de la religion de notre fille, pendant que...

Il partit d'un gros rire, où il y avait de la rage. Puis, il marcha vers Lucile, les poings levés. Il voulait connaître le nom du misérable.

Elle s'y refusa, et se cacha le visage. Il la supplia; elle parut ne pas l'écouter.

M. de La Musardière recommença d'arpenter la chambre, puis il se campa au milieu; il semblait avoir pris une résolution subite. Il cria : « Un enfant qui naîtra dans de telles conditions ne peut être l'enfant de ma fille; ce serait un déshonneur. Demain, nous partirons pour la Suisse. »

Mme de La Musardière supplia son mari de ne pas crier si fort, par crainte que les domestiques n'écoutassent.

Il faisait une nuit fraîche d'avril. Au loin, les chiens de garde, de temps en temps, aboyaient, et l'on entendait le sifflement du vent dans les premières feuilles.

Vers onze heures, Mlle de La Musardière appela sa mère. Des douleurs violentes la faisaient se tordre sur son lit. Mme de La Musardière prévint le comte. Celui-ci leva les bras de colère et de désespoir; tous ses projets étaient décidément compromis. Il déclara d'abord qu'il ne fallait pas songer à envoyer

chercher à Vince une sage-femme ou un médecin. Il ne voulait pas qu'un étranger franchît le seuil de cette chambre; mais, par contre, il émit l'avis d'appeler l'abbé Picquenet : un prêtre, selon lui, ne pouvait être considéré comme un étranger. Il pensait qu'il était bon, aussi, que Binet fût dans le secret. Il pourrait donner un conseil, et son aide serait utile, dans ces circonstances difficiles, où il importait, par-dessus tout, de sauver l'honneur des La Musardière. Binet, à Beauséjour, représentait l'autorité; il était le gardien de l'état civil. M. de La Musardière entrevoyait déjà la possibilité d'une combinaison ingénieuse. Il saurait rappeler, à l'heure propice, au candidat Binet, qu'il lui avait procuré plus de dix mille francs pour assurer la réussite de son élection. Enfin, Binet, se disait le comte, jugerait sans doute redoutable un scandale qui attirerait l'attention sur le château des La Musardière, à deux jours du scrutin, et donnerait l'occasion à ses adversaires de parler de ses relations.

M. l'abbé Picquenet fut réveillé, quelques instants après, par les coups violents que frappait à la porte de son presbytère M. de La Musardière.

L'abbé courut à sa fenêtre, qu'il ouvrit. Il reconnut le comte. Un manteau l'enveloppait. M. de La Musardière lui cria qu'il avait grand besoin de lui parler. L'abbé descendit; le comte paraissait de plus en plus troublé, mais son visage exprimait la fureur plutôt que la douleur.

— Monsieur l'abbé, dit-il, ma fille est très malade; tellement que je crois devoir vous appeler.

L'abbé Picquenet, son bougeoir à la main, à demi éveillé, demeura bouche bée, à chercher des condoléances. Il avait revêtu sa soutane sur sa chemise, et se tenait droit sur ses jambes velues. Bien qu'il eût coutume d'approcher la mort, il lui paraissait extraordinaire qu'une jeune fille qu'il avait vue si vivante fût sur le point de mourir.

— Monsieur le comte, répondit-il enfin, cette nouvelle me cause le plus profond navrement; je vais prendre mes culottes, et je vous suis ; si vous vouliez entrer, en attendant...

Le comte remercia; il préférait retourner immédiatement au château, où l'abbé le retrouverait. Il s'éloigna d'un pas pressé et nerveux qui, d'ordinaire, révélait chez lui une irritation profonde.

Quand, un quart d'heure après, l'abbé Picquenet se dirigea vers le château, il aperçut le comte, en compagnie de Binet, à peu de distance devant lui. Binet était seulement de retour d'une réunion électorale houleuse, qui avait eu lieu à Vince.

— Ce ne sera rien, assurait-il. Vous avez fort bien fait de m'appeler. Ce sont là des services que l'on se doit entre concitoyens.

Cependant, le maire regardait de droite et de gauche, avec inquiétude. Sans doute, il craignait de voir Sève se dresser, à un détour du chemin : « L'instituteur, pensait-il, imaginerait, s'il nous voyait, quelque complot contre la République. » Quand il se trouva en présence du curé, il recula, stupide. Cependant les deux hommes se serrèrent la main, silencieusement, ainsi qu'il convenait en présence de la grande douleur de M. de La Musardière.

L'abbé, en levant la tête, aperçut la fenêtre de la chambre de la jeune fille; elle était éclairée. Il pensa à la pécheresse agonisante. Il se demanda avec angoisse s'il arriverait à temps pour apporter un peu de lumière à son âme. L'abbé se disait aussi qu'il saurait peut-être enfin si c'était bien Mlle Lucile de La Musardière qu'il avait vue se livrer, en compagnie de Fouilloux, à des mouvements inconsidérés à la clarté humide des étoiles.

En arrivant au château, le comte alluma une lanterne; les trois hommes marchèrent dans sa trace lumineuse. Ils montèrent silencieusement jusqu'à la chambre de Mlle de La Musardière. Le comte pria Binet d'attendre dans un petit salon voisin où un reste de feu de bois crépitait. Il pénétra dans la chambre de sa fille avec l'abbé.

Etendue, demi-nue, sur son lit, les jambes écartées, la chemise relevée sur son ventre énorme, Mlle de La Musardière, oubliant toute pudeur, se livrait à des mouvements furieux, en poussant des gémissements lamentables. Le jour où l'abbé Picquenet était arrivé au château, il ne se doutait pas qu'il verrait, un an plus tard, Mlle Lucile de La Musardière en cette position.

Quand Mme de La Musardière, qui veillait auprès du lit, entendit entrer les deux hommes, elle poussa un cri, et elle couvrit sa fille.

L'abbé détourna la tête, et se demanda à quels mouvements

diaboliques pouvait bien s'abandonner Mlle de La Musardière.

— Le moment suprême approche, dit la comtesse ; tout à l'heure, j'aurai besoin d'être aidée.

Des gouttes de sueur perlaient sur le visage de Mme de La Musardière dont la perruque, comme fatiguée, penchait de côté.

M. de La Musardière semblait de plus en plus menacé d'apoplexie, tant il était rouge. Son goître saillait hors de son faux-col ; il roulait des poings furieux, et son pied battait le parquet.

L'abbé Picquenet, les mains dans les manches de sa soutane, paraissait n'y plus rien comprendre.

— Monsieur l'abbé, dit le comte, désignant d'un geste sa fille, sans mes croyances religieuses, je la tuerais. Je vous ai appelé, dans l'espoir que votre présence pourra m'être précieuse : vous me conseillerez.

Et il ajouta plus bas :

— Il y a des accouchements qui ont, hélas ! des suites fatales, surtout quand ils s'accomplissent à la manière de celui-ci : mes croyances m'ont commandé que vous fussiez présent.

— Mais, s'écria l'abbé, fort effrayé ; que n'avez-vous appelé un médecin ou une accoucheuse ? Ma présence ici, maintenant, est inconvenante, et, demain, pourrait donner le soupçon d'être un crime. M. le maire lui-même, que vous faites attendre tout à côté, je ne sais pourquoi, ne comprendra point que je sois ici, et je ne vois point davantage la raison qui le fait s'y trouver. Croyez-le bien, cependant, monsieur le comte, je partage votre douleur. Il eût certes été préférable, afin d'éviter le scandale, que mademoiselle votre fille demeurât absente quelques jours encore. Enfin, monsieur le comte, il faut laisser s'accomplir les desseins de la Providence...

— Monsieur l'abbé, reprit le comte, jamais un médecin, ni une sage-femme n'entreront dans cette chambre, où ils constateraient le déshonneur des La Musardière. Je ne peux les faire venir, pour aider à la naissance d'un enfant qui ne doit pas, monsieur l'abbé, qui ne peut pas être celui de ma fille. Je vous ai appelé, parce que vous êtes prêtre, gardien du secret des consciences. M. Binet est ici, parce que je lui rends des services : il a donc le devoir de m'obliger. Et puis, comme maire de cette commune, sa mission est de veiller à l'honneur des familles.

A ce moment, Mlle de La Musardière poussa un grand cri. Elle fut prise comme d'un accès de folie, et repoussa sa mère dont elle acheva de culbuter la perruque. Le comte et l'abbé se précipitèrent. Binet, qui attendait toujours, commençait de s'impatienter : il entr'ouvrit la porte.

M. de La Musardière l'appela.

Lorsqu'il vit le spectacle de la chambre, les bras lui en tombèrent; il recula et demeura un long moment dans un profond ébahissement. . . . . .

M. l'abbé Picquenet pesait sur les pieds de Mlle de La Musardière, pour maintenir les jambss immobiles, tandis que le comte employait toutes ses forces à la maintenir couchée.

Binet paraissait très contrarié.

— Monsieur le curé, dit-il, en se tournant vers M. Picquenet, je ne vous savais point sage-femme.

Puis, regardant M. de La Musardière :

— Je ne sais point pourquoi, monsieur le comte, vous ne m'avez pas dit tout d'abord la vérité. Je suppose que vous attendez le médecin.

— Monsieur le maire, s'écria la comtesse, aidez-nous, je vous en prie!

Binet se rappelait avoir assisté à des accouchements, autrefois, alors qu'il était élève en droit, et fréquentait les carabins. Il jugea le cas de Mlle de La Musardière gros pour lui de conséquences, si quelque accident survenait. Il quitta sa veste et retroussa ses manches.

L'abbé était de plus en plus rouge, et demeurait, les yeux mi-clos, pour voir le moins possible de cette femme qui se tordait dans un grand état de nudité : « C'est évidemment elle, se dit-il, que j'ai surprise dans la compagnie de Fouilloux. » Et les choses de la chair lui apparurent, une fois de plus, immondes.

. . . . . .

Le nouveau-né était un garçon. Il paraissait promettre d'être vigoureux. Mme de La Musardière s'occupa aussitôt de l'envelopper dans une chemise de femme, qu'elle déchira pour en faire des langes, tandis que sa fille s'abandonnait à un grand affaissement.

Le comte avait recommencé d'arpenter la chambre avec

fureur. Il disait : « Non, je ne peux consentir à être grand-père dans de telles conditions. »

Puis il pria l'abbé et Binet de bien vouloir venir causer avec lui dans une pièce voisine. Ils étaient, l'un et l'autre, de méchante humeur.

— Messieurs, dit le comte, avant même qu'ils eussent prononcé une parole, l'honneur des La Musardière est en vos mains. Si vous n'aviez répondu à mon appel, je ne sais à quelles extrémités je me serais abandonné.

Binet restait silencieux et maussade. L'abbé exhorta M. de La Musardière à la résignation.

— Je comprends, dit-il, la douleur que doit vous causer le malheur de Mlle de La Musardière. Elle souffre, hélas! des conséquences redoutables du sens dépravé. Elle est, j'en suis convaincu, une victime innocente. Il faudrait qu'il n'y eût pas scandale : car l'exemple serait déplorable à Beauséjour, si l'événement venait à être connu. Mais comment faire pour l'empêcher? Il aurait été préférable que Mlle de La Musardière accouchât loin d'ici. S'il lui est possible d'épouser son séducteur, tout s'arrangera un jour ou l'autre ; sinon, elle pourrait faire élever l'enfant comme étant son neveu, ou le fils d'une parente pauvre. Je sais une famille honorable, et dont tous les membres le sont demeurés, grâce à l'emploi d'un moyen pareil. La jeune fille, qui possède quelque fortune, s'est même mariée plus tard avec un honnête garçon; ils sont, je vous l'assure, très heureux. Mlle de La Musardière pourrait imiter cet exemple, si les effets de la malignité publique étaient prévenus.

Binet ne semblait pas écouter l'abbé; il était préoccupé de s'évader d'une situation difficile.

— Je ne vois pas, monsieur le comte, dit-il enfin, ce que je fais ici, à cette heure, dans ces circonstances. Cette présence chez vous deviendrait facilement, contre moi, une arme terrible, que ne manqueraient pas d'utiliser des adversaires sans scrupules. Je ne peux rien pour vous, monsieur le comte. Je m'étonne seulement que mademoiselle votre fille soit revenue à Beauséjour, tandis qu'elle avait bien plutôt d'excellentes raisons d'en demeurer éloignée.

Le comte raconta avec volubilité que sa fille lui avait caché

la vérité. Elle était revenue de chez sa tante, quelques heures avant d'accoucher.

— Messieurs, je vous le répète, trouvons un moyen honnête pour sauver l'honneur de ma fille et celui de ma maison. Je m'adresse à vous comme à des amis. Monsieur le maire, il me semble que vous êtes tout puissant.

Binet ne trouva pas cette dernière phrase selon son goût.

— Tout puissant, monsieur le comte, et pour faire quoi?

Il y eut un silence entre les trois hommes. Binet, les mains dans les poches, se tourna vers le brasier à demi éteint, et s'y chauffa les pieds.

Le comte parla de nouveau le premier, mais ce ne fut pas de sa fille, en apparence, du moins.

— Mes préoccupations de l'heure présente, dit-il, ne doivent pas me faire oublier que nous sommes à la veille des élections. Vous savez, monsieur Binet, que je peux tenir encore près de cinq mille francs à votre disposition.

Binet se retourna, et sourit.

— Monsieur le comte, dit-il, êtes-vous certain qu'aucun de vos domestiques ne soupçonne le drame de cette nuit, car c'est bien là un drame?

Le comte assura que non. Son valet de chambre et son cocher étaient retournés à Vince; deux des femmes de service se trouvaient absentes; la troisième, vieille et sourde, couchait à l'autre extrémité de la maison. Elle savait seulement Mlle de La Musardière fatiguée par son voyage. Il n'y avait rien, là, qui ne fût très naturel.

— Monsieur le comte, reprit Binet, des « romanichels » ont traversé hier Beauséjour; vous avez pu apercevoir leurs feux au bas du coteau. Vous plaira-t-il que cet enfant ait été abandonné par eux?

M. de La Musardière alla vers le maire, les mains tendues.

— Monsieur le maire, s'écria-t-il, je ne saurai jamais vous prouver assez ma reconnaissance.

Et il ajouta très sérieusement:

— Il va sans dire que j'adopterai l'enfant : la charité est une vertu de notre famille.

L'abbé Picquenet ne dit rien. En lui se livraient sans doute des combats tumultueux. Du moins les apaisait-il, en pensant

que les désordres de la chair causent toujours crimes, mensonges et douleurs.

La nuit avançait. Le chant d'un coq, au loin, déchira l'air nocturne. Binet quitta le château avec, dans les bras, un paquet vagissant. Beauséjour dormait, toutes fenêtres éteintes. Des coqs, de fermes en fermes, se répondaient dans la campagne. Binet redoutait d'être vu. Il s'enfonça, plein d'angoisses, dans la nuit blanchissante, et descendit vers Beauséjour, qui allait s'éveiller.

XXV

L'acte de bienfaisance de M. de La Musardière devint le sujet des conversations chez le buraliste Piédaloup, dans la boucherie Poudevigne, et au café des Trois-Chênes. Piédaloup manifestait de l'admiration pour le comte qui lui achetait des cigarettes chères. Il déclarait que M. de La Musardière était d'une charité inépuisable. Il venait, disait-il, d'en donner une fois de plus la preuve, en adoptant l'enfant abandonné par les bohémiens.

Le boucher Poudevigne cessait d'affirmer un socialisme exagéré, depuis que la clientèle du château lui revenait. Il prenait le sens de l'ordre, et il avait presque le respect de la propriété. Poudevigne pérorait au milieu d'un groupe, devant sa boucherie, les manches de sa chemise retroussées; il croisait sur sa poitrine des bras musculeux, velus et rouges.

— Voyez-vous, disait-il en parlant des La Musardière, quoi qu'on prétende, il n'y a encore que ces gens-là pour avoir de la charité. On les dit fiers; je déclare qu'ils n'en sont pas responsables; c'est dans leur sang. Mais quand il s'agit de donner, ils le font sans compter. Est-il veinard, le petit qu'ont abandonné les bohémiens! Il va être élevé dans un château, en monsieur. Je connais le comte, il le traitera comme son fils.

A ce moment, l'abbé Picquenet passa. Il allait à petits pas, le regard fixé sur les boucles d'argent de ses souliers. Quand il était salué, il relevait la tête, et répondait d'un geste large.

— Votre serviteur, dit le boucher, en s'inclinant.

Le prêtre rentrait au presbytère. C'était un dimanche, l'heure de la messe approchait.

— Voilà encore un brave homme, s'écria Poudevigne, bien qu'il soit curé. Des curés, comprenez bien, c'est comme de nous tous, il y en a de bons, il y en a de mauvais. Moi, je ne crois pas toutes leurs histoires, mais je les respecte. J'ai tué trop de bêtes pour croire encore à l'immortalité de l'âme. Les hommes, c'est comme les bœufs que je tue : quand c'est fini, c'est fini.

C'était le jour des élections, mais Poudevigne s'abstenait d'indiquer ses préférences politiques. Il disait volontiers que la politique ne mène à rien; selon lui, un commerçant n'en devait pas faire.

Les affiches des candidats couvraient les murs. Le programme de Binet ne différait guère de celui de Gambade. Tandis que le second paraissait adoucir son jacobinisme, le premier voulait faire croire au sien. L'un et l'autre assuraient aux travailleurs de la ville et des champs l'amélioration immédiate de leur sort, des retraites pour leurs vieux jours, et la venue prochaine d'une ère de prospérité pour la démocratie.

Quant à Grataloup, il voulait la suppression du clergé, la socialisation des moyens de production. Il prédisait la venue de l'aurore scientifique, où les peuples, débarrassés de la pourriture des religions, s'achemineraient glorieusement sur les routes de la fraternité.

Beauséjour avait comme un air de fête. Des groupes stationnaient devant les affiches, qu'ils commentaient. Le café des Trois-Chênes et le café de la Boule se remplissaient d'une foule de clients. De temps en temps, il y en avait qui sortaient pour aller voter à la mairie. A la porte, des gamins distribuaient des bulletins. Comme Beauséjour n'était situé qu'à cinq kilomètres de Vince, les affiches placardées à Vince l'étaient presque aussitôt au village. A dix heures du matin, il en fut apposé une qui disait :

« Citoyens ! ne votez pas pour Binet. Nul n'ignore que le « maire de Beauséjour, ancien radical, est aujourd'hui l'allié « des réactionnaires, des cléricaux et des césariens.

« Républicains !

« Allez en masse aux urnes ; unissez-vous sur le nom de « Gambade. Lui seul saura concilier les nécessités de l'heure « présente avec celles de l'avenir.

« Vive la République ! »

Une heure après, les amis de Binet répondaient:

« Les électeurs sincères jugeront de la loyauté de nos adver-
« saires. Ceux-ci reprochent, sans oser l'avouer, une bonne
« action à notre futur député, au citoyen Binet. Il a, en effet,
« accepté avec reconnaissance l'offre qu'a faite M. de La Mu-
« sardière de concourir à élever un enfant nouveau-né, trouvé
« abandonné sur le territoire de la commune. Ce sera une éco-
« nomie pour Beauséjour et pour le département. C'est dans
« cette circonstance que le citoyen Binet s'est uni à ceux qui
« demeurent, en dépit d'insinuations perfides, ses adversaires
« irréductibles sur le terrain politique, mais dont il sait re-
« connaître, à l'occasion, les bonnes actions.

« Citoyens, méfiez-vous des manœuvres de la dernière heure
« et votez pour Binet, le seul candidat qui soit dans la tradi-
« tion républicaine.

« Bas les masques! Plus d'insinuations perfides! Aux urnes!

« Vive la République! »

Sève en profita pour commenter, au café des Trois-Chênes, la générosité du maire et de M. de La Musardière.

— Je vois avec peine, dit-il, notre maire collaborer, dans la circonstance, avec les La Musardière, surtout au moment des élections. Cet enfant devrait être élevé par la commune. On l'appellerait Beauséjour. Je me prononcerai toujours contre la charité: elle est humiliante. Je suis pour la philanthropie et la solidarité.

Pendant que des groupes continuaient de discuter lequel valait mieux, de Binet, de Gambade ou de Grataloup, un homme, moitié paysan, moitié ouvrier, allait d'affiche en affiche. Il s'arrêtait chaque fois pour lire longuement les professions de foi des candidats. Son visage était rude, jaune, creusé de rides noires; son corps, noueux comme le bâton qui l'aidait à marcher, se courbait tellement que ses mains touchaient presque ses genoux. C'était le père Bergeron, le cantonnier. Depuis trente ans, il cassait des cailloux sur les routes indéfinies, sous le soleil ou sous la pluie; et, comme son salaire avait été augmenté, il gagnait maintenant soixante francs par mois. Le père Bergeron semblait porter sur ses épaules le poids de toute la fatigue humaine. Autrefois, il avait cru, lui aussi, que le bonheur viendrait quelque jour pour tous les hommes. Il murmura: « Bien sûr qu'ils se foutent tous du peuple. »

Puis il sortit de sa poche un crayon de forme grossière, regarda à droite et à gauche, car il était fonctionnaire. Il raya sur un bulletin le nom de Gambade, et, en lettres incertaines, il écrivit : « Merde! »

Ainsi, le cantonnier Bergeron exprima son mépris et toute la douleur de son découragement... Puis il plia son papier, et il alla remplir son devoir électoral, avec tranquillité.

GEORGES LE CARDÓNNEL.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXIX. — La Messe.

M. DESMAISONS. — Il est certain que la piété fait en France les plus grands progrès. Nos meilleurs écrivains hantent les confessionnaux. M. Bourget dit son chapelet dans les coulisses, pour dépister le Malin ; M. Jules Lemaître récite ses petites heures, à l'imitation des pieux solitaires du grand siècle ; M. Barrès, l'enfant gâté des Jésuites, repasse les exercices du grand Loyola. Les moins avancés dans la vie spirituelle tombent à poings fermés sur M. Thalamas, ce qui est œuvre pie, et les plus avancés dans la vie politique proférent le grand cri du ralliement socialiste : la Messe pour tous !

M. DELARUE. — Faites des phrases, cher ami, cela n'empêche pas que nous ne soyons en plein mouvement chrétien.

M. DESM. — Mais puisque je suis de votre avis !

M. DEL. — Oui, mais cela ne vous indigne pas.

M. DESM. — Cela m'amuse.

M. DEL. — Franchement !

M. DESM. — Cela m'amuse, vous dis-je, cela flatte mon scepticisme historique, cela renforce ma vieille pitié pour l'humanité et cela me dispense de rêver à son bonheur, en me démontrant clairement l'inanité de tous les efforts.

M. DEL. — Je ne trouve pas que cela soit un résultat merveilleux.

M. DESM. — Au contraire.

M. DEL. — Merveilleux, le découragement ?

M. DESM. — Cela repose.

M. DEL. — Cela endort. Il faut se défendre.

M. DESM. — Pourvu que ma pensée reste libre, que m'importe le reste ?

M. DEL. — Je ne crois pas que vous parliez très sérieusement.

M. DESM. — Non, pas très sérieusement, mais je suis las, aujourd'hui, et nullement prêt à l'attaque.

M. DEL. — Fichtre ! Ce n'est pas le moment de se reposer. L'ennemi nous entoure, il resserre son anneau. Il faut se battre ou se rendre prisonniers.

M. DESM. — Ils ne peuvent rien contre ma sérénité.

M. DEL. — Mon cher, aujourd'hui, l'armée demande à aller à la messe ; elle vous forcera d'y aller vous-même.

M. DESM. — Hein ?

M. DEL. — Dame ! Cela s'est vu.

M. DESM. — Tout de même !

M. DEL. — Pourquoi pas ?

M. DESM. — Pas encore demain.

M. DEL. — Aller à la messe, ce n'est pas le diable.

M. DESM. — Nous y sommes tous allés, plus ou moins, nous ne sommes pas huguenots, cela nous est bien égal. S'embêter au café ou s'embêter à l'église. Même, à l'église, le décor...

M. DEL. — Oui, mais aller à la messe, c'est un symbole, et dont le contenu est assez riche. Je le résume en trois ou quatre mots : Soumission entière à l'Eglise et à ses enseignements.

M. DESM. — Enfin, vous voulez me faire admettre qu'il y a un péril religieux.

M. DEL. — Je ne pense pas que vous en doutiez.

M. DESM. — J'en doute.

M. DEL. — Vous êtes optimiste.

M. DESM. — Quelquefois.

M. DEL. — Ce n'est pas le moment.

M. DESM. — Tenez, je me réveille et je vous concède qu'il y a péril. Mais le péril n'est pas grand, parce que l'ennemi est sans valeur. A quoi bon lui déclarer la guerre, quand la nature entière se dresse contre lui ? Est-il une science, et pas même une science, une connaissance positive qui soit conciliable avec l'idée religieuse ? Est-il un fait même où elle puisse s'insérer logiquement ? Essayez de trouver la place de la Providence dans la catastrophe de Messine, dans nos accidents coutumiers, dans nos vies quotidiennes. Essayez, en restant dans la logique, de découvrir un événement historique ou un fait de laboratoire où se voie l'intervention de Dieu. Mais pourquoi vous dire tout cela ; ne le savez-vous pas comme moi-même ?

M. DEL. — Oui, mais ils ne le savent pas, eux, et ils ne le sauront jamais, et pourtant ils sont une force. Alors, il faut se garer contre cette force.

M. DESM. — Elle se dissoudra d'elle-même.

M. DEL. — C'est bien imprudent de compter là-dessus. Restons dans les contingences. Il n'y a qu'un moyen pour les sociétés modernes de rester libres, c'est de refuser la liberté aux Eglises.

M. DESM. — Vous êtes radical. Encore faudrait-il trouver la méthode selon laquelle on pourrait leur refuser la liberté.

M. DEL. — Sans doute, c'est difficile...

M. DESM. — Résignons-nous à vivre avec ces contradicteurs débiles. Leur discours est invariable et monotone : un jour viendra où

ils n'oseront plus le répéter, tant ils seront sifflés. Et puis, franchement, tout cela est pour moi de nul intérêt. Cela n'existe pas.

M. DEL. — Autruche !

M. DESM. — Les hommes sont de faibles animaux qui, malheureusement, ont conscience de leur faiblesse. Alors ils cherchent un appui dans leur imagination. Alors ils inventent les religions, créations merveilleuses, entièrement imaginaires, bâties sur rien, avec rien ! Moi, je trouve cela très curieux. C'est pourquoi j'ai étudié plusieurs théologies, principalement la catholique, dont les matériaux abondent. Si les curés redevenaient dominants, je me révélerais théologien et l'un de leurs maîtres. Je me ferais casuiste. Mes arguties sur les péchés de la chair feraient oublier celles des Sanchez et des Liguori. Anatole France, qui est bien avec les socialistes, recevrait la pourpre. Il tiendrait académie comme Bembo et nous aurions de belles controverses.

M. DEL. — Vous n'êtes pas sérieux.

M. DESM. — Ne me l'avez-vous pas déjà dit ? Que voulez-vous. La religion pour moi, c'est une féerie. Voulez-vous que je disserte avec gravité du Chat Botté ou de Simbad le Marin?

M. DEL. — Moi, je suis voltairien.

M. DESM. — Bien. Vous aurez une abbaye.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Gabrielle Basset d'Auriac : *L'Ame de l'heure*, Société générale d'éditions, 2 fr. — Nicolas Beauduin : *Le Chemin qui monte*, E. Sansot, 3 fr. 50. — Baronne Marie de Blonay : *Les Heures profondes*, E. Sansot, 3 fr. 50. — Léonor Dupille : *Les Rimes du grand-père*, Daragon, 3 fr. — Robert de Fay : *Le Sentier sonore*, Plon, 3 fr. 50. — Pierre Jalabert : *Les Chansons de l'aube*, Bernard Grasset, 3 fr. 50.

L'Ame de l'heure. — Mme Gabrielle Basset d'Auriac aime les fleurs aux beaux parfums et les fruits aux belles saveurs; elle en veut saisir toute la volupté. Elle est joyeuse d'errer dans une prairie et les herbes, comme les arbres, lui font des gestes qu'elle comprend. Mme Basset d'Auriac semble ignorer les vaines hypocrisies ; elle ne juge pas que, par bienséance, elle doive se calomnier, se faire laide ou vieille. Les matins où elle se devine jolie, elle est heureuse, et elle éprouve une joie ingénue à proclamer son bonheur.

Mme Gabrielle Basset d'Auriac, qui ne croit guère aux dieux, chérit la nature, et c'est avec ardeur qu'elle chante aux éléments ses petits hymnes de fervente adoration. Gardons-nous bien de la blâmer !

Les vers de Mme Basset d'Auriac ne sont pas maladroits, et son livre n'est pas désagréable à lire.

Le Chemin qui monte. — M. Nicolas Beauduin est déses-

péré : autour de lui il ne voit que la mort, et il proclame la vanité de l'effort humain. « Tout est néant, s'écrie-t-il, sauf la pitié sincère. » Et il exhale sa douleur, un peu longuement peut-être. Pourtant il se console, par sa souffrance même; et il parvient à comprendre l'amour, qui est « le don vaste et suprême de son rêve, de sa douleur et de soi-même ». Et maintenant il dit sa joie en un cantique exalté à Dieu.

Le poème de M. Beauduin est d'une composition assez rigoureuse ; le vers n'y manque pas de solidité. Mais M. Beauduin a le plus grand tort d'oublier l'excellent chapitre de Banville sur les licences poétiques : fût-ce pour rimer avec *Dieu*, on ne doit pas écrire que le monde est *odieu*.

Les Heures profondes. — Mme Marie de Blonay fait le plus constant, le plus louable effort, pour rendre les sensations qu'elle éprouve quand elle voit de beaux paysages. Il est fâcheux qu'un si noble effort ne soit pas toujours récompensé. La poésie de Mme Marie de Blonay est quelque peu monotone.

Quand Mme Marie de Blonay nous donnera un nouveau livre — qui ne pourra manquer, celui-là, d'être varié à souhait — elle devra corriger ses épreuves avec plus de scrupule qu'elle n'a fait aujourd'hui : elle, qui s'astreint à suivre les règles traditionnelles de la versification française, a laissé passer au moins deux vers faux, l'un de treize, l'autre de onze syllabes.

Les Rimes du grand-père. — Pour M. Léonor Dupille (du Caveau), tout est matière à chansons ; M. J. Bertot nous l'apprend dans la préface qu'il écrivit pour le livre : « Nul mieux que lui ne sait faire des vers pour un baptême... nul ne célèbre en termes plus touchants la première communion... et pour les épithalames il trouve une variété d'accents étonnante... Sa lyre est toujours d'avance accordée pour chanter un banquet de pompiers, une distribution de prix... une exposition de chrysanthèmes, une inauguration d'hôtel-de-ville, la veillée de Noël. » Et de pompeux à propos qu'écrivirent, en des cas solennels, d'illustres poètes ne valent pas mieux, après tout, que les à propos modestes de M. Léonor Dupille.

Le Sentier sonore. — Le meilleur du livre que nous donne M. Robert de Fay est dans quelques sonnets où l'auteur s'efforce d'atteindre à la force admirable ou à la délicatesse merveilleuse de José-Maria de Heredia. Là, M. Robert de Fay fait preuve de quelque fermeté. Il a reconnu d'ailleurs ce qu'il devait à José-Maria de Heredia en dédiant à sa mémoire un sonnet.

Dans le reste du volume, le vers de M. Robert de Fay est trop souvent d'une excessive facilité. M. Robert de Fay, en même temps qu'Heredia, semble fort admirer Musset, — dont, peut-être, il goûte surtout la rhétorique frivole et négligée.

Les Chansons de l'Aube.— Il y a, dans le livre de M. Pierre Jalabert, de bons croquis, exacts et précis. M. Pierre Jalabert est de Béziers ; il aime le pays où il est né, et l'on sent tout le plaisir qu'il a à le décrire, pour que les autres l'aiment aussi. Parfois, M. Jalabert quitte le Languedoc : Venise l'attire. Mais, bien vite, il revient chez lui. C'est dans la contrée biterroise qu'il ressent le meilleur de ses émotions. Pour lui, la Méditerranée, à l'embouchure de l'Orb ou à celle de l'Hérault, est plus belle que partout ailleurs ; et, s'il amplifie sa manière, c'est pour chanter le poète de Béziers, Jean Laurès, dont il évoque fidèlement l'attendrissant souvenir ; c'est surtout pour chanter les vers sonores, la joie et la beauté des vendanges.

A.-FERDINAND HEROLD.

LES ROMANS

Tristan Bernard : *Secrets d'Etats*, « Monde illustré », 3.5o.— Didier de Roulx : *Roosje*, Grasset, 3.5o. — Maurice Strauss: *La Tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde*, Ollendorff, 3.5o. — Léon Dequesne : *Le Père Gabourin*, Société d'édition française et étrangère, 3.5o. — Gaston Derys : *Cruelle tendresse*, Louis Michaud, 3.5o. — Henri Paget : *La Colère*, Anthème Fayard, 1.35. — Gabriel Dauchot : *Immortelle Pologne !* Perrin, 3.5o. — Charles Génioux : *Le Voueur*, Hachette, 3.5o. — Z. Mayola : *Messieurs les vendeurs*, Imprimeries reunies de Lyon, 3.5o. — *Album Mariani*, tome XI[e], Henri Floury, 6 fr.

Secrets d'États, par Tristan Bernard. L'auteur, qui, malgré son prénom, un beau prénom, ma foi, est un auteur gai, semble s'excuser d'avoir écrit un livre dramatique. Il raconte, dans une joviale préface, qu'il redoute un lâchage de sa clientèle et qu'il faillit envoyer au diable le porteur de documents humains venu pour le tenter. Or Tristan Bernard ne mérite pas sa réputation (*sa triste* réputation) d'auteur gai. Il mérite bien mieux que cela et il le sait, il le sent depuis longtemps. Avec sa grande connaissance du cœur du lecteur, le moins tendre des cœurs, il hésite à mépriser, lui, une clientèle qui peut-être l'abandonnerait si elle cessait de comprendre. Rien ne refroidit mieux les gens qu'une énorme mystification. Il s'agirait seulement de se rendre compte, pour *les autres*, s'ils furent mystifiés après ou avant ! Moi qui suis *des autres*, de la clientèle qui ne paie pas, la plus difficile, je n'aime guère les romans du genre des *Deux amateurs de femmes*. Je les trouve bien faits, amusants si on veut, surtout bien composés dans le but d'amuser, mais je leur préfère *Secrets d'Etats*, je le dis parce que je le pense, tout en déclarant que ça n'engage aucune clientèle à me croire. J'ai d'ailleurs à étudier ici une question plus intéressante : celle de l'introduction d'un nouvel état d'âme dramatique dans le drame. Il n'y a pas d'état dramatique en réalité, car le héros d'un drame qu'il ne peut pas diriger ou en est la victime, et il voit tout noir, ou en est le spectateur, et

ne voit noir que ce qu'on lui montre tel. Il pourrait donc exister une troisième manière d'envisager les situations tragiques qui serait prendre le ton de la bonhomie, c'est-à-dire dépouiller résolument le fameux manteau couleur de muraille et le feutre à panache pour témoigner, simplement vêtu du veston de chambre dénommé *coin du feu*, de faits et gestes effrayants sans en paraître effrayé. Il ne convient pas non plus de demeurer stoïque ou indifférent, parce que c'est ni nature ni habile. Si le stoïcisme se gagne rarement, l'indifférence, au contraire, se propage avec rapidité, mais il y a un moyen terme dont on n'use pas assez ou dont on ne connaît pas encore toutes les ressources : c'est le système de l'air embêté. Exemple : on vient vous apprendre qu'une femme que vous adorez s'est jetée par la fenêtre; le premier coup du désespoir s'amortit sur cette pensée qu'elle est morte pour une lettre de rupture un peu vive que vous veniez de lui écrire, et si cette lettre tombe dans les mains du commissaire ou celles de la famille, vous allez avoir toute la presse sur le dos ! Faites dominer l'embêtement mondain, substituez-le au premier cri sentimental et vous allez voir le drame sous un tout autre jour : la crise aiguë se perd dans une suite de raisonnements qui, pour être logiques, n'en sont pas moins désolants et donne à l'événement une plus-value de sinistres réalités. Les grands ressorts des grands mouvements se brisent pour le petit grain de sable du respect humain. Ce n'est pas de savoir ce qu'on va souffrir qui occupe, mais de peser quelle dose de je m'enfoutisme il va falloir mettre à souffrir. Et j'oserai dire que cela corse singulièrement la situation, tout en laissant au drame son absolue noirceur. Tristan Bernard, dans quelques pages d'*Amants et voleurs*, a donné la note de ce que je me permettrai d'appeler : l'air embêté. Il n'a pas cherché à être drôle devant un crime ou une mauvaise action, il en a exprimé tout de suite, avant l'arrivée du désespoir, toujours si encombrant, les différents états d'embêtements qui allaient surgir pour le héros résigné d'avance aux exagérations des voisins. Au fond, les voisins peuvent se désespérer pour vous et crier, et rugir, et tonner; ils ont le droit d'en prendre à leur aise, oui, mais qui s'embêtera pour vous ? Qui aura le temps de s'embêter à mort? Zut ! ça, personne ne s'en charge ! Il fallait un dramaturge pince-sans-rire pour créer ce nouveau mouvement d'âme. Il existe maintenant. *Les Secrets d'Etats* sont ceux de Polichinelle. *L'Etat* est falot, les *secrets* sont peu sérieux : un roi amoureux des deux sœurs, un ministre autoritaire, quelques complots ridicules comme tous les complots, plus une bombe, parce qu'aujourd'hui tout drame qui se respecte s'orne de la bombe au dessert ou de la grève au dénouement. Eh bien! dans les chapitres où le secrétaire et le ministre se mettent à déblayer les débris du carrosse royal et les prétendus ornements du roi sous une nuée de corbeaux, la note domi-

nante du drame est l'enlèvement du ministre qui ne veut pas quitter le pouvoir. Pourtant je vous assure que cela n'empêche pas le drame d'atteindre à toute la hauteur et à toute la noirceur des corbeaux planant au-dessus, des bons corbeaux vieux jeu remis enfin à leur vraie place d'accessoire. Il y a un accent de sincérité dans l'ennui du dérangement que cela va causer qui égale vraiment les plus beaux effets de l'horreur, de la bonne horreur ordinaire, si banale. Donc, je me réjouis de découvrir Tristan Bernard grand dramaturge devant un nouveau public, une nouvelle clientèle qui le vengera de l'ancienne, moins digne de lui.

Roosje, par Didier de Roulx. L'héroïne de cette histoire affreuse est une pauvre veuve, achevant de vieillir seule. Elle avait d'abord une amie qui la soutenait dans ses allées et venues au cimetière et le cimetière devenait peu à peu sa consolation, car elle irait dormir là, près du marin que la mer lui avait rendu après s'être jouée de lui si longtemps. Mais il faut vendre la petite masure, il faut mendier, puis se laisser enfermer à l'hospice. Elle ne sera pas enterrée auprès de son mari, parce qu'on n'a pas respecté ses dernières volontés, on lui volera l'argent des cierges qu'elle veut brûler pour lui. Une nuit elle se sauvera, enfiévrée, pour aller le rejoindre et tombera dans le premier trou creusé, très loin de lui. Elle agonise toute seule en appelant son époux, la vie qui ne veut plus d'elle, parce qu'elle n'est déjà plus que du néant. Ce conte est surtout poignant à cause de la secrète révolte de son héroïne contre l'éternelle fatalité.

La Tragique histoire des Reines Brunehaut et Frédégonde, par Maurice Strauss. Enorme ouvrage historique pouvant à la fois remplacer le roman et l'histoire, écrit en un style curieux, à petites phrases courtes, toujours au présent, relatant un fait en six mots et passant à un autre fait sans transition. Ce livre ne doit rien à la fiction, et cependant il évoque des crimes inouïs, des combats effarants quoique inutiles, des passions tellement violentes qu'elles semblent en dehors de toute espèce de nature. C'est pourtant de ces crimes, de ces combats, de ces passions se heurtant et se déchirant d'un bout de la Gaule à l'autre qu'est sortie la France dite chrétienne! Mais à quel prix! Le gros travail a dû prendre des années à son ouvrier, mais ce ne sont point des années perdues que celles que l'on consacre à l'étude de nos origines et la joie est immense quand on découvre dans ce chaos la faible clarté qui a fourni le beau rayonnement de la France morale, sinon chrétienne, d'aujourd'hui. Je me permettrai, cependant, de constater que, du temps de Frédégonde et de Brunehaut, c'était déjà le juif qui portait tous les péchés... du royaume! C'est étonnant comme l'on s'est entendu dans tous les siècles pour accabler toujours le même type des malédictions universelles.

Le père Gabourin, par Léon Dequesne. Un bon curé, un brave paysan aimant la terre et ne voulant pas que la bonne nourrice souffre du service de Dieu. Si c'est là une véridique existence de prêtre, il faudrait se dépêcher d'élever une statue au père Gabourin. Ça ne causerait pas grand plaisir au clergé, car on inventerait du même coup la religion sociale!

Cruelle tendresse, par Gaston Derys. Les femmes jalouses sont toujours beaucoup plus trompées que les autres et si ça ne les console pas, ça devrait pourtant les guérir. Maintenant quel vilain Monsieur que ce beau M. Maurice Thuron, sculpteur. Il prend la meilleure amie de sa femme sans raison autre que l'essai qu'elle tente pour le ramener à de bons sentiments. Ce sculpteur ne peut d'ailleurs pas voir de la beauté sans s'occuper d'autre chose que de son art. Il finit mal, car il meurt entre sa femme qui le torture et l'oreiller fabriqué avec les cheveux de sa jolie maîtresse. J'extrais du *Cahier empoisonné* cette définition sévère, mais juste, du mal féminin par excellence : « La jalousie, c'est l'autre avarie. »

La Colère, par Henri Pagat. Crime compliqué s'il en fut! C'est moins beau que l'affaire Steinheil, mais c'est aussi extravagant. Un bon bourgeois tue sa bonne parce qu'elle a raté son dîner, ou plutôt il croit qu'il l'a tuée. Quand elle revient à elle, cette femme, aussi rusée que son assassin, car rien de plus rusé que les honnêtes gens, décidément, elle invente à son tour des tas de mensonges au lieu de dire simplement la vérité. Ayant perdu la notion du temps et des actes commis, elle préfère imaginer de nouvelles versions, de sorte que, personne ne comprenant plus rien à rien, on acquitte le meurtrier, véritable victime de... son mauvais caractère. Après *la Colère*, on pourrait nous servir les autres péchés capitaux sur ce même plat de la Cour d'assises que les cuisinières désormais à la mode s'entendent si bien à pimenter.

Immortelle Pologne, par Gabriel Dauchot. L'histoire de la Pologne lue ou parcourue le long d'un chemin idyllique. Il y a la Polonaise prostituée qui, parlant du pays absent au jeune homme monté chez elle pour chercher d'autres distractions, me paraît fort intéressante. Nous avons plus loin la traduction de quelques belles pages des grands auteurs polonais et la mort touchante de Claudine. Le cruel Père Ubu avait déclaré que la Pologne n'était située nulle part, mais la plus vivace des patries est toujours celle qu'on porte au fond du cœur.

Le Voueur, par Charles Géniaux. Un drame moyenageusement moderne. Il y a un alchimiste qui empêche deux enfants de s'aimer, des nobles très orgueilleux, des vilains très superstitieux et des châteaux démantelés. Cela finit bien, c'est-à-dire par la mort

foudroyante du *voueur* et la délivrance du *voué*, lequel peut épouser la fille de l'alchimiste.

Messieurs les vendeurs, par L. Mayolâ. D'amusantes anecdotes sur l'art d'arracher de fortes commandes aux bons clients de province. On savait déjà que Messieurs les commis voyageurs avaient de l'esprit ; à présent on saura qu'ils peuvent s'élever du calembour jusqu'à l'étude de mœurs.

Album Mariani, tome XI[e]. Quand on pense que si un tremblement de terre faisait table rase de toutes les bibliothèques, une seule bouteille de ce vin généreux au fond d'une cave nous rappellerait toute une prodigieuse suite de figures célèbres. Et il suffirait d'être un peu gris pour devenir encyclopédiste !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Poètes du Terroir, du XV[e] siècle au XX[e] siècle. Textes choisis, accompagnés de notices biographiques, d'une bibliographie et de cartes des anciens pays de France, par Ad. van Bever. Tome I. *Alsace, Anjou, Auvergne, Béarn, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Bretagne, Champagne.* 1 vol. in-12, 3.50, Delagrave. — Léon Seché : *Etudes d'histoire romantique : Le Cénacle de la Muse française. 1823-1827. Documents inédits. Portraits. Frontispice allégorique de la Muse Française.* 1 vol. in-8, 7.50, « Mercure de France ». — Gustave Lanson : *L'Art de la Prose* 1 vol. in-18, 3.50, « Librairie des Annales ». — Raoul de Houdenc : *Le Songe d'Enfer, suivi de la Voie de Paradis Poèmes du XIII[e] siècle, précédés d'une notice historique et critique et suivis de notes bibliographiques et d'éclaircissements* par Philéas Lebesgue. 1 vol. in-18, 3.50, Sansot. — P. M. Gahisto : *Philéas Lebesgue.* 1 vol. in-18, 2 fr., « Edition du Beffroi ».

Cette anthologie : **Les Poètes du Terroir, du XV[e] siècle au XX[e] siècle**, choisie et composée par M. Ad. van Bever permettra d'étudier et de fixer les rapports encore incertains qui existent entre la poésie française, la géologie et l'ethnographie de notre pays. « L'influence du sol, du paysage, se retrouve sans peine chez les écrivains les plus personnels », écrit l'auteur dans son introduction, et on pourrait écrire de curieuses pages « sur le caractère racial » de nos chefs-d'œuvre.

Il suffit, dit-il avec justesse, que l'on prononce les noms de François Villon, Rabelais, La Monnoye, La Fontaine, pour que nous évoquions tour à tour l'Ile de France, la noble et douce Touraine, la joyeuse Bourgogne et la blanche et lumineuse Champagne.

Chaque écrivain subit non seulement l'empreinte directe du milieu où il est né, où il s'est développé, mais aussi l'empreinte plus mystérieuse de ceux de sa race qui l'ont précédé. C'est cette dernière influence que M. Maurice Barrès a résumée dans cette formule : « nous sommes l'aboutissement de nos morts. »

Chacun des petits « pays » de chaque province de France a son aspect particulier, sa physionomie, son parfum, on pourrait dire sa

sensibilité particulières. L'expression de ces diverses particularités est le patois, qui est la floraison spontanée de la race et du sol. Les patois furent si nombreux en France « qu'on en comptait, il y a un siècle, près de trente mille, soit à peu près autant que de communes » ; ils disparaissent sous l'influence de l'instruction obligatoire et de la centralisation administrative ; mais avant de s'éteindre, ils auront légué leur richesse et leur beauté au français où l'on retrouve, vivants les mots les plus caractéristiques des patois disparus. Le français, par les divers apports des écrivains provinciaux, est devenu pour ainsi dire un peu la synthèse de toutes les petites langues que furent les patois.

Même dans sa gloire de langue nationale, écrit M. Mario Rogues (*Journal des Débats*, 5 février 1903, cité par M. van Bever), le français continua ses emprunts. De tout temps les écrivains ont *francisé* des provincialismes : les auteurs du XVI^e^ siècle en sont pleins ; Malherbe les interdira, mais, chez lui-même, Ménage trouvera à blâmer des expressions normandes.

Plus près de nous, V. Hugo a rapporté de Guernesey quelques mots, *pieuvre*, par exemple, et toute l'école réaliste, de G. Sand au *Jacquou le Croquant* de M. Le Roy, a librement puisé dans le vocabulaire provincial. Sans le témoignage des parlers locaux, ce serait là autant de points obscurs dans l'histoire de la langue littéraire elle-même.

Et M. van Bever écrit avec hardiesse que les meilleurs vers d'un Ronsard, « pour ne citer que ceux-là, abondent d'expressions villageoises, d'images rustiques où se reflète l'aimable sentimentalité du paysan vendômois ». Le reste, dit-il, n'est que de la « virtuosité, de l'érudition et de cette politesse acquise au contact d'une société d'élite ».

Mais, les patois disparus, il ne faudrait pas croire que ce qui constitue comme la personnalité de ces provinces ait disparu avec eux : l'influence du sol, de l'atmosphère, de la race demeurera toujours la même. De même que certains coteaux produisent des vins exceptionnels, de même certaines régions paraissent être plus riches en poètes que d'autres. M. van Bever, et c'est ce qui donne à son anthologie un caractère scientifique, a tenté d'établir la géographie poétique de la France. Des cartes des diverses provinces qu'il étudie : Alsace, Anjou, Auvergne, Béarn, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Bretagne, Champagne, indiquent le lieu de naissance des poètes. Lorsque ce travail, qui comprendra plusieurs volumes, sera terminé, on pourra rechercher s'il existe vraiment un rapport entre la constitution du sol et la poésie. Ce recueil nous révèle encore de nombreux poètes du terroir auxquels le public fera bon accueil.

§

M. Léon Séché, poursuivant ses études d'histoire romantique, nous

donne aujourd'hui **Le Cénacle de la Muse Française**, 1823-1827. C'est l'histoire définitive de la première phase du Romantisme d'après des documents inédits (correspondance de Soumet, Deschamps, Rességuier, Sophie et Delphine Gay, Guiraud, Mmes Desbordes-Valmore, Dufrenoy, Tastu, etc.). Il y eut, en effet, nous explique M. Séché, deux romantismes. Le premier, qui fut catholique et royaliste. Son inspirateur fut Chateaubriand. Le sens du pittoresque, le goût des choses du moyen-âge et l'amour du gothique ne datent pas de Notre-Dame de Paris, écrit M. Séché : « Chateaubriand nous avait donné tout cela bien avant Victor Hugo, qui, là comme ailleurs, trouva la porte ouverte. »

Et M. Séché trouve encore qu'au point de vue de la qualité des œuvres le premier Romantisme fut supérieur au second. C'est lui qui a trouvé les formes nouvelles et renouvelé les genres : l'élégie avec Lamartine, le poème avec A. de Vigny, etc...

Voici tout un curieux chapitre consacré aux deux Alexandre, Soumet, que V. Hugo admirait, et Guiraud. Ces deux poètes eurent une influence et une importance supérieures à la qualité de leurs œuvres; ils furent les médiateurs entre Chénier et les grands poètes romantiques. Je ne puis m'empêcher de citer cette page de Sainte-Beuve, qui résume admirablement le rôle de ces deux poètes. Les nouveaux documents que publie M. Séché sur les deux Alexandre font mieux comprendre encore la valeur définitive du jugement de l'auteur des *Portraits contemporains :*

De 1819 à 1824, sous la double influence directe d'André Chénier et des *Méditations*, sous le retentissement des chefs-d'œuvre de Byron et de Scott, au bruit des cris de la Grèce, au fort des illusions religieuses et monarchiques de la Restauration, il se forma un ensemble de préludes, où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. MM. Soumet et Guiraud appartiennent purement à cette phase de notre poésie et en représentent, dans une espèce de mesure moyenne, les mérites passagers et les inconvénients.

La Muse Française, fondée par Emile Deschamps, Guiraud, Soumet, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Saint-Valry et Desjardins, énonça timidement d'abord les premières théories romantiques. M. Séché, qui a lu l'article où Guiraud expose *Nos doctrines*, est surpris de n'y avoir rien trouvé sur la métrique et sur les genres. Une phrase sur le sonnet, « espèce de tour de force auquel les littératures épuisées ou naissantes s'exercent avec des mots », nous montre que cette nouvelle pléiade ignorait Ronsard et du Bellay. « Comme cela marque bien, s'écrie M. Séché, la distance qui sépare, au point de vue des idées, le cénacle de *la Muse française* et le cénacle de *Joseph Delorme!* »

C'est par les épigraphes des *Odes et Ballades* que M. Séché est

arrivé à établir que Victor Hugo avait subi l'influence de Sainte-Beuve, avant de le rencontrer, et qu'il avait fait connaissance avec les poètes de la Pléiade par le *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, publié en partie dans *le Globe*. Ceci nous prouve combien, en général, les poètes sont ignorants, et en même temps quelle fut l'immense influence d'un Sainte-Beuve sur la littérature de son temps.

On a trop négligé Millevoye, dans l'histoire du romantisme, et l'auteur de cette étude a été amené par ses recherches à découvrir que les meilleurs poètes du cénacle s'étaient inspirés de lui, même Vigny et même Hugo. Ce qu'il y a de meilleur dans Soumet est imité de Millevoye. Voici encore une série d'intéressantes biographies critiques des rédacteurs de *la Muse française*. Des citations bien choisies font revivre ces écrivains oubliés, qui eurent leur moment de notoriété. Lorsque Soumet abandonna *la Muse française*, ce fut Nodier qui prit la direction de la jeune école romantique et la garda jusqu'à ce que Victor Hugo « eût atteint sa grande majorité ». Cet « intérim de trois ans ne fut pas sans gloire », nous dit M. Séché, qui nous donne, sur le salon de l'Arsenal, sur Nodier et ses hôtes, un chapitre d'histoire définitive, que lui seul pouvait écrire, possédant les intéressants *Mémoires* inédits de Guttinguer.

L'Art de la Prose. — Y a-t-il un art de la prose comme il y a un art des vers? se demande M. Gustave Lanson. La prose, dit-il, ne peut se définir que négativement : c'est tout ce qui n'est pas vers. Il faut, à son avis, restreindre le sens du mot, et, « excluant le langage pratique des négoces humains, réserver le nom de prose à la parole, écrite ou oratoire, dont les mouvements constituent, avec la poésie, ce qu'on appelle la littérature d'une nation ». Pourquoi exclure le langage pratique : il y a un art qui consiste à reproduire la spontanéité du langage, et M. Jourdain disant : « Nicole, apporte-moi mes pantoufles », fait de la prose, et de la bonne prose. Si les lois du vers sont basées sur la physiologie, on peut dire plus justement encore que la prose a ses lois physiologiques; mais elles sont plus difficiles à formuler que celles des vers, parce que plus souples et plus variées. Après avoir cité une page de *Cendrillon* de Perrault, M. Lanson juge : « C'est un style excellent : aucune sensation d'art ne s'y attache; ce n'est pas un style d'artiste. » L'art serait-il donc quelque chose de superflu, d'inutile, analogue aux enjolivements du modern-style? Voici maintenant une page de *Madame Bovary ;* il ne suffit plus, dit M. Lanson, pour écrire cette page, « de savoir la propriété des mots et de les construire avec aisance : elle est un travail d'art. » M. Lanson s'explique et ce qu'on peut retenir de son

explication c'est, que pour être artistique, la prose doit être rythmée selon l'émotion de celui qui écrit. Et c'est juste : le rythme est la palpitation vivante de la phrase. « Aucune relation constante et définie n'unit telle valeur sensible d'un mot à telle idée précise, et l'on pourrait, à la rigueur, déshabiller une phrase de Chateaubriand ou de Michelet de sa beauté formelle, la réduire à la substance amorphe de la phrase de Bartram ou Charlevoix, de Cambry ou Millin, dont elle est la sublimation, sans rien retrancher du sens qu'elle offre à l'analyse de l'esprit. » C'est cette sublimation que M. Lanson appelle prose artistique et, « en un sens restreint et précis », l'art de la prose. L'art de la prose consiste, alors, à se traduire soi-même avec tous les mouvements de son être : donc, aucune règle, aucun art qui puisse servir aux autres. M. Lanson le reconnaît et n'a pas la prétention d'enseigner la méthode du style artistique. Son livre est seulement une histoire et une analyse de cet art, à travers notre littérature. M. Lanson n'y prêche pas l'imitation des maîtres. On nous fabrique au Marais, dit-il, de l'Anatole France et de l'Henri de Régnier à la grosse. Aimons la prose d'art, conclut-il, et n'en faisons jamais. « Je parle pour les bonnes gens comme moi, qui n'ont pas le droit de se croire le don... »

§

Voici **le Songe d'Enfer, suivi de la Voie de Paradis,** de Raoul de Houdenc, traduit et commenté par M. Philéas Lebesgue. Ce poème du XIIIe siècle présente cet intérêt que « l'idée de la *Divine Comédie* se trouve là toute, sinon le plan précis du monumental édifice... ». La traduction que M. Lebesgue nous donne du *Songe d'Enfer* nous rend ce poème agréable à lire et nous permet de vérifier son assertion concernant Le Dante. L'auteur de la *Divine Comédie* n'en sera pas diminué, et par ce livre Raoul de Houdenc sera un peu plus connu. Dans son introduction, M. Lebesgue a essayé de nous donner une synthèse de cette littérature du XIIIe siècle : « Songeons, dit-il, que c'est par Raoul de Houdenc et ses émules, grands ou petits, que la France du XIIIe siècle a pu se placer d'un seul coup à la tête de la civilisation du monde, et soyons indulgents pour ces lointains ancêtres de notre gloire la plus sûre. » Je signale, en terminant, le petit livre de M. Gahisto sur **Philéas Lebesgue** : les travaux de M. Lebesgue y sont sagement étudiés, sa belle curiosité intellectuelle, louangée.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Ardascheff : *Les Intendants de Province sous Louis XVI* ; Alcan, 10 fr. — Albert Savine : *La Vie à la Bastille, souvenirs d'un Prisonnier* ; Louis

Michaud, 1 fr. 50. — Vicomte de Reiset: *Les Reines de l'Emigration: Anne de Caumont La Force, comtesse de Balbi* ; Emile Paul, 5 fr. — Memento.

Les Intendants de Province sous Louis XVI, par Paul Ardascheff, traduit du russe par Louis Jousserandot. — Cet ouvrage est l'un des plus honorables efforts qu'il soit permis de faire en fait d'études originales sur l'Ancien Régime ; originales, c'est-à-dire poursuivies à côté et en dehors des ouvrages de Tocqueville, de Taine, ou même de Chassin, quant aux idées. La documentation est aussi de première main. On voit que l'auteur, dans ses recherches aux dépôts d'archives de Paris et de la Province, où il est remonté jusqu'aux sources officielles de la correspondance administrative, a voulu se rendre compte des faits par lui-même. Il a de la sorte déterminé la position des Intendants dans l'ancienne Société, montré comment leur magistrature administrative sortit du sein de la magistrature parlementaire ; étudié leur rôle dans les provinces, où leurs attributions, que ne fixait aucun décret législatif, avaient une heureuse souplesse, etc., etc. Nous signalons simplement, sans nous y arrêter, ces renseignements sur les fonctions administratives des Intendants. Pour précieux que soient de tels renseignements, — car il est très utile pour les historiens de connaître avec quelque exactitude, d'après la Correspondance administrative, les attributions des Intendants de Province, — l'intérêt de l'ouvrage (et le côté qui en est à discuter) n'est point là. M. Paul Ardascheff lui-même n'aurait pu faire un si gros livre s'il s'était borné à une étude purement administrative.

Mais il a voulu, de plus, montrer particulièrement, semble-t-il, la relation qu'il a observée entre la manière dont les Intendants administraient (sous Louis XVI) et les idées, les doctrines, les opinions, en un mot l'influence de leur époque. Tel est l'objet des chapitres sur « les Intendants et l'opinion éclairée », « les Intendants et la « Bienfaisance éclairée », l'Administration « éclairée » et le progrès matériel et moral du Pays ». On remarquera cet emploi du mot « éclairé », qui sent un peu son exotisme, il nous semble; de ce mot, que M. Ardascheff, professeur d'histoire à l'université de Kiev, a l'air de prononcer avec l'engouement particulier au pays de Catherine II et d'Alexandre Ier. C'est, d'ailleurs, par une rencontre piquante, une bonne fortune pour lui, car il lui arrive en même temps par là de sentir, en fait de choses « éclairées », comme on sentait au XVIIIe siècle même, et de se replacer, en un mot, dans l'atmosphère d'un temps qu'il prend, par la grâce de son zèle d'étranger, plus au sérieux que bien des Français.

Quoi qu'il en soit, son étude l'a mené à cette conclusion que les Intendants de province participaient largement, sous Louis XVI, à l'influence libérale et philosophique. Au lieu de l'agent redoutable

du pouvoir central que nous montrent Tocqueville et Taine, nous trouvons une sorte de médiateur bienfaisant, plein de mansuétude, prenant même contre la Cour les intérêts de sa province. Comme ce point de vue a donné lieu à de consciencieuses recherches sur toutes les parties de l'administration des Intendants, il sied de le prendre en considération. Faut-il l'accepter ? La question est délicate, et d'importance, notamment en ce qui concerne les causes de la Révolution. Certains Intendants ne répondent pas tout à fait au portrait général qu'en trace notre historien. L'intendant Saint-Priest, par exemple, malmena fort, pour de purs motifs d'intérêt personnel, Antoine Cambacérès, maire de Montpellier et conseiller à la Cour des Aides de cette ville ; l'intendant Chaumont de La Galaizière fut dur pour la Lorraine, dont Stanislas prit contre lui la défense : il est vrai que c'est du fils de celui-ci, plus libéral, que nous parle M. Ardascheff, mais il n'était que l'adjoint de son père, et n'administra (toujours en sous-ordre) que pendant deux ans (1789-1790). On pourrait citer d'autres exemples.

Il semble, en substance, que M. Ardascheff se soit fait quelque peu illusion sur la portée des mesures qui pouvaient provenir de l'esprit philosophique : nous voulons dire que l'Intendant pouvait fort bien abolir la corvée, par exemple, et n'en pas moins être un agent de la centralisation de Versailles. Il est certain que cette centralisation fut une des causes de la Révolution ; or, si les intendants furent, en majorité, ce que dit leur récent historien, s'ils combattirent avec les armes de leur administration, et pour ainsi dire sur son terrain même, l' « arbitraire », le « despotisme », la centralisation en un mot, que devient cette cause ? La province n'avait plus de raison de se soulever. Admettons cependant que l'administration régionale, sous Louis XVI, avait bien les caractères décentralisateurs qu'y a discernés la laborieuse investigation de M. Ardascheff : nous dirons, alors, qu'il était trop tard, que ces caractères étaient trop tardifs ; que l'esprit particulariste des provinces avait été, précédemment, trop longtemps et trop violemment froissé, pour que les bienfaits tardifs du règne de Louis XVI aient pu modifier les sentiments des populations. Et nous désignons, par là même, ce qui est, pour nous, le défaut de cet ouvrage, aux mérites d'ailleurs si réels : comme étude des causes de la Révolution (l'intérêt d'une telle étude est le principal), il serait insuffisant, en ceci que les investigations, limitées aux dernières années de l'Ancien Régime, ne remontent pas assez haut, à la période précédente, où l'administration des Intendants de Province avait fréquemment un caractère centralisateur à l'excès, et traitait la province comme un « corps mort ».

La Vie à la Bastille. Souvenirs d'un prisonnier, par Albert Savine. — M. Albert Savine a réimprimé des extraits de la

relation de Constantin de Renneville. Né à Caen en 1650, Constantin de Renneville fut employé par Chamillart, qui le protégeait. Passé en Hollande comme agent secret, il y fit une besogne d'espionnage et de contre-espionnage, besogne toujours dangereuse, qui le fit enfermer à la Bastille, où il resta de 1702 à 1713. A sa sortie il passa en Angleterre et de là à Cassel, au service de l'électeur de Hesse. Il y mourut en 1723.

Il a raconté sa détention dans l'ouvrage utilisé par M. Savine, et qui porte le titre de *l'Inquisition française*. M. Funck-Brentano fait d'assez vives réserves sur la véridicité de ce témoignage. Mais M. Savine, après examen de la question, croit pouvoir affirmer que les mensonges reprochés par M. Funck-Brentano sont en réalité « des différences d'appréciation ». Quoi qu'il en soit, l'intérêt de cette relation, qui fut célèbre en son temps, et dont l'auteur, après tout, pouvait dire: j'étais là, telle chose m'advint, cet intérêt ne saurait se nier. Les appréciations qu'elle a suscitées sont diverses. On vient de voir celle de M. Funck-Brentano. Un historien qui a publié quelques ouvrages sur le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, M. Ch. de Coynart, reste stupéfait, malgré l'irritation et les dramatisations de Renneville, de voir « de quel bien-être jouissaient les prisonniers ». Au contraire, M. Savine semble plutôt partager l'opinion de M. H. Monin, le dernier préfacier des *Mémoires sur la Bastille*, de Linguet, qui a écrit ceci sur Renneville: « C'est un témoin et une victime ; il a passé par presque tous les cachots de la Bastille, et il a toujours eu un ou plusieurs compagnons de captivité, libellistes, jansénistes, religieux indignes, déments, fous furieux, fous érotiques, etc. Lui-même nous paraît un mystique sensuel tombé dans une demi-enfance. Cependant les noms et les faits qu'il nous donne subsistent quand même et se trouvent généralement confirmés par les pièces authentiques. Or, la sensation dominante est celle de l'horreur. »

En voilà assez pour spécifier la valeur de cette relation. La réimpression de M. Savine est, en outre, presque de l'inédit, *l'Inquisition française* n'ayant pas été depuis fort longtemps rééditée. L'édition que l'on retrouve le plus communément encore est celle de 1715. L'illustration du volume est des plus curieuses.

Les Reines de l'Emigration: Anne de Caumont-La Force, comtesse de Balbi, par le Vicomte de Reiset. — Elle a, certes, moins de tenue dans l'irrégularité que la vie de M^me^ de Polastron, la vie de M^me^ de Balbi; mais elle est bien plus amusante! La languissante amie du comte d'Artois a le charme de sa douceur et de sa fidélité; mais Anne de Caumont-La Force, comtesse de Balbi, est une diablesse autrement éveillée, femme d'esprit qu'il fallait à l'homme d'esprit qu'était le comte de Provence. Il y eut des hauts et des bas dans la carrière de la favorite du futur Louis XVIII. Au Lu-

xembourg, où, dame d'atours de Madame, et tandis que l'on enferme son mari considérablement fou, commence son règne; à Coblentz, où il s'affirme, dans le salon rival de celui de Mme de Polastron ; à Bruxelles, où l'atteint, après une liaison de quinze années, la disgrâce de son royal ami, provoquée par une histoire scandaleuse et, nous dit M. de Reiset, d'ailleurs fausse, d'accouchement clandestin ; puis à Londres, où l'Emigration la fête ; puis encore, après sa rentrée en France, à Paris, où la police impériale ne tarde pas à la signaler « comme intrigante se mêlant de politique et surtout fort adonnée au sarcasme » ; à Montaubau, lieu d'ennuyeux exil, où la comtesse joue gros jeu pour se distraire, et tellement gros jeu qu'on a été jusqu'à dire qu'elle en avait fait sa profession (ce de quoi M. de Reiset ne veut pas entendre parler !), partout elle mène, jusqu'à sa retraite, à Versailles, qui vit durant de longues années encore sa vieillesse remuante, une existence assez tapageuse, lancée dans toutes les pétulances du plaisir, de l'intrigue et de la méchanceté spirituelle.

En somme, sans vouloir contrister M. de Reiset, qui doit d'ailleurs s'attendre à pareille impression, l'on peut dire que cette jolie femme a trop d'esprit pour être vraiment sympathique. Sympathique, Mme de Polastron l'est autrement. Et pourtant, chose remarquable, son influence sur le comte de Provence fut, en définitive, plus heureuse que celle de Mme de Polastron sur le comte d'Artois. La pâle Mme de Polastron fut, aux jours de sa fin morbide, et sans d'ailleurs rien perdre de ce qui la faisait aimer, l'inspiratrice de ce repentir du comte d'Artois, de cette deuxième manière contrite, dont Chateaubriand disait que les qualités en étaient plus antipathiques que les défauts, la dissipation d'autrefois. Au contraire, homme d'esprit, avec des qualités intellectuelles de finesse, de sagacité, de politique, Louis XVIII resta cela, devint davantage cela, en la compagnie d'une Mme de Balbi.

M. de Reiset est un gentilhomme qui sait le grand monde d'autrefois et qui le raconte. C'est une occupation qui, dans l'actuel effacement politique de la noblesse, reste une fonction presque historique, utile, donc. Il a, lui et certains autres de son monde, fort raison de s'y dévouer.

Memento. — Il y a assez de bons ouvrages sur Marguerite de Valois, depuis celui de Saint-Poncy jusqu'à celui, récent, de M. Charles Merki, pour qu'il soit possible de parler de *la Vraie Reine Margot* (Louis-Michaud, 1 fr. 50). M. Albert Savine a pu nous la montrer telle que l'on sait qu'elle fut aujourd'hui, galante assurément, mais généreuse, intelligente, et, somme toute, la seule intéressante dans la déliquescence de sa race. M. Savine a composé un texte agréable et nourri, tel qu'en peut comporter un ouvrage qui, en utilisant avec soin et habileté les documents publiés, ne prétend pas être un ouvrage technique. Le progrès et la vulgarisation des méthodes

documentaires ont permis à la librairie historique de lancer des publications à bon marché, où se trouve un fond d'information scientifique. Cette publication-ci est très bien faite en ce genre. Le grand public peut s'y instruire et s'y distraire ; ou bien encore, un public studieux, mais à qui les recherches spéciales sont peu faciles. Un choix d'illustrations documentaires complète le volume.

Nous ne pouvons qu'enregistrer avec impartialité ce nouvel ouvrage sur la question Louis XVII. Rien, bien entendu, pour M. Paul-F. Macquat, ne fait moins de doute que *l'Evasion et la survie du Fils de Louis XVI* (H. Daragon, 2 fr. 50). Tout est possible. M. Otto Friedrichs, qui est ici une autorité, donne cet ouvrage pour un bon résumé de la question Louis XVII. Ce qu'il y a de terrible, dans cette question, c'est que quand bien même Naundorff serait le Dauphin, cela ne servirait à rien, absolument à rien!

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Georges Deherme : *La Démocratie vivante*, Bernard Grasset, 4 fr. — Pierre Méline : *Le Travail sociologique : la méthode*, Bloud, 0.60. — Cercle Joseph de Maistre : *Etudes sociales et politiques*, Lib. nationale, 3.50 — Henri Coulon et René de Chavagnes : *Le Mariage et le divorce de demain*, Flammarion, 3.50. — Memento.

Le livre de M. Georges Deherme, **Démocratie vivante**, pourrait être dit tout d'abord le bien nommé. Rien de plus vivant, en effet, que les pages chaleureuses qui le composent, chacune d'elles portant sa date dans la passion, tantôt libertaire, tantôt autoritaire, qui l'anime, et quoique le livre ait été écrit à chapitres rompus au cours de ces dernières années, rien de plus homogène et de mieux équilibré que son ordonnance : Démocratie ou monarchie. — Maladies de la Démocratie. — Organisation de la Démocratie, triple groupement logique qui devrait faire envie à bien des traités fluants d'un jet soigneusement canalisé. On sait combien représentatif de son temps est l'auteur, autodidacte et autopulsif, de qui est venu tout le mouvement des universités populaires ; son ouvrage sera donc précieux à la fois à ses anciens camarades du faubourg Saint-Antoine attardés dans les illusions ou les exploitations politiciennes, et aux observateurs désintéressés épris de beaux cas d'évolution psychologique. Il ne semble pas, d'ailleurs, que le cas de M. Deherme soit un des plus communs en son genre, et je crois que la foule — mais qu'est-ce que cela prouve, étant donné l'artificiel de sa marche? — s'oriente sur une route tout opposée à la sienne ; or, cette route n'est pas rassurante, et ceux qui en déterminent l'artificiel assument vraiment une lourde responsabilité, mais l'Après nous le déluge! si durement reproché au temps jadis, fait plus loi que jamais en le logis où, le lion de bonne maison ayant disparu, les rats dansent à cœur joie.

Pour en revenir à M. Deherme, le reproche que je lui ferais porterait sur l'air de sa chanson plutôt que sur les paroles. Il est trop continûment, trop profondément pessimiste. Même quand on croit le char social sur une pente dangereuse, il ne faut pas crier trop fort ni trop souvent aux oreilles du chauffeur, et puis il est permis de se dire que les autres chemins auraient, eux aussi, leurs casse-cous. Peut-être le pessimisme de l'auteur vient-il de son strict rigorisme moral, lequel est d'aussi bon conseil pour soi que de délicate influence vis-à-vis d'autrui. A se préoccuper trop du vice, on finit par ne voir que lui. Mais, dans le monde, il y a par bonheur plus de bien que de mal, car autrement le monde crouleraît. Le mal lui-même, tout en restant tel (je laisse à M. Durkheim l'idée saugrenue de nier que le crime, par exemple, soit un mal), n'est peut-être pas aussi désastreux, ni le bien aussi indispensable que le croient les gens vertueux : est-ce abominable, ce que je dis-là ! Dans tous les cas, de même que le meilleur moyen de favoriser le bien n'est pas de le prêcher sur toute borne de carrefour, le plus efficace procédé de combattre le mal n'est pas de le vitupérer en face. Que de plus satisfaisants résultats on obtient par des mouvements tournants et confiants ! S'indigner, se désoler, crier que tout est perdu, n'est pas le moyen de grouper les bons vouloirs et les beaux espoirs. Autrefois, l'auteur fonçait sur le parasitisme bourgeois au nom du prolétariat martyr, et maintenant il fouaille la démagogie au nom du principe d'autorité ; mais comme tout cela aurait besoin d'être vu de près ! et s'il se trompait jadis, pourquoi ne se tromperait-il pas aujourd'hui ? Et puis, il ne faut pas être trop exigeant et les moralistes le sont tous. Voilà l'alcoolisme, par exemple. M. Deherme ne voit qu'un remède : la moralisation de l'espèce humaine. Mais le billet de La Châtre était un chèque barré en comparaison ! Comme il serait préférable, en attendant, de recourir aux moyens plus humbles, moins ambitieux, mais autrement efficaces, en somme, que conseillent les spécialistes, ceux de M. Bertillon, par exemple, n'en déplaise à M. Yves Guyot...

§

Le petit livre de M. Pierre Méline, **le Travail sociologique la méthode**, est un très utile exposé des trois principales façons actuelles de comprendre la science sociale : celle de M. Durkheim et de ses élèves, qui s'efforce de préciser ce qui est plus spécifiquement social dans l'immense domaine de l'activité humaine ; celle d'Edouard Demolins et de ses collaborateurs, qui procède de préférence par observation directe, comparaison et classification des faits historico-économiques ; enfin celle de Tarde et de ses amis, qui demande à la psychologie tant individuelle que collective l'explication de tous les phénomènes sociaux. Les lecteurs du *Mercure* trouveront dans la

collection de la revue des développements assez copieux sur ces trois méthodes pour que je puisse ici me contenter d'un résumé strangulatoire. Toute évolution sociale est conditionnée par deux facteurs : le milieu physique (ce qui donne raison à Demolins) et le caractère humain (ce qui légitime Tarde). Quant « au fait social » essentiel, unique, après qui continue à courir M. Durkheim, on peut ne pas suivre la chasse; il est seulement regrettable de voir tant de consciencieux et laborieux veneurs s'attarder et s'essouffler dans l'espoir d'un hallali qui ne sonnera jamais.

§

Les Etudes sociales et politiques du Cercle Joseph de Maistre ouvrent une collection qui promet d'être considérable, puisque ce premier volume correspond à deux mois seulement de conférences; on y trouvera une bonne demi-douzaine d'essais intéressants, mais à trop grandes préoccupations d'actualité politique, parmi lesquels je mets à part celui de M. Pierre Gilbert, *la Valeur de la science sociale*, qui traite un peu le même sujet que le livre précédent. Les études voisines, d'ailleurs, seraient à lire aussi, sur le patriotisme révolutionnaire, la politique de Catherine de Médicis, l'impérialisme américain; non, certes, que tout y soit approuvable, mais la continuité de l'idée fixe et la façon dont tout s'explique dès qu'on veut et comme on veut, sont sujets d'observation instructive. Au fond, tout Français est Jacobin, et il n'y a rien qui ressemble plus à un pieux républicain qu'un dévot royaliste; Bonald n'est qu'un Jean-Jacques retourné. Ah ! que les Montesquieu sont rares !

§

Si j'en crois la prière d'insérer du livre de MM. Henri Coulon et René de Chavagnes, **le Mariage et le divorce de demain**, cet ouvrage est définitif. Ah ! cent fois loué soit-il s'il met un bouchon à l'inépuisable fontaine des considérations pour, contre ou à côté du *conjungo !* Ouvrons-le donc, ce benoît volume, avec une gratitude attendrie. Dès ses premières pages, un anathème de la démagogie, lisez démocratie, et une apothéose de l'Elite ont de quoi nous ahurir, d'abord parce que tout cela n'a qu'un lointain rapport avec les articles 144 et suivants du Code civil, et aussi parce que nous pourrions nous croire fourvoyés en un sabbat de réactionnaires, tant on y tape de bon cœur sur les politiciens, les socialistes, les représentants du peuple, si on ne nous rappelait au bas des pages que les auteurs ont prôné des réformes aussi héroïques que la substitution intégrale du jury à la magistrature. Et ce mélange de doubles hardiesses n'est pas pour me déplaire, à moi prôneur impénitent des aristies. Seulement, tout de même, l'élite de ces messieurs me semble bien recroquevillée; trente membres, pas davantage, dans le *Comité de réforme du mariage*,

c'est peu! D'autant que,sur ces 30 matrimoniologues, il y a pas mal de célibataires endurcis et de divorcés farouches, et que les pères de familles nombreuses paraissent y être en nombre minime ; je ne sais pas si, à eux 30, nos réformateurs ont plus d'une douzaine d'enfants. Il me semble que ce n'est pas ainsi que j'aurais composé mon élite ! Enfin, passons, et ne nous arrêtons pas davantage aux trente articles bio-bibliographiques qui tiennent plus de la moitié du volume, arrivons aux travaux du Comité, sinon aux discussions, parfois pourtant amusantes, du moins aux conclusions. Oh ! elles ne sont pas dynamitardes. 1° Simplification des formalités. La loi Lemire, du 21 juin 1907, a fait ici le gros de la besogne. Le Comité voudrait mieux et que le mariage se fît sans cérémonie aucune ; pour ce qu'on y perdrait ! Donc approuvé. 2° La femme ne perdra pas sa nationalité par le mariage. Ceci tout à fait louable en dépit des inconvénients de la réciprocité. 3° Egalité des droits et devoirs des conjoints. Oui, si cela vous fait plaisir. 4° Un seul régime matrimonial : la séparation des biens. Oui, mais, comme d'autre part « chacun des époux contribue aux charges du ménage suivant les conventions contenues en leur contrat », il n'y aura ni plus ni moins de chicanes qu'aujourd'hui. Et comme, en outre, les bénéfices réalisés pendant le mariage devront se partager entre conjoints,ce sera revenir à la communauté réduite aux acquêts, régime habituel de notre abhorrée bourgeoisie. 5° Divorce par consentement mutuel. En fait, nous l'avons. 6° Divorce « pour incompatibilité d'humeur,à la requête d'un seul », après 2 ans de mariage et 2 ans d'instance ; ça c'est la répudiation,la grande réforme du Comité. Je souhaite vivement qu'elle fasse plus d'heureux que de malheureux et je souhaite également que, dans les milieux pauvres, la mère répudiée ou répudiante, à qui restera le soin des enfants, n'éprouve pas trop de difficultés à faire rentrer la pension que lui devra son ex-homme. Et voilà tout ! Les 30, parmi lesquels se trouvaient quelques gens sérieux, se sont efforcés d'être judicieux et prudents ; ils ont désavoué les fantaisies de Léon Blum et les frénésies d'Ellen Key. Sachons-leur-en gré, sans insister sur des méprises vraiment étonnantes de la part de juristes : où ces messieurs voient-ils, par exemple, que l'article 324 du Code pénal donne au mari qui surprend sa femme en flagrant délit d'adultère le droit de la tuer avec son complice ? Ce texte dit seulement qu'il sera excusable. Or,il faut se rappeler qu'en 1810, année où le Code pénal a vu le jour, il n'y avait pas de circonstances atténuantes (elles datent de 1832) et que le juge était tenu de condamner dès que le délit était constant. Par suite, en accordant à certains actes de violence (dont quelques-uns vraiment cocasses ! l'article 325 déclare excusable celui qui coupe ce qu'on devine à un exhibitionniste) les circonstances atténuantes, avant qu'elles existassent, le Code pénal faisait une œuvre de haute

équité, sans tomber dans la niaiserie, puisque, tout en étant *excusé*, le mari qui tuait sa femme ou son complice attrapait bel et bien ses 5 ans de prison (article 326). J'ai insisté là-dessus parce que ce sujet est généralement mal connu ; le nombre de sottises qu'a fait dire ce malheureux article 324 est inouï; elles ne sont réjouissantes que quand elles émanent d'hommes de l'art.

MEMENTO. — Paul Lafargue : *Le Déterminisme économique de Karl Marx, recherches sur l'origine et l'évolution des idées de Justice, de Bien, de l'Ame et de Dieu.* Paris, Giard et Brière, 3 fr. 50. On trouve de tout dans ce livre, même le couplet sur l'article 324. « De nos jours, le mari qui, en Angleterre, tuerait sa femme surprise en flagrant délit d'adultère serait bel et bien pendu comme un vulgaire assassin (oh ! oh ! et si les jurés refusaient ?) tandis qu'en France, loin d'être puni, il devient un héros qui a vengé son honneur niché entre les cuisses de madame son épouse. » Comment celui qui écrit de pareilles inepties peut-il, d'autre part, signer des pages aussi remarquables que celles qui terminent le volume « le Mythe de Prométhée », parues déjà dans *la Revue des Idées*, et où l'on peut voir une explication très ingénieuse et très neuve de cette antique légende, Prométhée cessant d'être le « frère aîné de Satan qui tomba comme lui » pour devenir le simple adversaire du roi de l'Olympe, non pas inventeur du feu, mais ravisseur du feu sacré du foyer qui faisait le prestige des familles eupatrides? — *L'Almanach du Cœnobium pour 1909*, 3 fr. 50, est une heureuse initiative de la revue métaphysique et morale qui paraît sous ce titre à Lugano. 365 philosophes y ont collaboré. Une pensée par jour ! La devise serait ici plus juste que chez Emile de Girardin. Tous les pays ont contribué à former cette grave phalange, bien que deux langues seulement, le français et l'italien, aient été admises. Mais des livres de ce genre ne peuvent être que signalés; à citer un fragment, les 364 autres protesteraient.— Dans *la Réforme sociale* du mois de janvier, un très intéressant échange de vues autour de la loi Ribot du 10 avril 1908 sur les facilités nouvelles à constituer le petit bien familial. Le ministre italien Luzzatti raconte que, demandant à des paysans de Padoue : Que préféreriez-vous, retraite ou maison? tous répondaient : maison. Il est vrai que peut-être cela tient-il à la crainte, chez ces *braccianti*, que l'Etat ne fît banqueroute. A noter que cette loi, la plus importante, certes, de la dernière session, a été votée sans discussion, et comme qui dirait à la dérobée; les bonnes lois ne passent que par inadvertance.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

E Doutté : *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, in-8, 617 pages, Alger, Jourdan, 10 fr. — Ch. Swynnerton : *Romantic tales from the Panjab with Indian night's Entertainment*, 2e éd. Londres, Constable, 6 sh — H. Ellis : *The Soul of Spain*, 2e éd., Constable, 7 sh. 6.— A. H. Keane : *The World's peoples, a popular account of their bodily and mental characters, beliefs, traditions, political and social institutions.* 270 photot., Londres, Hutchinson, 6 sh. — Memento.

Le livre de M. Doutté, professeur à l'école des lettres d'Alger et

connu pour ses voyages d'exploration dans les oasis sahariennes et au Maroc, sur **la Magie et la Religion dans l'Afrique du Nord**, sera apprécié autrement par les spécialistes que par le grand public. Les premiers trouveront que, pouvant proposer un classement original des matériaux innombrables et excellents qu'il a recueillis, il a eu bien tort d'accepter les cadres de l'école anthropologique anglaise et sociologique française et de se mettre ainsi à la remorque d'autrui. Il lui est arrivé ainsi de laisser dans l'ombre certains détails, d'attribuer une grande importance à d'autres et ceci non pas en se laissant guider par les faits eux-mêmes, mais par suite de la nécessité où il s'était mis de placer ces faits dans des schémas déjà établis.

Par contre le lecteur général, à qui ces questions théoriques n'importent que peu, louera précisément M. Doutté d'avoir présenté des matériaux non pas pêle-mêle, ni suivant leurs ressemblances formelles seulement, mais d'après un plan systématique commode et clair. L'introduction caractérise la civilisation musulmane et montre l'importance fondamentale dans cette civilisation de la religion soit islamique proprement dite, soit locale. En effet, l'islam de l'Afrique du Nord est un amalgame de théories et de pratiques indigènes, surtout berbères, et de théories et de pratiques d'importation (romaines, islamiques, juives). Le premier chapitre traite des magiciens, des devins, des devineresses, des contre-sorciers, de la médecine superstitieuse et des marabouts. Le chapitre II est consacré à la description des rites magiques, de la pharmacopée; le chapitre III aux incantations ou rites oraux, à la musique et à la poésie, aux serments; le chapitre IV aux talismans ou rites figurés (encres, caractères, lettres, nombres magiques, 99 noms de Dieu, versets du Coran).

Le chapitre suivant est intitulé : les fins pratiques de la magie. C'est, en réalité, une énumération de rites de toutes sortes classés d'après leur but utilitaire actuel : contre les maladies, les démons, le cauchemar, pour et contre l'amour, contre les accidents, les bêtes nuisibles, pour reprendre les esclaves fugitifs, pour devenir riche, pour découvrir les trésors, pour faire de l'or, se rendre invisible, allumer l'incendie, semer la discorde, nouer et dénouer l'aiguillette, pour envoûter. La fin du chapitre traite de la magie du cadavre, de la main du mort, de la lune, de la pluie. M. Doutté admet la théorie individualiste et anti-sociale de la magie actuelle ou sorcellerie, et c'est là, à mon sens, que se marque le plus l'inconvénient d'avoir suivi l'école sociologique au lieu de préférer l'étude personnelle des faits.

Aussi le chapitre suivant, où d'abord il a été fait état de la Logique des Sentiments de Ribot, et qui par suite pouvait devenir original, est-il celui qui appelle le plus de critiques. M. Doutté reconnaît lui-même que la magie est une technique : il ne devait pas rester en

route, mais laisser de côté ce qui subsiste encore de religiosité personnelle en Frazer, Durkheim, Mauss, etc., et reconnaître enfin que *la magie est la technique dont la religion est la théorie ;* il n'y a pas lieu de les opposer l'une à l'autre ni de se soumettre à des classifications d'ordre apologétique. Au cours des siècles, un même rite ou un même cérémonial ont été tour à tour appelés religieux ou magiques, selon qu'ils étaient admis ou non par l'orthodoxie du moment. Les rites du culte des saints sont devenus des rites magiques, et subsistent comme tels dans les pays qui, par suite de l'adage *cujus regio ejus religio,* ont passé du catholicisme au protestantisme (diverses régions de l'Allemagne, Danemark, etc.). Toutes sortes de pratiques admises comme religieuses par l'Eglise pendant le moyen-âge ont été depuis le XVIIIe siècle rejetées par cette même Eglise dans la magie. Mais ces variations ne doivent pas plus influencer l'historien des religions qui veut classer les faits magico-religieux, que n'influent sur le botaniste les qualités médicinales des plantes de son herbier.

A ce chapitre plutôt théorique font suite des chapitres descriptifs : la divination inductive (ornithomancie, éternument, chiromancie, flèches, tirage au sort, géomancie, etc.) et intuitive (nécromancie, songes, incubation, prophètes, etc.), la transmission des forces sacrées (tas de pierres, chiffons, offrandes, ex-voto, la *baraka* ou bénédiction, etc.).

Le chapitre X décrit les diverses formes du sacrifice, défini suivant le schéma de l'école sociologique. Enfin les deux derniers chapitres sont à tous points de vue les plus utiles, parce qu'on y trouve présenté pour la première fois un tableau systématique des cérémonies saisonnières dans l'Afrique du Nord. On y trouvera décrit le carnaval à Ouargla, à Touggourt, à Biskra, dans l'Aurès, au Maroc, etc. ; le caractère agraire (fête du printemps, du renouveau de la végétation, etc.) de ces cérémonies, démontré pour l'antiquité classique et l'Europe par Mannhardt, pour l'Asie antérieure par Frazer, est bien mis en lumière par M. Doutté. Les fêtes de l'Ennaïr et du Nisân et les rites pour faire tomber la pluie forment la matière du dernier chapitre.

Tel est, présenté brièvement, le contenu de ce volume qui sera d'une grande utilité, non seulement aux historiens des religions, aux ethnographes et aux folkloristes, mais aussi aux colons et fonctionnaires d'Algérie et aux touristes. Chacun, même au cours d'un séjour de courte durée, a occasion d'observer de petits rites quotidiens, et parfois d'assister à de grandes cérémonies, que le livre de M. Doutté lui rendra intelligibles. Il est le premier d'une série d'études sur *la Société musulmane du Maghreb :* on espère que les volumes suivants, qui seront consacrés aux personnifications sacrées, aux institutions et cérémonies de tout ordre, ne tarderont pas trop.

§

Il y a peu de recueils de contes populaires qui présentent autant d'importance que les **Indian Night's Entertainments** de Ch. Swynnerton ; on y trouve de si nombreux parallèles à des contes européens, que, lors de leur publication, les partisans de la théorie sur l'origine indienne des littératures populaires se crurent proches du triomphe. Depuis, des parallèles semblables ont été retrouvés en des pays où la contamination est reconnue pour impossible et de plus on a trouvé des papyrus égyptiens reportant la date de plusieurs des thèmes universels à plusieurs siècles avant les débuts de la littérature hindoue. Mais le recueil de Swynnerton n'en garde pas moins son intérêt, d'autant plus que les contes sont amusants et souvent naïfs. L'autre recueil, les deux réunis en un seul volume dans cette nouvelle édition, contient l'histoire épique de Rasalu, l'une des plus intéressantes du Panjâb. L'histoire de Hir et de Ranjha est une bien jolie variante hindoue du thème de Héro et Léandre.

Autre réimpression qu'apprécieront non seulement les ethnographes, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à la psychologie des peuples : **l'Ame de l'Espagne**, par Havelock Ellis, l'auteur des Etudes de psychologie sexuelle. Qu'on se rassure : ni les faits, ni le style ne sont les mêmes : loin d'être « objectif », ici l'auteur s'enthousiasme, s'emballe, admire, plaint, critique, bref met son tempérament tout entier à faire revivre par des mots une Espagne dont mieux que d'autres il put discerner l'âme vraie à travers ses monuments, ses cérémonies, ses danses, ses tableaux, sa littérature et les paysages si heurtés et si divers dont elle subit l'influence séculaire. Le frontispice reproduit l'admirable Dame d'Elche ; et nulle figure ne symbolise mieux l'Espagne que ce visage à la fois passionné et désenchanté, encadré d'une coiffure étrangement compliquée, magnifique et rigide.

§

Si on laisse de côté certaines solutions de questions théoriques n'intéressant que les ethnographes de métier et qui prêteraient à discussion, il faut reconnaître le nouveau livre de M. Keane sur **les Peuples de la Terre** comme le meilleur manuel à recommander au grand public. L'arrangement des matières est vraiment bien compris. Pour chaque grande division de l'humanité, il y a un chapitre général qui donne, classée d'après les subdivisions respectives, la liste des populations. Cet aspect ingrat ainsi écarté, les chapitres suivants décrivent dans leurs grandes lignes les diverses mœurs et coutumes, le type, le vêtement, etc., les religions, les croyances et pratiques. Les illustrations sont fort nombreuses, très bien choisies, d'après des photos originales, et très nettes. A signaler la fig. 32

qui représente l'un des derniers Kalang (Java) au type d'orang-outang accusé (prognathisme extraordinaire) ; van Musschenbroch a retrouvé ce type en divers endroits de Java et toujours comme provenant d'un métissage avec des Kalang ; on sait que c'est à Java qué fut trouvé le fragment de crâne du *Pithecanthropus erectus*.

§

Memento. — Du livre de M. Zaborowski sur *les peuples Aryens d'Asie et d'Europe* (Doin, 5 fr.), je crains d'avoir à dire trop de mal. Depuis trente ans M. Z. défend sa théorie ; il pense les Aryens venus d'Asie ; ses arguments sont en fait peu nombreux ; la discussion des théories d'autrui est peu approfondie ; pas de références bibliographiques. Le terme même d'Aryens est aujourd'hui laissé de côté : s'il s'agit de langue, on dit indo-européen ; il n'y a pas de « race aryenne ». La théorie de la parenté ethnique des Savoyards et des Tadjik de l'Asie Centrale, bien qu'affirmée de nouveau par M. Z avec conviction, me laisse sceptique. Je ne désespère pas, ayant vu beaucoup de Savoyards, des bruns grands et petits, et des grands blonds, d'aller un jour au Turkestan voir si j'y retrouverai leurs frères de figure, de stature et de pigmentation. Les mensurations seules me semblent insuffisantes en ces matières.

A signaler sur les Basques un article de M. Pierre Lhande dans la Revue critique des idées et des livres d'août 1908, et du même, *Autour du foyer basque*, Libr. nationale, 2 fr. ; le père P. Lhande y développe un plaidoyer agréable en faveur du régionalisme basque et de la puissance du traditionnalisme.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Akademos : M. Laurent Tailhade, sur Paul Verlaine. — *Le Correspondant :* un poème de M. Ch. de Pomairols. — *La Revue du Temps présent :* J.-K. Huysmans et le langage des pierres. — *La Revue :* la Photographie des Esprits. — Memento.

Akademos, qui a paru pour la première fois le 15 janvier, est une revue somptueuse, imprimée avec luxe et bon goût. Toutes les belles choses n'ont heureusement pas un destin court et il faut souhaiter la durée à ce nouveau recueil.

M. Laurent Tailhade y donne, sous ce titre *: les Carnets de Stéphane Baillehache* (*souvenirs sur Verlaine*), des pages de cette forte prose dont il est un des rares à pouvoir soutenir le ton. Certes, on enrage de le voir décocher ses traits mortels à des gens dont on aime l'œuvre et la personne. Mais quelle puissance n'y a-t-il pas chez ce grand styliste, quel autre s'est nourri de meilleure moelle, quel demeure mieux soi-même, débiteur d'autant aux maîtres qui, depuis notre admirable XVI^e^ siècle, ont édifié la Langue Française !

Ah ! que tous les malades, les neurasthéniques, les abscons, les obscurs, les maniaques qui expriment en rébus le vide sonore de

leur crâne, aillent à cette prose!... Et quelques-uns seront guéris d'avoir aimé l'ombre, les larves, quand il y a la vivifiante lumière, les belles formes, la froide raison et les idées, source aux mille bouches de toutes joies!

Je leur indique Laurent Tailhade comme un guérisseur infaillible, s'ils n'ont point, les débiles, oublié l'alphabet, dans le désordre du trop impérieux génie qui métamorphose un homme en âne aux oreilles d'or. Braire et croire qu'on embouche la trompette de Jéricho, c'est une illusion sans doute. Avoir la tête pleine de ténèbres et se dire : « Je suis obscur comme un lys », c'est évidemment s'illusionner encore!

Honneur à Laurent Tailhade qui nous aura donné ce portrait définitif de Verlaine :

Le pauvre Lélian revenait, escorté d'une légende « saturnienne », où l'envie et la sottise avaient collaboré pour la plus grande part. C'était « un homme pauvre et doux » qui, déjà, s'éloignait de la quarantaine, un pénitent bizarre, un pèlerin du caboulot qui sacrait, buvait, bavait et titubait, ponctuant chacun de ses discours avec le mot national que le Roi Ubu n'avait pas encore magnifié d'une sixième lettre. Coiffé d'un chapeau mou, éternellement cravaté d'un cache-nez de laine grise dont les bouts pendaient sur ses épaules à la façon d'une steinkerke, traînant la jambe et presque toujours entre deux vins, il allait de café en café, du *Procope* au *Soleil d'Or*, avec sur ses talons une séquelle de pierreuses en cheveux, d'éphèbes aux ongles en deuil qui, altérés de gloire et de boissons fermentées, s'enorgueillissaient à humer le pot dans une telle compagnie.

A parler franc, de tous les vices imputés à Verlaine, un seul n'était pas imaginaire, qui suffit à briser, dès le début, cette noble carrière. Sobre, il eût aimé Rimbaud, Létinois et les autres, comme Montaigne aima La Boétie, comme Shakespeare aima lord Southampton.

L'ivresse condimenta cette dilection quasi-paternelle de ce que Racine appelle décemment quelques « familiarités indiscrètes ». De Vénus Ourania, *poor* Lélian ne reçut en don que l'uranisme.

Il ne retrouvait la pleine conscience de lui-même que dans ces hôpitaux où l'amenait fréquemment sa redoutable hygiène. C'est là que, pendant les treize dernières années de son existence, il fomenta ses plus beaux vers.

Quand les noires vapeurs de l'ivresse n'embrumaient plus cette noble intelligence, nul causeur plus fin, plus courtois et plus nourri. Son masque socratique aux narines courtes et palpitantes, aux yeux bridés et malicieux, au sourire enfantin, s'animait d'une vie intense. Il contait avec infiniment d'esprit sa fugue en compagnie de Rimbaud à travers la Belgique, ses démêlés avec les tribunaux après que, son ami et lui, tous deux abominablement ivres, eurent échangé dans un café de Charleroi des coups de revolver. Il était plein d'anecdotes et de trouvailles. Il plaisantait avec belle humeur sa pente irrésistible à l'ivrognerie. Il narrait volontiers le mot d'un clergyman qui, l'attendant à je ne sais quelle gare de Londres, vêtu de noir, plastronné de blanc, et de la tête aux pieds enduit d'anglicanisme, lui jeta comme bienvenue cette parole décisive :

— *La* prenez-vous au sucre ?

Que sont les pitoyables, les écœurantes palinodies des pauvres barbouilleurs en vers ou en prose, voués au noir animal, au noir de suie, auprès de telles phrases claires, harmonieuses, précises, d'où l'image saute aux yeux qui se la rappelleront toujours !

Et maintenant écoutez cet autre son, grave, tragique :

Dans le triste quartier de la montagne Sainte-Geneviève, parmi les rues crasseuses, j'ai, le 24 janvier 1896, trouvé ce logis plus navrant que l'hôpital, où Verlaine exhala son dernier soupir.

Sur le lit drapé de blanc, sur le lit pieusement jonché de lilas et d'hivernales roses, le poète est endormi. Son visage, dont la mort précise et ennoblit les traits, garde encore çà et là des plaques de hâle dont les teintes chaudes prolongent l'illusion de la vie. Son front, vaste et majestueux comme la voûte d'un temple, son front, touché par le baiser sanctimonial de la Muse, penche un peu vers l'oreiller appesanti, semble-t-il, par de lourdes pensées. Dans la chambre un dessinateur prend des croquis. Paris entier monte et se découvre devant l'illustre mort.

Et malgré l'horreur banale du taudis, malgré l'escalier empuanti de chlore, malgré les banquistes préparant pour demain leurs réclames funéraires, quelque chose de grand apparaît autour de ce cadavre. Désormais Paul Verlaine appartient à l'admiration des hommes. La Gloire veille debout à son chevet funèbre. Finalement, elle couronne le divin poète, le maître sonore, d'une palme verdoyante, symbole de jeunesse et d'immortalité.

A part la catastrophe qui l'éloigna pour jamais de la société régulière et fit de lui jusqu'à la fin de sa vie une manière d'*outlaw*, moitié proscrit et moitié dieu, Verlaine, peut-on dire, n'a pas eu d'histoire. Son existence s'est déroulée comme la comédie italienne, sur la place publique, entre les mûrs de l'hôpital et la porte du marchand de vins, avec, pour toile de fond, cette même cathédrale où, quatre siècles auparavant, le trimardeur François Villon s'agenouillait pour prier « Notre-Dame ». Nul être humain ne fut plus que Verlaine spécialisé dans sa fonction. Ce fut un poète, et rien de plus. Ronsard, Victor Hugo, Jean Racine mêlent à leurs dons lyriques d'admirables facultés oratoires. Ce sont de merveilleux rhéteurs, d'incomparables avocats. Verlaine est tout en cris, en effusions passionnées. Il délire, il se meurt, il pâme, transverbéré d'amour. Chaque fois qu'il s'exerce à développer, l'inspiration fuit, le verbe s'embourgeoise, l'étonnante Psyché remonte au ciel.

Poète admirable et spontané, il n'a que faire d'un travail soutenu. On l'imagine malaisément, assis devant sa table à des heures méthodiques, et reprenant le lendemain sa tâche de la veille.

La bohème, le désordre, la godaille populacière étaient le milieu propice à son génie. Il vivait naturellement parmi la crapule et trouvait, au cabaret, ses grâces les plus tendres, ses rythmes les plus délicats. Un lys fleurissait tout naturellement sur ce fumier. Il écrivait *Green* avec des poux dans la barbe ! La mort purifie et, comme le feu, ne laisse intacte que la divine essence.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure
ont à jamais pénétré dans nos cœurs.

Qu'importe le taudis de la grosse Margot, la chambre infamante de la Krantz à qui lit *Sagesse* ou les stances de la *Belle Heaulmière* ?

Les forces inconscientes qui nous mènent distribuent le génie et la beauté avec une majestueuse indifférence. Qu'importe à l'universalité des Etres un ténor contrefait, un poète scandaleux? Aussi bien, est-ce peut-être une consolation pour les déshérités, que de voir cette indifférence de la Nature envers les biens qu'elle impartit et jusqu'à quel point le Monde est insoucieux de développer en notre faveur le meilleur de nos tendresses, le plus pur de nos orgueils : *Qui dat nivem sicut lanam, nebulam sicut cinerem spargit.*

§

A l'heure où paraîtront ces lignes, M. Charles de Pomairols sera peut-être l'un des quarante Immortels, parce qu'il aura su préparer sa tournée de visites et dire les paroles convenables à l'éminent marquis Costa ou à M. Francis Charmes, cette lumière (que dis-je ?) ce Soleil !

On m'avait assuré que M. de Pomairols était un poète. On peut lire des vers de sa façon, depuis qu'il est candidat à l'Académie Française. En voici que j'emprunte au **Correspondant** (10 janvier) :

LA VASE

Au bord de l'étang qui repose
Parmi la menthe et le roseau,
Dans une solitude close,
Je feuillette un livre nouveau.

Et l'espoir en mon cœur se lève :
Peut-être, comme un don royal,
Ce livre nous porte un beau rêve,
Où va resplendir l'idéal.

Hélas! trop fréquente aventure,
En ces pages d'un ton amer
Je trouve encore l'œuvre impure
D'un bas esclave de la chair.

O douces âmes innocentes
Qui fleurissez dans ma maison,
Combien vous seraient malfaisantes
Les haleines de ce poison !

Vous permettez que je passe trois strophes? Le poète y explique comme il attache « au plat d'une lourde pierre » le livre détestable et le lance dans le marais.

« Va, lui dis-je, cacher ta honte,
Voile-toi de ces profondeurs,

Et que jamais ta nuit n'affronte
La clarté des jeunes candeurs !

Avant que par toi ne s'abaisse
Un cœur naïf, né pour le bien,
Va trouver dans la fange épaisse
L'obscure mort qui te convient ! »

Il plonge, il disparaît, il touche
La vase molle aux noirs débris,
Et quand pesamment il y couche
Les feuillets à jamais flétris,

Une écume sur l'eau se joue
Où des bulles viennent surgir...
Ainsi de cette âme de boue
S'exhale le dernier soupir.

Vers de vieille institutrice quinteuse ou de jeune pensionnaire des Oiseaux, il y a quelque trente ans, ils justifient les ambitions académiques de leur auteur. Si elles étaient déçues, ce serait à croire la noble Compagnie capable encore de parti pris...

§

La **Revue du Temps Présent** (2 janvier) publie des *notes inédites* de J.-K. Huysmans sur la symbolique des pierreries, communiquées et commentées par le religieux Dom J.-M. Besse.

En route allait être mis sous presse lorsque Huysmans visita le monastère de Saint-Wandrille. Il fréquenta l'abbaye de Solesmes pendant la rédaction de *la Cathédrale*. Solesmes fut pour son âme une révélation. C'était le Moyen-Age avec ses splendeurs liturgiques, sa piété simple et doctrinale. Le bibliothécaire, qui était, lui aussi, une bibliothèque vivante, devint son ami et son collaborateur. Sa curiosité des symboles liturgiques trouva moyen de se satisfaire. Symbolisme des cérémonies, symbolisme des pierres, symbolisme des fleurs, symbolisme des couleurs et des parfums, tout y passa. Il eut jusqu'à la fin un souvenir ému pour un vieux moine infirme, Dom Viennet, qui lui communiqua ses notes sur la signification mystérieuse des odeurs. Son esprit se complaisait à entendre ce langage des choses. Il se retrouvait par là homme du treizième et du quatorzième siècle.

Sa mémoire était fidèle. Néanmoins, pour s'épargner des surprises et par besoin de précision, il prenait des notes. On lui faisait grand plaisir, en lui offrant des fiches couvertes de textes, qu'il ignorait. Les Bénédictins de Ligugé en firent l'expérience.

Il eut une affection pieuse et tendre pour quelques jeunes moines, qui partageaient ses enthousiasmes liturgiques. Ils se communiquaient leurs trouvailles avec une joie d'enfants. Leurs entreprises, qui tendaient à rehausser les pompes liturgiques, l'intéressaient autant qu'une œuvre d'art.

Le P. A. veillait sur les reliques. Or le culte des saintes Reliques était

une dévotion chère à Huysmans. Le P. Trésorier le tenait au courant de tout ce qui se passait dans sa fonction. L'arrivée d'une Relique nouvelle était un pieux événement. On s'en félicitait. Les débris des Bienheureux n'étaient pas toujours bien logés. Le R. P. en avait quelque confusion. Des amis venaient à son aide. C'était l'occasion d'acquérir une châsse ou un reliquaire. Il s'ingéniait à les rendre dignes du Saint dont ils abriteraient les ossements. Huysmans arrivait à point. On le consultait. Comme il n'y a pas de reliquaire acceptable sans pierreries, la conversation roulait aisément sur le symbolisme des gemmes. L'auteur de *la Cathédrale* possédait ce sujet à fond.

Il se présenta un jour avec un petit cahier vert à la main. C'était un cadeau destiné au Trésorier. Celui-ci le déposa aux archives de son trésor. On l'y conserve en souvenir de l'ami des moines et du chrétien dévot aux saintes Reliques. Ce n'est pas une richesse littéraire ; ce n'est pas même une curiosité ; c'est un souvenir bien simple. Il contient quatre feuillets.

Voici son titre :

GEMMES
BÉRYL
AMÉTHYSTE
TOPAZE

Tableau tropologique des Gemmes

Sur chaque feuillet, il a transcrit les notes, glanées au cours de ses lectures sur telle ou telle pierre précieuse. On y voit donc les sources auxquelles il recourait. C'est comme un tableau représentant sa méthode de travail.

Sur l'Améthyste, voici la fiche de J.-K. Huymans :

AMÉTHYSTE

Chasse le mauvais esprit. Réunissant les nuances les plus aimables, violet, rose et pourpre, signifia l'humilité des enfants, la modestie craintive des Vierges, la largesse (largitas) *chrétienne, qui, dans l'intention de son nom latin, est une abnégation de soi poussée jusqu'à l'acquiescement au martyre. Représenta Zabulon, ancêtre de plusieurs apôtres, et l'apôtre saint Mathias, d'une humilité sans exemple.*

. . . . . .

L'Amethyste correspond, dans le règne végétal, à la violette.

Sur l'Escarboucle :

ESCARBOUCLE

Poyson ne peut, à qui l'a, nuire.

Il a l'avantage,

D'éveiller notre esprit gaillard.

JEAN DE LA TAILLE.

Son nom grec (charbon enflammé) *lui faisait désigner la tribu de Dan pour deux raisons : 1° incendie de la cité de Laïs par les Danitides ; 2° l'incendie des Philistins par le Danitide Samson. En tropolo-*

gie, signifie la charité. Par une sorte d'antithèse, ou plutôt en vue du prix de la modestie, l'Escarboucle figurait cette humble vertu.

Sur la Topaze :

TOPAZE

Chasse la mélancolie, quand on en avale une parcelle ; calme la soif, dès qu'on la met en sa bouche.

JEAN DE LA TAILLE.

D'un jaune brillant approchant de celui de l'or, figure simultanément les vertus les plus précieuses, la sagesse, la chasteté, les mérites des bonnes œuvres et cette espérance chrétienne, la seconde entre les vertus, sœur de la charité, figurée par l'or.

Empruntè à saint Bruno et à Innocent III.

L'invincibilité du bras fut désignée par la Topaze ; elle figura Siméon, exterminateur des Sichémites, et fit allusion à saint Jacques le Juste ou le Mineur, à cause de sa fermeté contre les scribes et les pharisiens.

La Topaze correspond, dans le règne végétal, au lys.

§

M. W. T. Stead, — ce fameux journaliste qui, s'il eût été moins net dans son opinion sur le rôle de Cecil Rhodes dans la préparation de la conquête du Transvaal, aurait été le légataire universel de celui qu'il appela le « Napoléon du Cap », — donne à **la Revue** un curieux article intitulé : *Comment communiquer avec l'au delà ?*

Les spirites vont en tirer avantage pour leur merveilleux négoce. Les dupes, dans ces sortes d'entreprise, se laissent prendre à des pièges trop grossiers pour qu'elles inspirent une grande pitié.

Ce qui suit est une des histoires « classiques » qui les convainquent toujours. Elle est bien agencée. La bonne foi de M. Stead ne saurait être mise en doute, ni l'habileté du vieux photographe qui l'a surprise. Il s'agit de la photographie des esprits. Lisez donc ce conte divertissant :

J'ai obtenu de ces photographies non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises. Je n'en rapporterai ici qu'un seul cas. Le photographe à qui sa médiumnité permet de photographier l'invisible est un artiste déjà vieux, sans instruction. Cette particularité l'empêche même, dans certaines circonstances, de s'occuper sérieusement de sa profession. Il est clairvoyant et ce que j'appellerai clairaudiant. Pendant la dernière guerre des Boers, j'allai lui demander une séance, curieux de savoir ce qui allait se passer.

J'avais à peine pris place devant le vieux bonhomme, qu'il me dit :

— J'ai eu une algarade l'autre jour. Un vieux Boer est venu dans mon atelier. Il avait un fusil et son regard farouche me causa une certaine frayeur. « Va-t'en, lui dis-je, je n'aime pas les armes à feu. » Et il s'en alla. Mais il est revenu et le revoilà. Il est entré avec vous. Il n'est plus

armé de son fusil et son regard n'a plus rien de farouche. Faut-il lui permettre de rester?

— Certainement, répondis-je, vous croyez pouvoir le photographier?

— Je ne sais pas, dit le vieux, j'essaierai.

— Je m'assis devant l'objectif et l'opérateur prit le point. Je ne pouvais rien voir, mais avant l'enlèvement de la plaque je demandai au photographe :

— Vous lui avez parlé, l'autre jour. Pouvez-vous lui parler encore maintenant?

— Oui, il est toujours derrière vous.

— Vous répondra-t-il si vous l'interrogez?

— Je ne sais pas, j'essaierai.

— Demandez-lui son nom.

Le photographe eut l'air d'adresser une question mentale et d'attendre la réponse. Puis il fit :

— Il dit qu'il s'appelle Piet Botha.

— Piet Botha? objectai-je, avec un geste de doute. Je connais un Philippe, un Louis, un Christian et je ne sais combien d'autres Botha, mais je n'ai jamais entendu parler de ce Piet.

— Il dit que c'est son nom, répliqua le vieux d'un air bourru.

Quand il développa la plaque, j'y vis debout derrière moi un grand gaillard hirsute qui pouvait être tout aussi bien un Boer qu'un moujick. Je ne dis rien, mais attendis jusqu'à la fin de la guerre et, à l'arrivée du général Botha à Londres, je lui envoyai la photographie par l'intermédiaire de M. Fischer, maintenant premier ministre de l'Etat d'Orange. Le lendemain, M. Wessels, délégué d'un autre Etat, vint me voir.

— Où avez-vous pris cette photographie que vous avez donnée à M. Fischer?

Je lui rapportai exactement comment elle se trouvait en ma possession. Il hocha la tête.

— Je ne crois pas aux revenants, mais dites-moi sérieusement d'où vous vient ce portrait : cet homme-là n'a jamais connu William Stead. Cet homme-là n'a jamais mis le pied en Angleterre.

— Je vous ai déjà dit, répartis-je, comment je l'ai eue et vous pouvez ne pas me croire, mais pourquoi vous monter comme cela?

— Parce que, dit-il, cet homme-là était un de mes parents. J'ai son portrait chez moi.

— Vraiment, m'écriai-je, est-il mort?

— Il fut le premier commandant Boer qui périt au siège de Kimberley... Petrus Botha, ajouta-t-il, mais nous l'appellions Piet pour abréger.

Cette photographie est restée en ma possession. Elle fut également identifiée par les autres délégués des Etats libres qui avaient eux aussi connu Piet Botha.

Or ceci ne s'explique point par la télépathie. Il ne saurait y avoir non plus ni hypothèse ni fraude. C'est par simple hasard que je demandai au photographe de s'assurer si l'esprit donnerait son nom. Personne en Angleterre, pour autant que j'aie pu m'en convaincre, ne savait que Piet Botha eût jamais existé.

Memento. — *Akademos* (15 janvier) contient un fragment de l'*Ajax* de M. Jean Moréas, des poèmes de MM. H. Barbusse, J. Ochsé, M. de Noisay, et des articles de Mme Colette Willy, MM. E. Pilon, Robert Scheffer, Legrand-Chabrier, etc.

Le Divan (janvier-février). C'est aussi une revue qui naît. Elle n'a point de programme. M. F. Jammes l'inaugure, avec MM. Léo Larguier, Ed. Jaloux, F. Eon, S. Marsan, L. Naudin, J.-L. Vaudoyer, etc...

Les Guêpes (janvier) donnent une poétique homélie de M. Louis Le Cardonnel en l'honneur de l'archange saint Michel et une satire poétique de M. Jean-Marc Bernard, qui est injuste et spirituel, comme ce genre l'exige, et qui a bien du talent.

La Revue hebdomadaire (16 janvier) : Le vin dans l'histoire de Rome, par M. G. Ferrero. — Les élites et le Parlement, par M. Paul Adam.

La Revue de Paris (15 janvier). — Les origines des « Misérables » par M. G. Simon.

La Grande Revue (10 janvier). « Eve et Lilith », par M. F. de Miomandre. Une théorie de M. de Faramond sur sa conception de l'art théâtral.

Poesia (décembre-janvier) publie *l'Objet aimé*, pastorale en 1 acte, d'Alfred Jarry et publiera les œuvres posthumes de cet écrivain.

La Rénovation esthétique (janvier) : MM. H. Clouard, Marten, Dorsal, Grolleau, Carco, Lormel.

La Phalange (15 janvier). — « La foire aux tragédies », par M. R. Canudo, est une éloquente protestation contre l'abus des spectacles en plein air qui ne servent pas la vraie poésie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Coquelin (*Le Temps*, 28 janvier). — Réponses de candidats (*La Libre Parole*, 19 janvier). — Chronique stendhalienne (*Polybiblion*, novembre 1908).

« Coquelin n'est plus... Cette activité surhumaine est anéantie... Ce n'est pas que dans les maisons royales qu'il y a des dynasties... Il y eut les Dumas. Il y eut les Goncourt. Il y eut les Coquelin...

« ...Ce comédien adolescent qui a en lui l'étoffe d'un conquérant.. Il s'installe magistralement dans l'emploi des valets... L'amitié de Gambetta...achève de faire de lui un personnage exceptionnel, quelqu'un de considérable dans l'Etat...Il rêvait d'expéditions grandioses, d'apothéoses épiques. Son existence devient une sorte de steeple-chase vertigineux. Il traverse l'Europe, explore l'Amérique... Il a des poumons de bronze, des jarrets d'acier ... Le 7 décembre 1889, il remonte sur ces planches vénérables, où sa réputation s'est formée, mais... ce roi vagabond perdait, en rentrant dans le rang, quelque chose de sa souveraineté... Accepta l'hospitalité de Mme Sarah Bernhard... leur association dura peu... le même empire ne pouvant être gouverné par deux maîtres à la fois, par Cléopâtre et par César.

« Enfin... le 27 décembre 1897, — date à jamais mémorable — il créa *Cyrano de Bergerac*... Etc... »

Ainsi s'exprima, dans **le Temps,** l'éloquence de M. Adolphe Brisson. Nous avons dû, à notre grand regret, y mettre beaucoup de points de suspension.

§

Réponses de candidats à divers brevets d'instruction primaire recueillies par **la Libre Parole** dans *le Volume,* la revue de M. Payot, recteur de l'Académie d'Aix :

— Connaissez-vous les grandes époques qu'on a coutume de distinguer dans l'histoire. — Il y a le Moyen-Age, qui comprend le 1er et le 2e siècle; puis l'antiquité qui va jusqu'au 13e siècle; puis l'histoire contemporaine.

— Qu'appelle-t-on Carlovingiens dans l'histoire de France ? — C'est la race des rois dont Hugues Capet fut le chef. — Et dans quelle race placez-vous Charlemagne ? — Parmi les Mérovingiens.

— Voudriez-vous me parler de Louis XI, de ce qu'il était, de ce qu'il a fait ? — Louis XI, c'était un très bon roi ; il avait du Guesclin sous ses ordres; ils firent beaucoup de bien à la France...

— Dites ce que vous savez sur la Réforme ? — La Réforme, en France, fut prêchée à Genève par Calvin, qui était évêque de Noyon.

— Connaissez-vous les causes de ce mouvement religieux ? — Oui, c'est la Renaissance, la prise de Constantinople par les Turcs, l'arrivée des savants grecs qui furent bien reçus en Italie, principalement par les Médicis. — A quelle époque la Réforme s'introduisit-elle en France ? — Sous Henri IV ; les Albigeois se firent protestants, le roi fut obligé d'envoyer Simon de Montfort leur faire la guerre...

Autres réponses, plus belles encore :

— En 1815, il y eut les Cent Jours, pendant lesquels régna Charles X qui remit la royauté au pouvoir.

— Louis XVIII était le descendant de Louis XVI par Philippe-Egalité...

— La « Terreur Blanche » fut la révolte des libéraux.

— La Commune se souleva contre l'Assemblée, en 1871, pour rétablir la royauté.

— Napoléon III fit la guerre au Mexique pour lui enlever la Crimée et fortifier son indépendance. Il envoya une flotte sous le commandement de Fernand Cortez, mais celui-ci fut assassiné.

§

Pour continuer la petite Chronique Stendhalienne, qui a tenu ici sa place, pendant quelque temps, voici l'image que les catholiques lettrés se font de Stendhal. La citation est empruntée à M. Gabriel Audiat, écrivant dans le **Polybiblion** à propos de la *Correspondance complète* et des *Soirées du Stendhal-Club :*

Les fervents de Stendhal feront si bien que leur idole, à mesure qu'on la connaîtra mieux, deviendra de plus en plus odieuse aux honnêtes gens. Le

brave Romain Colomb, autant qu'il avait pu, d'une main tenant les ciseaux, de l'autre le manteau des Fils de Noé, avait châtré le paillard, masqué la fausseté et la bassesse d'âme de son ami. Mais voici qu'à fouiller dans le fatras des volumes de manuscrits de la bibliothèque de Grenoble et dans les collections particulières les doux maniaques du document inédit apportent à la justice d'utiles lumières. Tant pis ou tant mieux, si la mémoire d'Henri Beyle en souffre et si son crédit même d'écrivain en est diminué ! Tant vaut l'ouvrier tant vaut l'œuvre : et il est bon qu'un tel malfaiteur de la plume, un tel Machiavel de la mystification et du plagiat, se trouve par lui-même trahi et démasqué.

M. Audiat apprécie cependant l'intérêt documentaire de la publication de M. Paupe, mais il trouve que l'esprit de Stendhal est « l'esprit d'un cuistre ». Il le juge, de plus, « cynique et faux bonhomme, obscène dans ses mœurs et ses propos, menteur et rampant ». Après avoir insulté son père, il s'est fait le « corrupteur de sa sœur ». Enfin, pour M. Audiat, les dernières études sur Stendhal,

toutes ces publications, qu'inspire un culte incompréhensible, sont bonnes, puisqu'elles fournissent des armes pour l'exécution à faire d'un personnage qui devient fort encombrant, et qui, homme de lettres, ne fu qu'un écrivain de quatrième ou cinquième ordre, professeur, si suffisant, si pédant et si admiré, en l'art de vivre, c'est-à-dire d'arriver, apparaît, en sa vie sèche, saccadée et tourmentée comme son style, un type de rateur et de rate, et à regarder ses mœurs et son caractère, un misérable dans la peau d'un goujat.

Etre injurié encore soixante-sept ans après sa mort, c'est la grande gloire, cela, la gloire toujours vivante. Stendhal remercie ces messieurs de la « Gion ».

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *La Parisienne*, comédie en trois actes, d'Henry Becque (18 janvier). — Théatre-Antoine : *La Dette*, pièce en 3 actes, de M. Gabriel Trarieux ; *Les Jumeaux de Brighton*, pièce en 3 actes, de M. Tristan Bernard, d'après *Les Ménechmes*, de Plaute (22 janvier). — Nouveautés : *Une grosse affaire*, pièce en 3 actes, de MM. Maurice Hennequin et P. Veber (22 janvier). — Theatre des Arts : *En camarades*, comédie en deux actes, de Mme Colette Willy (22 janvier). — Odéon : *Les Grands*, comédie en 4 actes, de MM. Pierre Veber et Serge Basset (26 janvier). — Bouffes Parisiens : *4 fois 7,28*, comédie en 3 actes de M. Romain Coolus (29 janvier). — Memento.

La Parisienne est, cette fois, installée, peut-on l'espérer? au répertoire. Il serait vain de chercher à lui assigner un rang dans la production théâtrale du XIXe siècle, mais, cependant, quelle pièce moyenne, morale et bourgeoise, pourrait, pour l'âpreté du dialogue, la netteté des caractères, la simplicité frappante de l'action, lui être comparée ? Henry Becque, dégagé de tout appareil artificiel, se montre, dans tout ce qu'il a écrit, un artiste très consciemment sobre

et concentré, d'un esprit lucide, d'un bon sens inattaquable ou, si mieux on l'aime, du plus grand sens. Point d'aspiration incertaine et lointaine, point de déclamation qui s'étale, point de lamentation absurde ou d'inoffensive insistance d'un faux amour. Une étude sérieuse et réfléchie des mœurs de son temps ; une science parfaite de l'âme humaine dans sa droiture et sa bonté natives, une connaissance attristée et amère des apparences de vanité qui en dissimulent sous l'apprêt d'oripeaux brillants et misérables le jaillissement un peu ridicule de se trop contenir. Cet homme mordait le mal, où il lui apparaissait, à pleines dents, parce qu'il demeurait en extase en présence des hautes qualités inaltérables et foncières que l'étalage des vices et des bas intérêts sociaux cherche en vain à étouffer. Son effort s'est borné, plein d'une prudence avisée, à arracher au tronc robuste le grouillement rongeur des plantes parasites. Rien n'est plus douloureux que la fièvre capricieuse de Clotilde, si ce n'est, dans *les Corbeaux*, la sagesse résignée des jeunes filles ruinées que grugent à plaisir et d'un cœur sec d'ignobles hommes de proie ; rien n'est plus troublant, dans sa beauté calme, à demi sévère et plaisante, que l'indulgence froide de Mme Chevalier, dans *les Honnêtes Femmes*. C'est en présentant avec acharnement les hideurs et la pauvreté des instincts de carnage, d'ostentation mondaine et de toutes nos tristes prétentions, que Becque a exalté la grandeur essentielle de la pure et traditionnelle vertu, comme seul Molière, dont, avec raison, on l'a souvent rapproché, l'avait exaltée avant lui. Et c'est cette franchise, cette résolution, ce courage d'âme loyale et noble qui placent Becque si haut entre les dramaturges de son temps. C'est le ton, le goût et la conviction de ses idées qui préservent de vieillir son œuvre.

Elle n'est point, comme on l'a répété, dépourvue de quelque manière un peu surannée quant au reste. Des formes de phrases ont vieilli, ou, plus exactement, des conventions scéniques nous sont devenues insupportables. Becque a su éviter, par une force de concentration, d'abstraction, tout ce qui, dans la langue de ses personnages, eût pu aisément les dater ou — (en dépit d'un tel titre : *la Parisienne*) — les situer trop expressément : il sont éternels, hélas ! et de partout, dans une mesure peut-être variable, mais sans conteste. Là est sa force ; seulement, il se trouvait tout à fait soumis lui-même à la puissance de certaines conventions, et on s'étonne aujourd'hui, quand on s'émerveille que, en son temps, il se soit débarrassé de l'aide encombrante des raisonneurs et des confidents, que, à travers tout son théâtre qui vise et généralement réussit à paraître plus que vraisemblable, vrai et selon la vie, l'artifice bien grossier du monologue lui serve à avertir si souvent le spectateur de ce que les personnages qu'il a devant les yeux préparent ou ressentent intimement de secret et d'insoupçonné ! En réalité, le monologue ne s'ad-

met à présent que lorsqu'il est impérieusement naturel et nécessaire, et alors il se présente forcément très bref : « Bovary! » se fût encore écriée Clotilde, si Becque l'avait plus récemment créée, mais le développement qui suit ce cri admirable de mépris orgueilleux aurait, sans doute, été heureusement omis.

§

Qu'il y ait des monologues longs et touffus dans **la Dette**, de M. Gabriel Trarieux, ce ne serait qu'une tare bénigne, s'il n'y avait, en outre, l'affligeante niaiserie de sa conception, l'insoutenable indigence psychologique de caractères qu'il nous présente avec des moyens et dans une langue de mélodrame, sans passion vraie, sans personnalité, sans émotion. Pourquoi M. Gémier y a-t-il dépensé en pure perte les ressources de son talent, cette fois, si contenu et si savant? Comment Mlle Andrée Méry a-t-elle trouvé, dans ce rôle ingrat et presque ridicule, le moyen de montrer une grâce si touchante, une si pénétrante douceur?

M. Tristan Bernard, qui ne s'embarrasse pas, lui, d'agiter en nous de hautes préoccupations de morale supérieure, s'est complu, tout simplement, en reprenant et en adaptant à sa manière la vieille comédie, *les Ménechmes*, de Plaute, à nous amuser, à nous faire rire, comme il a dû rire et s'amuser, lui-même, en écrivant **les Jumeaux de Brighton**. Malgré l'excès évident d'invraisemblances dans les péripéties de la pièce, les caractères sont si bien soutenus, si véridiques, si hardiment dessinés, que l'on ne saurait, plus d'un moment, songer à se cabrer; tout de suite la joyeuse abondance, la succession amusante des rencontres attendues et multipliées emporte le consentement d'un éclat de rire continu. La transformation de la comédie latine en comédie moderne a été opérée avec un tact et une justesse merveilleux, quoique M. Tristan Bernard se soit imposé comme règle de ne rien omettre d'important dans la donnée et dans le développement de l'action. C'est une œuvre de lettré délicat, et c'est en même temps une œuvre de verve, d'ingéniosité libre et spirituelle.

MM. Flateau et Boury ont su composer des Ménechmes vraisemblables. MM. Janvier et Clasis, Mlle Lavigne ont fait des types inoubliables de leurs rôles du parasite Labrosse, du cuisinier ivrogne Cylindre et de l'épouse acariâtre et jalouse Clémentine.

§

Peut-être est-ce la vérité, au théâtre, de reprendre d'éternelles données et de ne rien changer, sinon le prétexte, à la succession des scènes. Le public ne se délecte pas aux pensées et aux hardiesses nouvelles; il aime qu'une armature éprouvée, aux plaisirs de détail qu'il saura déguster en connaisseur le laisse sans anxiété se livrer tout entier. MM. Maurice Hennequin et P. Veber, en compo-

sant, pour les Nouveautés, **Une grosse affaire**, n'ont point eu l'outrecuidance d'étonner, par un renouvellement intempestif de poétique spéciale, le goût familier des amateurs. De fait, quelle fut leur intention? de faire rire, et ils ont à merveille réussi, ce dont on ne saurait trop les louer. Sans doute, on retrouvera ici la vieille pièce à tiroirs, et tout se brouille au premier acte, pour être plus brouillé au second et se remettre au troisième inopinément en état; qu'importe? Les trouvailles sont dans le mouvement, dans le va-et-vient paradoxal et continuel de personnages ahuris, tressautants, excessifs, dans l'audace de certaines situations et dans la force puissante des mots, qui n'excluent pas, au demeurant (au deuxième acte, l'invocation amusante et touchante du vieux Leroy à l'Amour), quelques moments de tendresse réelle et de persuasive émotion.

Les pièces de ce genre ont besoin d'interprètes pleins de rondeur, de bonhomie et de belle humeur; MMes Maurel, Caumont, Patry, Christiane Dix répondent aux plus grandes exigences, et de l'excellent M. Germain, de M. Levesque, de MM. Baron fils et Landrin, que dire, en vérité, sinon que, de les voir et de les entendre, ils nous font une joie parfaite? MM. Hennequin et Veber ont atteint dans leur manière au chef-d'œuvre. Que pourront-ils nous donner demain?

§

La comédie en deux actes de Mme Colette Willy, qui est jouée par elle-même au théâtre des Arts, **En camarades**, manque peut-être à l'excès de ces qualités de rouerie par quoi se distinguent les pièces d'un théâtre traditionnel et vaudevillesque. Des inexpériences de métier y sont apparentes, déconcertent et vont parfois jusqu'à suspendre l'admiration pour toutes ces trouvailles de détails dont le dialogue fourmille, avec tant d'ingénuité, avec un si spontané jaillissement de sensibilité fraîche et personnelle. L'arrangement des mots chante si nouveau et si pur qu'on passe, en faveur d'un charme très réel et toujours émerveillant, sur la puérilité de l'action, le convenu de l'anecdote. Peut-être n'est-il point indispensable de transporter sur la scène ce qui fait la grâce et l'émotion des *Dialogues de bêtes* ou des *Vrilles de la vigne*, puisque c'est d'être en quelque sorte impalpable que le délice y opère, alors que ce qui y manquerait, c'est précisément la force, tout artificielle, d'encadrer les parties, de les relier dans un mouvement dramatique.

Aussi l'audition de ces petits morceaux de sensibilité vive exige-t-elle plus que l'attention qu'on porte d'ordinaire aux choses du théâtre; il faut n'en rien laisser passer et savoir, sur le moment, en déguster la saveur, sans retour.

§

C'eût été une idée bien amusante de mettre à la scène le pittores-

que des études, des classes et des cours d'un collège. MM. Pierre Veber et Serge Basset, après l'avoir tenté d'amusante façon au début du 1er acte de **les Grands**, y trouvent prétexte à un renouvellement de théâtre suranné : femme honnête qui risque d'être compromise sans le sacrifice généreux du jeune héros qui l'aime en toute pureté, traître mauvais et méchant qui, à la fin, en se dénonçant, rend l'honneur à celui qu'on soupçonne faussement, et jusqu'au personnage humble et un peu méprisé qui pressent, prévoit et calcule tout, et détermine, par sa perspicacité, un dénouement qui soulagera l'angoisse des spectateurs. Pourquoi faut-il, précisément cette fois, que des éloges soient à décerner, ce qui, à l'Odéon, est rare, sur la mise en scène de cette sombre machine, sur la sobriété des acteurs et sur l'inhabituelle netteté de leur diction? Mmes Lutzi et Jeanne Lion conviennent parfaitement aux rôles qu'elles interprètent avec naturel, aussi bien que MM. Desjardins, Maupré, Fabre, Denis d'Inès et Desfontaines.

§

La Comédie de M. Romain Coolus, **4 fois 7,28**, n'est, dans l'œuvre déjà considérable de cet auteur, guère plus qu'un délassement aimable, un badinage. Seulement, comme son esprit, prompt et lucide, est le plus spontané et le plus inventeur de mots, d'images, de rapprochements imprévus, précis et nouveaux, qui soit de nos jours, quand même l'argument de la pièce ne se donne pas la peine de se révéler trouvaille bien profonde ou probante, le dialogue rapide, incisif, tout constellé de chatoiements, frissonne et jaillit comme d'une source qu'on n'a pas soupçonnée. Les mots, si osés, si familiers, et si mondains parfois qu'ils veuillent être, ne sont jamais d'un homme de salon ou du boulevard ; la fantaisie ingénieuse d'un vrai poète les crée ; ils lui sont personnels, et conservent sa marque. Au surplus, si le déroulement de l'action ne nous réserve pas les péripéties et le dénouement qu'une mince surprise, des caractères — celui de la jeune femme éblouie et éblouissante, qui ne songe qu'à la joie ou plutôt au plaisir de vivre entourée de flatteries et d'hommages, celui de la belle-mère conciliante, active, bonne et admirable, — y sont tracés de main experte, pleins de vie, d'ardeur vraie avec tout le charme de leur personnalité découverte et profondément révélée. Mesdames Juliette Clarens, éblouissante et gracieuse à souhait, Augustine Leriche, étourdissante, sont, au surplus, dans ces rôles, incomparables ; MM. Cazalis, Coquet, Hasti leur donnent excellemment la réplique dans les rôles du prétendant brutal, du vieux beau maniéré et fort gentil, du mari tour à tour outré des agissements de sa femme, radouci par les soins de sa belle-mère et, grâce à elle encore, reconquérant la douceur et la paix de son ménage.

Certes, *l'Enfant Chérie* était d'une portée plus grande, mais n'était pas à entendre plus délicieuse que n'est *4 fois 7,28*.

Memento. — Théâtre Mévisto : *Liquidons*, pièce en 1 acte, de M. E. Millon ; *le Réprouvé*, drame en 2 tableaux, de M. Aurenche ; *Quand l'amour s'amuse*, comédie en 1 acte, de MM. Eddy Léris et B. Dangennes ; *la Saison des Poires*, pièce en 1 acte, de M. Léo Marchès (20 janvier). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Bohémos*, pièce en 1 acte, en vers, de M. Miguel Zamacoïs ; *la Fille des Rabenstein*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de M. de Wildenbruch, traduction de M. Maurice Rémon et Mme N. Valentin (26 janvier). — Comédie Royale : *l'Edredon* pièce en 1 acte, de M Berteyle ; *Henriette, ou les avantages de la Lecture*, pièce en 1 acte, de M. Serge Basset ; *Coiffeur pour dames*, pièce en 1 acte, de Mme Sylviac ; *Turlututu, chapeau... pointu*, fantaisie d'actualité en 1 acte, de MM. Paul Ardot et A. Laroche (27 janvier). — Châtelet : *les Aventures de Gavroche*, pièce en 4 actes et 22 tableaux, de MM. Gaston Marot et Victor Darlay, musique de M. Marius Baggers (27 janvier). — Théâtre de l'Œuvre : *Perce-Neige et les 7 gnômes*, conte en vers en 4 journées adapté de Grimm par Mme Jeanne Dortzal, musique de scène de M. Massenet ; *la Chaîne*, drame en 1 acte, de MM. Maurice Level et Jacques Monier (2 février).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Exposition Paul Sérusier, 1891-1909 (galerie E. Druet, 20, rue Royale). — Une œuvre de M. George Desvallières (même galerie). — Exposition des « Quelques » (19, rue Caumartin). — Exposition de M. Franck Brangwyn (galerie Boissy d'Anglas).

M. Paul Sérusier nous offre le résultat de dix-sept années d'un perpétuel labeur qui fut un perpétuel développement. De toutes manières, par la qualité et l'abondance des œuvres, par leur signification, par leurs défauts mêmes comme par leurs mérites, cette exposition est d'une extrême importance. Disciple de Paul Gauguin, disciple d'autant plus fidèle qu'il sut mieux sauvegarder le développement de sa propre personnalité malgré l'éblouissante présence et par la sincérité même de l'effort qu'il faisait pour plus profondément pénétrer dans les secrets du génie, M. Sérusier nous démontre l'excellence d'une doctrine assez profonde, assez ample, pour favoriser, sans exiger de lui aucun sacrifice, le plein accomplissement d'un esprit. Toutefois, l'emprise de l'initiateur est nette, aux débuts presque tyrannique. Dans tels tableaux de Sérusier datés de 1890 ou 1891 on retrouve les harmonies mêmes de Gauguin, avec moins de décision et de grâce. Mais les années suivantes, sans démentir la foi jurée, racontent l'évolution toujours ascendante d'un talent sûrement orienté. Si certaines compositions, dont on trouverait le type dans *les Filles de Pelichtim* ou dans *les Mystères d'Eleusis*, inquiètent par un caractère légèrement artificiel et des préoccupations géométriques

où l'on ne retrouve pas les souplesses de la nature, en revanche, toutes les fois que l'artiste ajoute à ses intentions décoratives l'observation directe, il obtient les plus heureux effets. Une *Etude de buste*, plusieurs paysages, nombre de natures-mortes, notamment la *nature morte jaune*, l'intérieur *Sous la lampe*, sont de vraies œuvres, personnelles, où ce n'est plus au maître de Sérusier qu'on pense, ou c'est le maître Sérusier qu'on admire et qu'on aime. Son plus considérable effort apparaît dans les cinq grands panneaux décoratifs qui célèbrent Bacchus. Ces compositions pourront être discutées. Du moins, on ne contesterait pas justement le sens de fête, de faste, de richesse qu'ils affirment, la joie qui invinciblement triomphe en eux, et il faudra convenir que cette richesse est faite, non d'éléments de luxe, mais d'éléments de nature, et que *cette joie a son principe dans la glorification de la figure humaine*. Cette observation emprunte aux tendances de certains artistes contemporains, jeunes, ou encore jeunes, et pleins de talent, du reste, un intérêt actuel. J'ai toujours parlé de leurs tentatives, sinon avec une pleine sympathie, du moins avec tout le respect qu'exigent l'effort et la sincérité. Mais je ne puis ne pas voir que, dans les productions de tout un groupe nombreux, où MM. Matisse, Derain, Braque sont remarqués, *la figure humaine est tombée au rang de simple accessoire décoratif*. Ces artistes n'ignorent sûrement pas que l'art plastique est, avant tout, l'écriture d'un sentiment. Si pourtant il nous arrive d'hésiter à comprendre le sentiment qu'ils ont voulu exprimer, la cause en est peut-être là, dans l'erreur grave qu'ils commettent, ou je me trompe, en méconnaissant les vraies proportions d'intérêt des éléments que la nature leur fournit. J'ai dit, je crois toujours, que la Décoration est par excellence la peinture. Mais, à parler ainsi dans l'absolu, on provoque les méprises. Il est bien clair que mon affirmation suppose une certaine conception de la peinture ou de la sculpture décorative : sans songer à définir cet idéal dans les quelques lignes dont je dispose ici, j'observe qu'il gouverne diversement et également les Egyptiens, les Grecs archaïques et les Gothiques, qui les uns et les autres font une si large part à *l'expression* du sentiment et de la pensée et considèrent cette expression comme un élément essentiel, ou le premier, de la synthèse décorative. La « formule » des peintres auxquels je faisais plus haut allusion ne leur permet même pas de viser à l'expression. — L'école de Gauguin, qui, par le retour aux principes, se recommande et s'inspire des instants innocents de l'art, sans négliger l'équilibre des volumes et les compensations géométriques de l'arabesque, respecte l'acception spirituelle de l'œuvre d'art, et laisse l'homme à sa place dans l'univers, au sommet. — Paul Sérusier est fidèle à la leçon de vérité qu'il reçut au moment utile ; il la transmet avec dignité.

§

Cette œuvre décorative de **M. Georges Desvallières**, *les Joueurs de Cor*, bien que récemment achevée, évoque une période dépassée dans l'évolution de l'artiste. La raison en est que, cette composition nouvelle devant, dans un lieu désigné, « répliquer » à une composition antérieure, l'artiste s'est cru dans l'obligation de mettre en harmonie la seconde avec la première. Scrupule intéressant, discutable. Il a dû exiger un effort objectif, rétrospectif, singulièrement étranger aux habitudes et aux instincts d'un esprit comme celui-ci, passionnément épris de grandir et qui sait le prix des instants. Que les deux pages fussent *du même* suffisait, peut-être, aux convenances harmoniques. Du reste, l'œuvre est forte, savamment composée, d'un dessin solide, sculptural, et l'arabesque qui lie ces trois hommes nus, versant tout leur souffle, toute leur force dans l'instrument dont le cri déchire le ciel, est d'une évidente grandeur décorative. Fort à propos nous rappelant le chemin parcouru dans l'indépendance dès le temps où l'on nous prie de nous reporter pour comprendre *les Joueurs de Cor*, voisinent avec eux les femmes du *Bar anglais*, qui récitaient la leçon, presque exclusive, de Gustave Moreau.

§

La contribution féminine, dans la production poétique et artistique, devient de plus en plus nombreuse et intéressante. Cette acception du féminisme est heureuse. — Voici les **Quelques** : peintres et statuaires, vingt-sept femmes. Je ne connais guère de groupements masculins où apparaisse autant de talent et de sincérité; et plus de science. Mis à part l'inévitable poids mort sans quoi, peut-être, le petit ensemble n'eût pu se constituer, mais dont aucun autre salon ou salonnet n'a le droit de faire grief à celui-ci, il réunit des œuvres significatives presque toutes et qui, même — mérite exceptionnel qu'il ne faut pas leur dénier — s'appuient et se corroborent, certaines, les unes les autres, tendent à l'unité. Le mot de ralliement des meilleures de ces artistes est ce nom glorieux : Eugène Carrière. Voilà, je pense, la première fois, depuis la date funèbre, que se manifeste avec un caractère collectif l'influence du maître émouvant et savant de la tendresse raisonnée; on trouvera juste et harmonieux qu'il revienne par *elles*. — Toutefois, on ne saurait dire sans exagération qu'il règne exclusivement, tyranniquement ici, où exposent Mmes Olga de Boznanska, Charlotte-Gabriel Besnard, Marie Cazin, Marie Duhem, Yvonne Diéterle, auprès de Mmes Lisbeth Delvolvé, Nelly Choublier, Paule Séailles, Cécile Hertz-Eyrolles...

§

La galerie tout récemment ouverte rue Boissy-d'Anglas s'inaugure par une exposition de peintures, dessins, eaux-fortes et lithographies

du peintre anglais Frank Brangwyn. Cet artiste n'est pas un étranger pour les Parisiens, puisqu'il fit, comme chacun s'en souvient, chez eux ses premières manifestations importantes. C'est sans doute pourquoi les directeurs, qui ne sont pas français, de cette galerie, établie au cœur de la capitale française, ont cru devoir commencer leurs opération par l'exhibition d'œuvres marquées d'un chiffre d'outre-frontières. — Il y a peu d'exécutants aussi adroits que M. Brangwyn. Quelle admirable occasion de constater comme sont limitrophes et incommunicables l'empire du créateur et celui du virtuose! Dès 1893, avec *les Boucaniers*, M. Brangwyn s'était classé parmi les peintres savants. Cette œuvre ne manifestait pourtant pas une personnalité bien nette; on pouvait apprécier l'habileté dépensée par l'auteur en un amalgame bien dosé de réalisme clair et de romantisme sombre et cela ne nous reposait guère des « cuisines » coutumières aux praticiens d'outre-Manche et d'outre-Atlantique. Depuis, le peintre s'affirma avec des qualités nouvelles d'harmoniste et de compositeur, notamment dans *le Marché oriental* et *la Pêche miraculeuse*, sans toutefois nous donner l'occasion de joindre notre voix à celles qui l'accablent, à notre gré, d'excessives louanges. — Rue Boissy d'Anglas, c'est surtout au mérite de l'aqua-fortiste qu'il faut rendre hommage. *Le Pont de Londres, la rue du Moulin à Montreuil-sur-Mer, la Démolition du « Hannibal », les Constructeurs de barques à Venise, le Marché aux viandes à Bruges*, sont des planches étonnamment savoureuses, encore que les effets y soient multipliés aux dépens de l'agrément de l'ensemble.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Ernst von Wolzogen: *Die Grossherzogin a.-D.*; Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 5. — Alexander Ular und Enrico Insabato: *Der erlœschende Halbmond*; Francfort, Literarische Anstalt, M. 4. — Hans von Kahlenberg: *En marge du Gotha*, adapté par Marguerite Lièvre; Paris, Calmann-Lévy, fr 3 50. — Karl Voll: *Führer durch die alte Pinakothek*; Munich, Süddeutsche Monatstefte, M. 3 50. — *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, herausgegeben von Dr M. Hirschfeld, IX. Jahrgang; Leipzig, Max Spohr, M. 12. — Memento.

Die Grossherzogin a. D. — C'est une histoire très vraisemblable que nous conte M. de Wolzogen, et bien qu'il y eût ajouté les péripéties les plus romanesques, sa *Grande-Duchesse en retraite* pourrait parfaitement bien avoir existé. La comtesse de Jugenheim est tout simplement la dernière favorite princière de la vieille Germanie. Aimée tendrement jadis par l'ultime grand-duc de Gerolstein, elle représente dans l'Allemagne moderne un véritable anachronisme. Depuis trente ans elle habite seule avec ses deux domestiques l'antique castel de Raueneck, sur les bords du Rhin, indifférente au présent, uniquement préoccupée des choses d'autrefois. Le grand-duc

avait été un puissant seigneur avant que les Prussiens ne l'eussent chassé de ses Etats. Mais, en 1866, il avait pris parti pour l'Autriche et depuis lors on n'avait plus entendu parler de lui. Nassau, nous voulons dire Gerolstein, a disparu de la carte d'Europe et la jolie maîtresse du souverain a vieilli dans son château de Rüdesheim, nous voulons dire Rauneck, au milieu des souvenirs. Vêtue selon les modes de sa jeunesse, elle en a conservé toutes les coutumes, tous les préjugés. Pour les gens du pays, qui ne l'appellent, que la *Raugraefin*, elle est une figure légendaire. De sa fenêtre elle aperçoit le monument du Niederwald, symbole de la nouvelle Allemagne, de cette Allemagne qu'elle déteste, car pour elle le rêve de l'empire allemand s'est évanoui en 1866. Quand on lui parle de la guerre franco-allemande, elle répond qu'elle n'aime pas les histoires de brigands...

Dans ce milieu suranné apparaît un beau jour une arrière-petite-nièce de la vieille dame, orpheline de quinze ans qu'un vague parent, lieutenant de l'armée prussienne, amène à Rauneck parce qu'il ne saurait s'en charger. Antoinette de Rège révolutionne l'intérieur de la favorite et met de la gaieté dans le château rhénan aussi délabré que ses habitants.

Cette exposition est menée de main de maître. Avec un humour charmant, M. de Wolzogen accumule les détails et accentue les contrastes. Mais il sacrifie trop souvent la psychologie de ses personnages à sa manie de l'anecdote. Sous l'influence de la jeune fille, la vieille grognonne devient la plus tendre des aïeules. Elle tolère qu'Antoinette voisine avec une famille de riches négociants en vins, où l'on fait de la bicyclette et de l'automobile et, comme de juste, après de nombreuses péripéties, elle épouse le fils de la maison. Mais l'ancienne favorite, tout éprise d'honneurs royaux, ne verra plus le bonheur bourgeois de la fillette. Elle meurt un jour de saisissement et d'horreur et aussi de vieillesse, car elle approche de ses quatre-vingts ans, à l'entrée d'un jeune prince royal de Prusse dans Rauneck.

Il faut admirer chez M. de Wolzogen l'art d'accumuler les épisodes amusants. Citons, par exemple, la descente de la comtesse en chaise à porteur, une chaise à porteurs qui n'a plus servi depuis quarante ans ! vers l'embarcadère du bateau à vapeur; l'arrivée au château d'un vieux capitaine qui servit jadis dans l'armée de Gerolstein et qui resta fidèle à la mémoire du grand-duc; l'équipée d'une petite bonne qui imagine une histoire de revenants pour quitter de nuit le vieux castel. Ses personnages secondaires sont véritablement balzaciens. Dans sa nouvelle résidence de Darmstadt, il a su observer et comprendre les gens et les choses, ceci pour le plus grand amusement de ses nombreux lecteurs.

§

Der erlœschende Halbmond. — Au temps où M. Alexandre Ular vivait parmi nous et écrivait dans notre langue, nous admirions ses judicieux travaux d'ethnographie. Très au courant des affaires d'Extrême-Orient, connaissant à fond la civilisation chinoise, il nous avait initié, au moment de la guerre russo-japonaise, à maints détails politiques intéressants. Aujourd'hui nous le retrouvons, s'étant adjoint un collaborateur, M. Enrico Insabato, occupé à résoudre la question d'Orient. Les deux auteurs croient pouvoir nous donner la clef de la révolution jeune-turque. Félicitons-les de suite — c'est du reste le seul compliment que nous pourrons leur adresser — d'avoir écrit leur livre en allemand, car chez nous ils auraient probablement trouvé difficilement un éditeur disposé à rendre publique leurs affirmations. Selon eux, le mouvement jeune-turc aurait été uniquement suscité par l'Angleterre, laquelle avait déjà préparé les massacres des Arméniens, mis en œuvre pour rendre impossible le sultan, ami de l'Allemagne. Le gouvernement des jeunes-turcs, c'est la tyrannie d'une minorité sur des éléments hétérogènes. Il finira par détruire la Turquie, victime de l'Angleterre et de la Russie.

M. Ular et son collaborateur italien prétendent avoir consulté de nombreux documents secrets qui transforment leurs singuliers paradoxes en des vérités absolument évidentes.

En marge du Gotha. — Nous supposons que c'est surtout pour nous donner une image des mœurs allemandes contemporaines que Mme Marguerite Lièvre s'est donné la peine d'adapter à l'usage du public français un roman de cette audacieuse Hélène de Monbart qui signe du pseudonyme de Hans von Kahlenberg. Autrement, ni par ses qualités littéraires ni par l'exactitude de ses tableaux de la société, cette femme de lettres ne s'imposait à l'attention européenne. Deux jeunes filles pauvres, mais nobles, mènent à Berlin une existence aventureuse, *en marge du Gotha*. Elles finiront par se marier toutes deux, pas très proprement, mais de façon à ce que la morale soit sauve. Dans les garçonnières et les ateliers, on boit énormément de champagne, de marques allemandes bien entendu, et l'on mange de la « saucisse de foie », ce qui est, paraît-il, le comble du raffinement. On échange aussi, entre deux innocents baisers sur la bouche, des propos esthétiques et littéraires. L'une des jeunes filles fait de la sculpture et le grand sculpteur allemand qui lui sert de professeur avant de lui servir d'amant appelle sa statue le *surhomme*.

C'est ainsi qu'il avait baptisé sa statue, dont l'idée hardie l'amusait comme toute la philosophie du malheureux neurasthénique de Weimar, cette philosophie qui affole les faibles et fait sourire les forts, cette évangélisation de l'instinct, inférieur, primitif, universel, qui travaille déjà dans le ver et la fourmi.

Par cette citation on jugera du reste.

§

Führer durch die alte Pinakothek. — M. Karl Voll a été pendant sept ans directeur de la vieille Pinacothèque de Munich. Il connaît par conséquent à fond tous les tableaux que renferme ce merveilleux musée. Ayant mis à les étudier cette familiarité que comporte une longe fréquentation, il sait en parler avec science et délicatesse. Ses préoccupations sont surtout pédagogiques. Salle par salle il passe en revue les toiles les plus importantes et enseigne à en goûter le charme. Les renseignements historiques au sujet des différentes collections incorporées à la Pinacothèque sont assez rares. Nous apprenons que Louis I^er^ de Bavière a acquis la galerie des frères Boisserée, qui forme le principal fonds du Musée, que l'électeur Maximilien I^er^ acheta l'autel Paumgartner de Durer, qui se trouvait à la chapelle Ste-Catherine de Nuremberg, en 1613, et le fit retoucher selon le goût et l'époque par un certain Hans Bruderl, mais l'auteur ne daigne pas polémiquer sur cette fameuse question des retouches qui fit verser tant d'encre il y a quelques années.

Le guide de M. Voll, qui présente en raccourci toute une histoire de la peinture, est illustré de 16 reproductions hors texte.

Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen. — Cet annuaire, comme les précédents, est rédigé avec beaucoup de soin. Il s'inspire de préoccupations exclusivement scientifiques, sans aucun souci d'inutiles polémiques. Les événements de l'année écoulée eussent fourni de nombreuses matières à des articles plus ou moins tendencieux. Il faut dire, à l'éloge de M. Magnus Hirschfeld, qu'il s'est tenu à l'écart de tout ce qui aurait pu lui valoir une popularité malsaine.

En tête du volume nous trouvons un portrait de la reine Christine de Suède et M^me^ Sophie Hochstetter donne, dans le texte, une très intéressante étude sur la formation morale de cette princesse qui eut de violentes amitiés féminines et ne voulut jamais se marier. Un essai sur Giovani Antonio, surnommé il Sodoma, le « peintre de la beauté », dû à la plume de M. Elisar von Kupffer et qu'accompagnent de nombreuses illustrations, renseigne sur la personnalité énigmatique de ce grand artiste. Il faut signaler encore une très curieuse enquête sur l'homosexualité en Albanie, par le docteur Naecke. Enfin, M. Numa Prætorius publie sa bibliographie annuelle des ouvrages où sont traitées les anomalies sexuelles. Les belles-lettres françaises y tiennent cette fois-ci une très petite place. Devieadrions-nous plus moraux?

§

Memento. — En tête de la *Deutsche Rundschau* (février), M. J. Roden-

berger, son directeur, publie une notice nécrologique sur Ernst von Wildenbruch et rappelle qu'il a été appelé « poète royal ». Le même fascicule contient la suite d'un conte posthume d'Ilse Frapan-Akunian et une étude de Wilhelm Bœlsche sur Darwin, à propos du centième anniversaire de sa naissance.

Dans *Oesterreichische Rundschau* (1er février), M. Hugo Eick recherche les analogies qu'il y a entre l'*Hyperion* de Hœlderlin et le *Zarathoustra* de Nietzsche. Il découvre même chez les deux écrivains des tournures de phrases semblables et des originalités de style que l'on ne saurait retrouver ailleurs. Pour conclure, il n'ose cependant affirmer que Nietzsche ait pu être influencé par le génial poète. Des sentiments du même ordre ont tout simplement provoqué des réactions verbales analogues.

Süddeutsche Monatshefte (février) reproduit des fragments d'une comédie en prose de M. Hugo von Hofmannsthal. M. J. Kübel intitule une étude « Luther homme moderne » et montre que le célèbre réformateur affirmait déjà, dans ses sermons, des idées très indépendantes au sujet de l'émancipation de la femme et des liens sacrés du mariage. L'auteur est dans le ravissement parce que ce paysan mal dégrossi par le cloître allait jusqu'à conseiller l'adultère. Cela prouve tout simplement que Luther n'entendait rien à l'idée romaine du mariage et que son activité fut au premier chef anti-sociale.

Das literarische Echo (1er février) publie une longue étude de M. Poritzky sur Auguste Strindberg et une brève esquisse autobiographique de celui-ci. M. F. Gregori analyse longuement deux ouvrages sur le théâtre publiés récemment : un recueil des principaux comptes-rendus dramatiques insérés pendant de longues années par F. Mamroth dans la *Gazette de Francfort*, dont il dirigea si brillamment la partie littéraire, et les critiques écrites pendant douze ans par Ad. Stern à Dresde.

Politisch-Anthropologische Revue (janvier) poursuit la publication des études de M. de Méray sur « les fondements biologiques de la sociologie ».

Zeitschrift für Sexualwissenschaft (décembre), le dernier fascicule qui nous soit parvenu contient une étude de Mlle Hélène Stœcker, docteur en philologie, sur la différence de la vie amoureuse chez la femme et chez l'homme.

Les *Monatshefte für Kunstwissenschaft* sont toujours une source inépuisable de documents du plus haut intérêt. Signalons une étude en langue anglaise, de M. Sidney Churchill, sur Benvenuto Cellini.

Deutsche Kunst and Dekoration (février) consacre son premier article au génial Hans von Marée qui mourut il y a une vingtaine d'années et dont la « Sécession » de Munich organise une exposition d'ensemble. Le texte, accompagné de nombreuses reproductions, est de MM. de Wasielewski et Hildebrand.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

E. R. and J. Pennell : *The Life of James McNeill Whistler*, 2 vol., 36 s., Wm Heinemann. — Alfred Noyes : *William Morris*, 2 s., Macmillan. — J. Comyns Carr : *Some Eminent Victorians, Personal Recollections in the World of Art and*

Letters, 12 s. 6 d., Duckworth. — Arthur Lynch : *Humann Documents*, 5 s., Dobell. — W L. Courtney : *The Literary Man's Bible*, 3 s. 6 d., Chapman and Hall. — Maurice Baring : *Russian Essays and Stories*, 5 s., Methuen. — Ferris Greenslet : *The Life of Thomas Bailley Aldrich*, 12 s., 6 d., Constable. — William Sharp (Fiona Macleod) : *Songs and Poems, Old and New*, 5 s., Elliot Stock. — Fiona Macleod : *The Immortal Hour, a drama in two acts*, 3 s., 6 d., Foulis. — Memento.

La biographie d'une personnalité telle que James McNeill Whistler est nécessairement intéressante ; aussi, depuis la mort de l'artiste, avons-nous eu, à son propos, soit sur l'homme, soit sur l'œuvre, un nombre assez considérable de volumes. Le plus important, tout au moins par ses dimensions, est, sans contredit, **The Life of James McNeill Whistler**, en deux volumes illustrés, somptueusement édités par l'homme de goût qu'est Mr William Heinemann. Comme l'éditeur, les auteurs, Mrs et Mr Joseph Pennel, furent les amis intimes du peintre pendant les dix dernières années de sa vie, ils sont inébranlablement demeurés ses admirateurs, et ils ont voulu, avant que les souvenirs se déforment et s'effacent, esquisser de lui un portrait aussi fidèle que possible. On sait quelle attitude singulière Whistler adopta dans l'existence ; il prit fait et cause pour l'art contre le monde ; notre monde moderne ne comprend pas la valeur et l'importance de l'art, et, par conséquent, le monde n'a pas à s'intéresser à l'art, mais seulement une catégorie limitée, un groupe de gens, presque une secte, qu'on appelle les artistes. Puisque l'art n'a pas d'importance, l'artiste n'en a pas non plus et l'art est inutile ; il reste dans tous les temps un mystère auquel un petit nombre seulement, par droit de naissance, peut être initié. Et ce démêlé entre le monde et l'art est inévitable et éternel. Pour ce qui le concernait personnellement, il avait cette théorie que sa fonction était de produire des belles choses et qu'à part cela il ne lui incombait pas plus d'obligations sociales qu'à une fleur. De cette conception, proviennent les fantaisies quelque peu excentriques de sa conduite, ses querelles retentissantes, ses brouilles avec d'illustres amis. Mrs et Mr Pennell semblent être d'avis que Whistler avait parfaitement raison dans cette attitude, mais ils montrent très exactement ce que fut cette attitude. Pour eux, Whistler est le plus grand artiste de son temps, et sans toujours l'approuver, ils jugent sa conduite naturelle chez un grand artiste. Ils exposent les faits, en s'entourant de toutes les garanties de véracité, et ils ne se mettent pas en peine d'invoquer des excuses. Ils acceptent leur ami tel qu'il est, et ils se font scrupule d'offrir au lecteur un portrait truqué ; ils cherchent une ressemblance sans flatterie, persuadés apparemment que le monde se formera sur leur modèle une opinion identique à la leur. Aussi est-ce là le grand mérite de cet ouvrage : les auteurs disent la vérité pure et simple, sans essayer d'égarer ni d'influencer les jugements. Ils donnent une image très

vivante et très réelle de leur sujet, leurs deux volumes sont d'une lecture très captivante, les illustrations, fort bien choisies, sont admirablement reproduites ; n'est-ce point là un ensemble de qualités suffisant pour qu'une biographie soit excellente ?

§

La dernière monographie qui parut dans la série des *English Men of Letters* est consacrée à **William Morris** et elle est signée de Mr Alfred Noyes, critique et poète d'un talent très réel. Mais en lisant ce volume, on se demande pourquoi Mr Noyes a accepté de se charger d'une tâche à laquelle rien ne semble l'avoir prédisposé. Il n'arrive pas à se mettre en contact sympathique avec son sujet, et même, parfois, on a l'impression qu'il ne s'est pas donné la peine d'étudier les sources de la poésie de William Morris, ces sagas qui influencèrent si puissamment le poète. Bien plus, il apparaît qu'il ne connaît qu'assez superficiellement ces poèmes ou qu'il ne les a compris qu'imparfaitement. Et Mr Noyes n'est pas plus heureux en traitant de l'homme. Il n'arrive pas à comprendre que William Morris fut à la fois un grand poète, un grand artiste et un homme d'action. Bref, la méprise est complète. On est peiné de le constater, surtout quand on préfère à la poésie descriptive, la poésie vivante, épique, des grandes œuvres de William Morris. Pourquoi aussi ces continuelles références à Tennyson, ces comparaisons déplacées entre deux hommes si différents ? William Morris fut un artiste singulièrement complet, qui resta toute sa vie le même, et les jugements heureux qu'on rencontre dans la monographie de Mr Noyes ne rachètent pas les défauts de ce travail.

§

Nous retrouvons Whistler et William Morris dans le volume de souvenirs que Mr J. Comyns Carr intitule **Some Eminent Victorians**, *Personal Recollections in the World of Art and Letters ;* et nous y coudoyons aussi beaucoup d'autres personnages : Tennyson et D.-G. Rossetti, Swinburne et Meredith, Beaconsfield et Gladstone, John Bright et Parnell, Sir J.-E. Millais et Burne Jones, Sir Henry Irving et Ellen Terry, Dickens et Browning, Holman Hunt et Sir Frederic Leighton, the Arts Club et the Grosvenor Gallery, Henley et Oscar Wilde, et cent autres personnes notoires ou célèbres, avec qui l'auteur fut en rapports de profession ou d'amitié. Auteur dramatique et critique d'art, Mr J. W. Comyns Carr eut une existence des mieux remplies : né en 1849, il est avocat à vingt ans. Il exerce brillamment sa profession ; puis, plus tard, il est chargé de la critique d'art à la *Pall Mall Gazette*, à l'*Art Journal* et au *Manchester Guardian*. En 1875, il est « English editor » de *l'Art ;* en 1883, il dirige *The English Illustrated Magazine ;* il fut l'un

des fondateurs et le directeur de la « New Gallery », et il a donné au théâtre un certain nombre de pièces qui furent accueillies avec succès. Dans ces différents avatars, Mr Comyns Carr eut l'occasion de voir toutes les célébrités du moment, celles qui sont oubliées et celles qui demeurent. Aussi, ces souvenirs personnels présentent-ils un intérêt des plus attrayants. Fort bien ordonnés et classés, ils fourmillent d'anecdotes, de portraits, d'incidents, d'épisodes aimables ou piquants, tout cela relaté avec humour, avec des traits mordants et des saillies spirituelles, car Mr Comyns Carr, renommé comme un esprit fin et brillant, a eu soin d'agrémenter ses souvenirs de tout ce qui peut nous les rendre vivants. Il n'y a pas une page ennuyeuse dans tout ce volume, qui est de raisonnables dimensions d'ailleurs, et qui est aussi agréable à lire, à coup sûr, avec ses nombreuses illustrations, que plus d'un roman prétentieux.

§

De tels livres, consciencieux et véridiques, contiennent de ces précieux « documents humains » qui ravissent le psychologue et qu'utilise le romancier, soucieux de créer des personnages vivants et réels. Après le recueil de souvenirs de Mr Comyns Carr, il est piquant d'ouvrir un volume, déjà ancien, où un journaliste qui eut une existence mouvementée, et qui prit tout récemment à Paris un diplôme de docteur en médecine, Mr Arthur Lynch, a rassemblé lui aussi une série de **Human Documents**. Il y est question tour à tour d'Edouard VII et de Guillaume II, de John Burns et de Chamberlain, de Tom Mann et de Mr Balfour, de W. T. Stead et de T. P. O'Connor, de Zola et de Kipling, de Sarah Bernhardt et d'Ada Rehan, d'Herbert Spencer et d'Alexander Bain. L'auteur lui-même considère son livre comme une série d'études analytiques de caractères faites d'un point de vue objectif, et, comme il s'agit de caractères représentatifs, il est possible, avec ces études, de se former une image de la physionomie de notre époque. Il y a, dans ces chapitres, de violents coups de boutoir, des critiques acerbes, des railleries cruelles et beaucoup de vérité.

§

Vers la fin de 1907, Mr W. L. Courtney publiait, sous ce titre : **The Literary Man's Bible**, un livre qui fit un certain bruit, et qui, malgré son prix élevé, eut trois éditions successives. Il vient d'en donner une quatrième d'un prix très abordable, et nul doute que sous cette forme nouvelle le livre ne rencontre un succès encore plus grand. Il a plus de quatre cents pages et se divise en deux parties. La première se compose de neuf essais préliminaires, traitant de la Bible en tant que littérature, de la structure composite de l'Ancien Testament, des origines babyloniennes de la culture hébraïque, de la chro-

nologie, d'Isaïe, de la religion prophétique, de la littérature de « la sagesse » et de l'esprit hellénique. Dans la seconde, de beaucoup la plus importante, l'auteur a réuni, sous des rubriques de « section historique, les prophètes, section poétique, littérature de la sagesse », un choix des plus beaux passages pris dans l'Ancien Testament. C'est dire qu'il a voulu considérer les livres bibliques uniquement comme littérature et engager à les lire une foule de gens que des préjugés divers en éloignent. Le choix est fort intelligemment fait et, comme anthologie de la littérature hébraïque, l'ouvrage ne laisse rien à désirer.

§

Sans doute, mon collègue des « Lettres Russes » serait mieux qualifié pour parler du récent volume de Mr Maurice Baring : **Russian Essays and Stories**. Mais, comme le livre est écrit en anglais, il relève de cette chronique. Je ne pourrai pas dire si les esquisses, les tableaux, les portraits et les descriptions de Mr Maurice Baring sont exacts ; je le croirai sur parole, sachant quelle est sa compétence des choses russes, et sa connaissance intime du pays et des habitants de toutes classes. Il disserte fort peu de politique, et s'il le fait c'est sans prendre parti ; donc, aucune occasion de discussion ; il serait d'ailleurs présomptueux de ma part de discuter de sujets que je ne puis connaître que de seconde main, avec un homme directement et personnellement informé. Je me contenterai de dire que j'ai pris à la lecture de son livre un très vif plaisir. Après la cuisine littéraire dont je suis, d'ordinaire, obligé de me gaver par devoir professionnel, les essais et histoires de Mr Maurice Baring sont un mets savoureux, un dessert assorti qui flatte et ravive le goût blasé par d'insipides menus. Aussi conseillerai-je vivement à tous ceux qui sont lassés de nos romans par trop toujours les mêmes, de nos relations de voyages prétentieuses et sans pittoresque vrai, de lire ces esquisses prises sur le vif ; c'est une nourriture très simple, mais exquise parce qu'elle est « nature ».

§

Les noms des hommes de génie ne sont pas la possession exclusive du pays qui les a vus naître, mais le nom de l'homme de talent demeure plus facilement propriété privée. Il y a quelques semaines on célébrait partout le centenaire de la naissance d'Edgar Poe, mais en 1936, les Etats-Unis seront probablement seuls à célébrer le très modeste centenaire de **Thomas Bailey Aldrich**. Pourtant, s'il n'est pas universel, Aldrich prendra rang certainement parmi les bons auteurs de l'Amérique de langue anglaise, et, à ce titre, il est bon de noter l'excellente biographie que lui consacre Mr Ferris Greenslet. D'abord employé de banque, Aldrich publie en 1855 un

premier recueil de vers et adopte définitivement la profession littéraire Il collabore à de nombreux journaux et magazines, en dirige plusieurs, en particulier, de 1881 à 1890, *The Atlantic Monthly*. Ses petits poèmes sont parfaits, mais dans ses tentatives lyriques un peu longues, il ne témoigne pas d'un souffle très soutenu. Il a écrit aussi des romans et des nouvelles, de valeur assez inégale, dont quelques-uns cependant sont pleins de verve et d'humour. Parmi ses poèmes, les plus connus sont *Babie Bell*, *Pampinea*, *Cloth of Gold*, *Flower and Thorn*, *Mercedes;* ses romans et nouvelles le plus lus sont *Daisy's Nechlace*, *The Course of True Love*, *The Story of a Bad Boy*, *Prudence Palfrey* et *Marjorie Daw*.

§

Maintes fois, déjà, nous avons dit ici le charme étrange des œuvres de cette énigmatique personne, « Fiona Macleod », qu'on a su depuis, après sa mort prématurée, n'être autre que William Sharp. Avec Mr W. B Yeats, Fiona Macleod est le représentant le plus important de cette Renaissance Celtique, dont on fit si grand bruit il y a une quinzaine d'années, et qui eut pour résultat, avec des œuvres litteraires et dramatiques intéressantes, tout un mouvement de réveil dont profite actuellement l'Irlande, aux points de vue moral, économique et politique. On a prétendu jadis que ce celticisme serait éphémère comme un brouillard d'Erin et que ces récits et ces poèmes n'avaient qu'un charme évanescent. On s'est trompé. Pour preuve, il suffit de relire ces **Songs and Poems Old and New**, choisis, par les soins pieux de Mrs Elizabeth A. Sharp, dans les œuvres poétiques que William Sharp publia sous son propre nom de 1879 à 1905. Sous le pseudonyme de Fiona Macleod, de 1893 à 1905, parurent les poèmes qui sont réunis sous le titre de *From the Hills of Dream*. Dans aucun de ces recueils, le charme n'a veilli. Et on le retrouve encore tout aussi troublant, tout aussi attachant dans une œuvre posthume de Fiona Macleod : **The Immortal Hour**, un drame en deux actes, ou plutôt une narration dramatique, où des personnages irréels et imprecis, dans une atmosphère vague et grise, agissent et parlent comme des êtres de rêve dans un décor illusoire. Vous connaissez la hantise étrange que laissent les beaux drames de Maeterlinck; c'est ici une hantise du même genre, avec plus d'imprécision et moins de simplicité. Mais le talent poétique de l'auteur apparaît infiniment délicat et souple : les vers sont parfaits, avec des rythmes subtils et doux, des images exquises, un effet de mélancolie irresistible, pour dire l'inconstance du destin qui entremêle de rêves impossibles les pauvres existences humaines.

Memento. — Les revues trimestrielles, l'*Edinburgh* et la *Quarterly*, sont, comme à l'habitude, bourrées d'articles intéressants qu'il est curieux de

comparer et d'opposer, car les sujets traités sont parfois très voisins ; néanmoins ces deux périodiques centenaires ne font pas double emploi, ils se complètent au contraire et ne vont bien qu'ensemble. Sur les quatorze articles de la *Quarterly*, dix sont signés. Parmi les articles littéraires signalons : *Heredotus the Historian*, par G. B. Grundy ; *Milton and Dante*, par Alfred Austin ; *A New Departure in English Poetry*, par Henry Newbolt ; *The Works of Anthony Trollope*, par T. H. S. Escott ; *Truth and Fiction in Irish History*, par R. Dunlop ; *Religion and Empire in Ancient Egypt*, par A. S. P. Weigall ; *Sir Henry Wotton ;* puis des études d'ordre politique et économique : *The Value of the Territorial Force ; Sweated Industries and the minimum Wage*, *The Establissement of the Third Republic*, par Sir Ernest Satow ; *The Public and the Motor-Car*, *The Control of the Feeble-Minded*, par le Dr G. H. Savage ; *The Reforming Turk*, par le Dr E. J. Dillon ; *Woman Suffrage*, par le professeur A. V. Dicey.

The Edinburgh Review reste strictement fidèle à l'anonymat. Les onze études que contient le numéro de ce trimestre sont très agréablement variées. D'un intérêt littéraire, artistique ou historique sont : *A School of Irish Poetry*, *Henry Irving*, *The Victorian Chancellors*, *Venice and the Renaissance*, « *Nimrod* », *Græco-roman and Roman Sculpture*, *Scotland in the Eighteenth Century ;* d'intérêt politique, économique ou scientifique : *Whigs and Radicals before the Reform Bill*, *Tariff Revision in the United States*, *The Political Situation in Europe*, et *Biological Problems of To-Doday*.

The Fortnightly Review de février offre un sommaire particulièrement intéressant où la politique et les lettres alternent agréablement. Signalons : *Americans as Actors*, par Mr Bram Stoker ; *The Writings of Mr W. B. Yeats*, par E. M. D. ; *Poetry and the Stage*, par Mr Stephen Gwynn, et *The fatigue of Anatole France*, by Mr T. M. Kettle, membre de la Chambre des Communes.

The Nineteenth Century and After, qui donnait dans son numéro de janvier un essai de Mr Herbert Paul sur Milton, une étude du professeur Simon Newcomb sur l'occultisme moderne et un article de Mr Lewis Melville sur le Centenaire d'Edgar Poe, offre, en février, une étude de Mr Arthur Hennard sur *the Real Lafcadio Hearn*, et un article sur Félix Mendelssohn-Bartholdi, par Miss A. E. Keeton.

Dans la *Contemporary Review*, que dirige Sir Percy Bunting, paraît, ce mois-ci, Mendelssohn en 1909, par Ernest Newman ; *The Love of Wild Nature*, par Havelock Ellis, et un article de Mr Edmund Gosse à propos du centenaire d'Edgar Poe.

Avec ses nombreuses et curieuses illustrations, *The World's Work* offre au lecteur curieux d'être au courant de toutes les questions relatives au progrès dans toutes ses branches, un résumé des mieux faits. Après un aperçu très bien commenté des événements politiques, le numéro de février contient une série d'articles qui sont intéressants pour tous les lecteurs.

Parmi les meilleurs magazines de langue anglaise, le *Harper's Monthly Magazine* se recommande particulièrement. Le sommaire de février présente une variété rare avec les noms de Théodore Watts-Dunton, Thomas A. Janvier, le professeur Thomas R. Lounsbury, etc.

Le *Cornhill Magazine* est surtout littéraire et publie simultanément deux captivants romans. Au dernier numéro, un article de Rosaline Mason : *Robert Browning in Edinburgh.*

Sous la direction de Mrs E. Grant Richards paraît une nouvelle revue féministe, *The Englishwoman*, dont le premier numéro est extrêmement vivant. Au sommaire les noms de Mrs Henry Fawcett, Mrs Harold Cox, Mr John Galsworthy, etc. Sous le joli titre de *The Silent Company of Books*, Mrs E. Grant Richards rend compte des livres nouveaux, dont plusieurs ouvrages français.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Portugalia, Matériaux pour l'étude du peuple portugais, revue d'ethnographie. — Theophilo Braga : *Romanceiro geral portuguez*, tome III ; Lisbonne, Rodrigues et Cie. — Gomes Leal : *Mefistofeles em Lisboa*, vers ; Lisbonne. — Xavier de Carvalho : *Poesia humana ;* Paris, Michaud. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Elogio dos Sentidos ;* Porto, Magalhaès e Moniz. — Cunha Mendes : *Poesias ;* Rio de Janeiro, Almeida Marques. — Almachio Diniz : *Zoïlos e Esthetas ;* Porto, Chardron. — Paulo Osorio : *Variaçoès sobre um velho thema*, contes ; Porto, Magalhaès e Moniz. — Memento.

On a quelque peu abusé, ce nous semble, en matière de critique, d'une théorie qui confère au milieu social la part prépondérante dans la formation du phénomène littéraire. Si, comme l'a dit Garrett, la vie des grands hommes est l'histoire de leur patrie, le génie seul peut établir cette synthèse de toute une époque en un seul homme, et le génie domine le milieu de toute la force de rénovation qu'il apporte avec lui. Mais le génie est rare, et son action, par ailleurs, échappe aux frontières classifiées. Il est le semeur et le vent porte çà et là la graine féconde, dont la germination sera dès lors conditionnée par la nature diverse des sols. Et voilà pourquoi l'étude des milieux, toujours indispensable, doit envisager non seulement l'actuel, qui est affaire de climat, de mœurs ou de conjonctures momentanées ; mais les préparations du passé, qui, ethniquement parlant, enferment le problème complexe des atavismes. L'ethnographie peut ainsi devenir indirectement l'auxiliaire avertie du critique, et, pour notre part, les documents et matériaux rassemblés luxueusement dans les savants fascicules de **Portugalia**, et notamment les études anthropologiques de Fonseca Cardoso sur les pêcheurs de Povoa de Varzim, appuyées du copieux labeur historique qu'Alberto Sampaio consacre aux agglomérations de peuplement maritime du Portugal septentrional, viennent à point justifier certaines de nos inductions sur le caractère particulier de la poésie et de l'art lusitanien en général. Le troisième volume du **Romanceiro general portugais**, véritable monument de folk-lore édifié par Theophilo Braga, nous apporte de son côté d'autres précisions dans le même sens. Outre un choix comparatif de romances populaires à forme littéraire du XV^e^ siècle au XVIII^e^,

l'intéressant volume assemble de copieuses notes, dont le lien doctrinal est d'autant plus saisissant que l'auteur ne prétend classer les matières très diverses du folk-lore lusitanien qu'en fonction des multiples apports ethniques, ayant successivement concouru au peuplement du terroir portugais. Toute l'histoire de la colonisation de l'Europe et de sa civilisation, avec le résidu des plus vieilles épopées, serait incluse aux différents cycles traditionnels que le perspicace érudit dégage du fatras des variantes, d'après le caractère des thèmes fondamentaux, et selon l'attitude que chaque groupe humain imposait à la femme. Nous avons eu précédemment l'occasion d'attirer l'attention du lecteur sur l'ingéniosité de cette méthode, et nous espérons y revenir dans une étude spéciale, à cause des discussions qu'elle permet autour de l'*Odyssée*.

Et voilà justement que l'examen des types actuels, à travers les métissages désordonnés de variétés humaines différentes sur le même sol, et tels que nous les présente *Portugalia*, vient à l'appui de la thèse du savant folk-loriste. Que si, d'autre part, on a pu tenter d'identifier les brachycéphales de l'époque néolithique aux Finno-touraniens, et démontrer par là même, pour l'explication des mythologies et coutumes populaires, que le Celte de l'histoire à dû s'engendrer d'un triple métissage entre les premiers dolichocéphales des cavernes, les Scytho-Ligures et les Galato-Kymris, il paraît logique de projeter, sur le problème de la formation esthétique des milieux, une lumière analogue à celle qui permet dorénavant de reconnaître à chaque groupe humain colonisateur un apport religieux différent, perennel et ataviquement transmissible.

Ce qui confère un intérêt particulier au milieu portugais, c'est que les influences les plus contradictoires viennent s'y fondre; souvent-fois, au sein d'un même tempérament d'artiste, la mysticité rêveuse du Celto-Ligure s'accouple au prophétisme sémitique et à l'aventureuse curiosité gothique ou normande. La vivacité de sensations qu'engendrent les climats méridionaux ne suffit pas à expliquer, en effet, l'impuissance à se formuler à soi-même une certitude et, conséquemment, le besoin d'une règle étrangère et la docilité à accepter les suggestions de la mode, qui caractérisent la Lusitanie intellectuelle. Ainsi chaque fois le sentiment individuel est en lutte avec un dogme qu'il requiert et considère comme indispensable, au risque de souffrir pour s'y conformer. De là, une forme d'humour très spéciale et en quelque sorte méphistophélique : l'ironie sentimentale, suprême affinement de la race chez un Eça de Queiroz, chez un Camillo Castello Branco, chez un João Penha.

Quelqu'un a dit à bon droit de la littérature portugaise qu'elle était aujourd'hui une satire, demain une élégie. Ce sont, dans le sar-

casme, les deux ensemble confondus, et Jésus sert partout de repoussoir à Satan.

Mais, en dépit des louanges qu'une sensualité exaltée peut, dans le lyrisme romantique, adresser au Prince des Ténèbres, jamais, chez personne, la volonté de révolte ne s'est trouvée assez énergique pour faire de telles revendications un ensemble systématique et raisonné. Ainsi le sol portugais n'aurait pas réussi à enfanter Nietzsche. Et cela est vrai également du Brésil. Il y a chez les deux trop d'Afrique, en lutte avec le songe atlantique et breton. Mais n'est-ce point à travers de telles caractéristiques qu'apparaît l'indestructibilité des patries ? Et chaque peuple a son rire.

La galerie de sonnets humoristiques que Gomes Léal intitule **Méphistophélès à Lisbonne**, et où il caricature en mode banvillesque les ridicules de la cité du Tage, nous montrent comment un esprit supérieur, après les blasphèmes sataniques de *l'Antechrist* et les motifs idylliques de *la Vie de Jésus*, peut trouver dans la raillerie alerte et fine son meilleur équilibre. C'est là un digne pendant à l'œuvre appréciée de João Penha.

Sur un terrain autrement vaste et à l'écart également de toute imitation, Xavier de Carvalho cueille de frémissantes orchidées, panachées de tous les reflets de la vie cosmopolite moderne. La plupart des pièces que le poète réunit aujourd'hui sous le beau titre évocateur de **Poésie humaine** datent des temps héroïques de 1889-1890, et l'auteur avoue volontiers avoir subi l'influence de la littérature parnassienne et décadiste de chez nous. Loin toutefois de sentir diminuer pour nous l'intérêt de ces poèmes, quelque peu teintés de baudelairisme, nous admirons plutôt comment, à travers des inspirations puisées parfois à même la France (comme en certains tableaux de vie parisienne ou de grande ville), le poète sait manifester chaque fois des dons de lyrisme incisif, que nous ignorons ou presque. La vibration lumineuse, émotive et impressionniste, est ici la principale ressource, et le poète excelle à voir, à écouter, à sentir. Rien des oripeaux surannés ; il est aussi actuel que Verlaine ou Verhaeren, mais autrement et, devant des spectacles analogues, à Londres ou à Paris par exemple, il reste quand même tout proche de ceux de sa race, du Junqueiro de *la Muse en Vacances* et d'Antonio Nobre. Seulement il n'est ni triste, ni maudissant, ni désespéré. Sensuel, il goûte les aspects multiples de l'existence. C'est pourquoi les pièces d'impressionnisme vécu : *Soir de printemps*, *les Impures*, *les Quais*, *les Vitrines*, *Aquarelle de la rue*, me retiennent particulièrement. « Toutes les âmes, toutes les gammes, toutes les couleurs » en ce recueil véritablement se correspondent, et c'est là l'œuvre d'un artiste de race auquel, à défaut d'autres louanges, on ne peut refuser une place à part et bien à soi dans le Parnasse de son pays.

Neuf pièces finales, en apothéose à Camoens, sont un bouquet précieux d'offrande patriotique, et M. Xavier de Carvalho a encore une fois bien mérité du Portugal.

Tout cela ne veut pas dire qu'en dehors de l'extériorité fugace et chatoyante, la Poésie lusitanienne ne puisse trouver de substantiel aliment. Toute l'œuvre d'Anthero, de Junqueiro, de Th. Braga prouve le contraire, et *la Vision des Temps* n'est, à proprement parler, ni élégiaque ni satirique ; elle est épique et presque cosmique ; elle est humaine.

Tel se révèle également le poète des *Tentations de San Frei Gil*, Antonio Corrêa d'Oliveira, qui nous offre aujourd'hui un bien curieux et lyrique **Eloge des Sentiments**.

Cela rappelle, dans le ton, certaines productions du génie provençal, et notamment les poèmes du vieux Catalan Ausias March ; mais ici l'inspiration est autre chose que chevaleresque ; elle est panthéistique et toute pénétrée de la contemplation du songe universel ; elle est sœur de celle qui dicte à Junqueiro ses *Oraisons* enthousiastes. A frôler toutefois de trop près les définitions de la science pure, on pourrait craindre qu'une vaine scolastique ne vienne entraver les élans de l'émotion, celle-ci n'aimant guère à être circonvenue d'artifices méthodiques. Cette fois encore, Antonio Corrêa d'Oliveira résout avec élégance un problème esthétique, qui eût fait échouer l'un des nôtres ; mais je tiens la gageure pour assez dangereuse, malgré la grande originalité de l'idée mise en œuvre ; celle qu'un sixième sens est en train de s'élaborer en nous par l'amour, et que l'Homme est ainsi le raccourci du Cosmos entier, dans son aspiration inextinguible de Beauté. Du moins la tentative est neuve et de telles synthèses, par la méthode indirecte du symbole, risqueraient peut-être un excès d'obscurité. Tout le quatrième et le sixième chant éveillent des échos qui vont jusqu'aux étoiles, et cela rend attentif.

Avec le Brésilien Cunha Mendes, l'élégie reprend ses droits, mais parfois s'y mêle une note qui semble empruntée tantôt à Henri Heine, tantôt à Leopardi. Au reste, quoique averti des plus récentes modes, l'auteur de *Ville morte*, d'*Au Soleil*, et de *Par la route* se dispense d'imiter. De plus, il évite les redondances d'adjectifs à la mode de son pays ; il s'efforce, sans y parvenir toujours, d'être sobre, et il y a dans *les Poèmes*, dans *le Livre de la morte*, tels sonnets qui peuvent être comptés parmi les meilleurs qu'on ait écrits en langue portugaise. Là règne un accent véritablement camonéen. De même dans *Evangile d'amour*, dans *Tombeaux*. La nature magnifique de son pays lui est également prétexte à d'ingénieux apologues sentimentaux, et les deux pièces les plus originales de ce recueil de **Poésies** sont peut-être *l'Epopée du Colibri* et *la Tragédie du*

papillon. Voilà un livre qui mériterait d'être accueilli bientôt dans la collection brésilienne des Editeurs Lello e Irmao de Porto, où précisément, à côté d'œuvres qui seront matière à de prochaines réflexions de notre part, nous trouvons les **Zoïles et Esthètes** d'Almachio Diniz.

En ce recueil, le jeune romancier sud-américain sauve de l'oubli toute une série d'appréciations sur des auteurs contemporains du Portugal et du Brésil. Il essaie, grâce à de copieuses lectures, de déterminer les influences qui ont pu agir sur eux; mais l'intérêt capital de ces études réside, à notre sens, en ce qu'elles nous permettent d'apprécier le mode d'action de nos modes littéraires en ces milieux et les ravages qu'elles sont parfois appelées à y produire.

Au contraire, le *Camillo* de Paulo Osario, qui reparaît amendé et augmenté sur le conseil de Th. Braga, est un monument définitif élevé à la gloire du génial romancier, et cela réclame autre chose qu'une simple note.

Pour aujourd'hui, terminons par *les Variations sur un vieux thème*, du même auteur, huit contes parfois ironiques surtout pessimistes, toujours émouvants et douloureux, sur le décevant mirage d'amour. Les *Lettres d'amour* sont saignantes de cruauté psychologique, mais quelle satire mêlée de pitié dans *Promesse de mariage! Aveugle* a la beauté d'un poème en prose, et le *Fragment d'un drame* mériterait de paraître à la scène; mais toute la signification de l'attrayant petit volume est dans la conclusion de *l'Episode* final, si poignant : « Mieux vaut mille fois la croyance ingénue à la bonne foi des autres avec toutes ses déceptions, que la méfiance systématique en la sincérité de ceux qui affirment nous aimer. »

Memento. — A bientôt *No solio de Amanhan* de Dario Vellozo, *Praieiros* de Xavier Marquès, *Divorciados* de Cunha Mendès, *Pavoès* d'Almachio Diniz, *Albatrozes* de Damasceno Vieira ; etc.

A signaler particulièrement la belle conférence de M. João de Barros à la *Société des Etudes portugaises* sur la Poésie contemporaine en Portugal et remercions-le des paroles aimables qu'il a bien voulu nous adresser si généreusement, en terminant. Une conférence aussi, très éloquemment littéraire, fut réalisée à Rio par la poétesse Ondina, sur *la Charité;* elle paraît chez Guimarães, à Lisbonne.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le philhellénisme. — Psichari : *Rodakai Mila*, tome V; Athènes, « La Hestia ». — Costis Palamas : *Poésie et Langue;* Athènes, « Le Noumas ». — Jean Vlachoyannis : *Propylæa*, tome premier: Athènes « Le Noumas ». — Achille Georgiadis : *San Paramythia.* — Sibylle : *Oramata.* — Achille Karavias : *Patriotika;* Athènes, « I Nomiki ». — Achille Karavias : *Callirhoe*, tragedie; « I Nomiki ». — Memento.

Depuis que l'Orient paraît en veine d'occidentalisation, le **phil-**

hellénisme est en hausse, et nous nous en réjouissons sincèrement. Les voyages de savants, de lettrés et d'artistes y contribuent dans une large mesure, et il ne semble pas mauvais que l'on ait pu voir les Grecs à l'œuvre, pour les mieux apprécier. C'est que les temps ont bien changé depuis *le Roi des Montagnes*, d'Edmond About, et la Grèce est très intéressée à ce qu'on la connaisse bien. Elle aura, cette année, servi de thème à trop d'écrits : thèses politiques, récits de touristes ou travaux de science, pour qu'il n'en reste pas quelque chose. La part des Français y est du reste assez belle et, pour ne retenir que *la Grèce du soleil et des paysages*, de M. Louis Bertrand, nous sommes heureux de nous rencontrer avec l'auteur du *Sang des Races* dans ce que l'on a appelé son parti-pris de ne pas séparer la ruine du paysage qui l'enveloppe, la Grèce vivante et actuelle de la Grèce morte et glorieuse. Dans un ordre d'idées quelque peu différent, ces chroniques n'ont-elles pas, dès l'origine, affirmé, pour la continuité même d'une inoubliable tradition, l'intérêt particulier que nous portons à la Grèce vivante et spontanée ? Attitude assez inédite, je pense, en ce pays qui, depuis *Télémaque*, n'a guère fait autre chose que d'encourager un certain hellénisme archéologique, d'authenticité douteuse assez souvent. A tout prix, il fallait ressusciter l'Antiquité, et M. Louis Bertrand lui-même ne semble pas totalement désabusé de l'inanité des efforts académiques en matière de langage épuré, puisqu'il se demande quel *sabir* pouvaient bien parler les Hellènes des siècles précédents, sous l'empire de leurs maîtres tour à tour italiens et turcs, comme si les chants populaires n'étaient pas là pour attester la parfaite vitalité du langage hellène et son intégrité, que le latin seul peut-être parvint un jour à entamer.

Il faut donc que le parti-pris de M. Louis Bertrand soit poussé jusqu'au bout et que le souci généreux de conserver de précieuses ruines n'aille pas jusqu'à détourner de construire selon les exigences de la vie moderne, en conformité du paysage grec et des habitudes grecques. Dans un magistral article sur la Grèce, paru au *Monde Hellénique*, M. Aulard fait, de son côté, d'amusantes remarques.

« Les Grecs, dit-il, sont contents que nous aimions les monuments de leurs ancêtres ; mais quand nous les louons trop devant eux, ces monuments, ils nous disent : « Aimez aussi, aimez surtout les « Grecs vivants ; ils sont dignes de votre amitié. » Ailleurs, le savant, professeur exprime le regret que le génie néo-hellénique ne soit pas encore consacré dans le monde par des chefs-d'œuvre écrits. De ces chefs-d'œuvre il découvre le présage dans le noble idéal, dont bouillonne l'Hellénisme entier, surtout depuis que la tendance à imiter la France semble se ralentir, pour laisser se développer l'originalité d'un génie dont les chants nationaux ont déjà donné d'heureux spécimens.

Mais cette fièvre d'imitation, qui la développa, sinon l'académisme? Et il nous semble, après tout, que la Muse néo-grecque a déjà donné mieux que des promesses. Dans les délicates études dont Gomes Carrillo orne le rez-de-chaussée du *Monde hellénique* (*les Grecs d'aujourd'hui et la Race éternelle*, *l'Ame nationale grecque*, *A travers les rues d'Athènes*), nous retrouvons sous le vernis d'occidentalisme le Grec de toujours, à la fois enthousiaste et patient, très analogue au peuple d'Espagne en certaines de ses caractéristiques. Son patriotisme, que nourrit un optimisme inébranlable, a fait le miracle de l'Indépendance, incendie dont les poèmes de Solomos, de Kalvos, de Valaoritis sont la réverbération magnifique. Ce patriotisme reste convaincu que Constantinople sera réclamée un jour. Et pourquoi pas, après tout? Au témoignage d'un récent ouvrage italien, *la Question Rouméliote*, dû à la plume de G. Amadori Virgilj, les écoles libres grecques couvrent la majorité du territoire turc, et les Hellènes sont le plus vivace élément de progrès de l'Empire ottoman. Aussi les Jeunes-Turcs cherchent-ils déjà à éliminer leurs alliés d'hier. Sans doute espèrent-ils, fidèles aux traditions de leur race campée en Europe, flatter tour à tour le Slavisme et l'Hellénisme, sans voir qu'à ce jeu la Turquie perd chaque fois quelque chose, puisqu'il lui faut donner des garanties. Le panottomanisme est une erreur à Constantinople, et les Grecs associés à la conservation de l'Empire lui seraient moins dangereux, puisqu'ils devraient accepter la maison comme leur. Et peut-être qu'alors la nécessité de garder intact le bloc : religion-patrie-langue, devenant moins immédiate, il y aurait quelque chance de faire pénétrer la langue populaire dans le domaine officiel.

Elle y viendra tôt ou tard, et Psichari, qui est patient parce qu'il est Grec lui aussi, sait bien que son œuvre, même si le temps doit l'amender, ne sera point vaine et qu'il n'a pas besoin de se presser. Pour notre part, et en dépit de la rigueur scientifique qui dicte chacune des réflexions de **Pommes et Roses** et de cet autre purisme qui porte l'éminent grammairien à incriminer les tournures ou le vocabulaire des vulgaristes sans méthode, nous croyons facilement que la langue de demain portera la marque du pédantisme officiel d'aujourd'hui et que des mots, des expressions renouvelées de l'antique demeureront à côté des barbares clichés journalistiques empruntés au français. Seules s'imposeront les *formes grammaticales du peuple*. Mais qu'importe? Il y a une chose que les puristes n'ont jamais songé à ramener aux origines, c'est la phonétique, la prononciation afférente à chaque signe de l'alphabet — et ç'aurait dû être la base de leur édifice. Sans quoi tout est vain et πόρτα vaut πύλη, qui a cessé d'être *pulé* pour être *pili*.

Nous avons dit, à propos des quatre premiers tomes, quelle verve

entraînante et caustique Psichari met au service de sa théorie grammaticale. Les puristes n'en sont pas seuls à souffrir et ceux qui écrivent, par laisser-aller ou par goût, une langue anarchique sont les premiers atteints, quelle que soit souvent leur antipathie avérée pour le scolasticisme. Tel Christovasilis, qui maintient si vaillamment les traditions de l'école épirote. Pour Souris, l'auteur de *Pommes et Roses* est particulièrement cruel. Souris, dit-il, n'est pas poète : il fait des vers ; mais il n'entend rien à la poésie. Son rire n'ouvre pas d'horizon. Son vocabulaire est incohérent et bourré des termes les plus douteux. De fait, celui auquel la Grèce a fait une renommée de grand homme et qui, depuis vingt ans, accomplit ce tour de force hebdomadaire de rédiger en vers tout un journal à lui seul, n'a pu, à ce jeu, que délayer son talent, qui est réel. Une pareille tâche ne se continue pas toute une vie, et chacun sait que l'œuvre profonde, même satirique, exige, pour naître en toute splendeur, d'autres conditions de création. Souris est le fils direct de Soutzos, cela est vrai également ; cependant il possède des dons de créateur qu'ignora Soutzos. De plus, sa langue peut être informe et bigarrée (ce qui fait qu'elle va contre la démonstration que se propose Psichari), elle n'en est pas moins essentiellement démotique. Ce qui manque à la Grèce, ce n'est donc pas, — pour reprendre la phrase de M. Aulard, — une littérature qui fixe l'histoire de sa langue, mais une langue fixe pour élaborer cette littérature et la continuer selon l'originalité du génie national. Car, suivant une parole que l'éminent poète Costis Palamas emprunte à Roïdis, au cours d'une étude parue au *Noumas* sous le titre de **Poésie et langue** : « Un pays qui a donné naissance aux Homère et aux Sophocle, et qui, hier encore, produisit les Chants populaires et Solomos est justifié d'attendre les rivaux en poésie. » C'est à montrer comment, depuis 1877, s'est élargie sur la Grèce l'aurore de la renaissance poétique, dont Solomos fut l'étoile annonciatrice, que s'applique avec enthousiasme l'exposé historique et critique de Palamas.

Il cite les précurseurs Vizyinos, Drosinis, Provelengios ; il dit l'initiative des Psichari, des Ephtaliotis, des Krystallis, initiative poétique, fût-ce en prose ; succinctement il indique ce que fut la *Tekhni* de Vasilikos, l'œuvre que poursuit le *Noumas*, les beaux espoirs manifestés par *Higissô*.

Peut-être n'insiste-t-il pas assez sur sa propre œuvre, qui est immense ; mais il s'excuse d'oublier. Et, de fait, parmi les ouvriers de la première heure, quoique à l'écart des militantes écoles, il convient de rappeler le nom de Martzokis, un Ionien lui aussi, et qui, du Romantisme au Malliarisme, marque la transition. D'autres documents, pour l'exaltation du démotique, sont inclus aux **Propylées** de Jean Vlakhoyannis, dont le tome premier est paru en octo-

bre dernier. L'événement est considérable au point de vue littéraire, et la matière à la fois copieuse et variée. Vlakhoyannis tient moins aux théories qu'à son art, et il écrit naturellement la langue qu'il parle. Avant toutes choses, il s'inquiète d'une œuvre à léguer aux siens. On sait de longue date la beauté précise et vivante des *Histoires de Jean Epakhtitis*, à l'initiative desquelles Petros Vasilikos rend un si juste hommage dans le *Noumas*.

A côté d'esquisses de même ordre réunies sous le titre de *Histoires de la Vie et de la Mort*, il faut signaler ces pages d'un sentiment profond : *Pour l'amour, pour l'honneur*, et tout un bouquet de gracieuses fantaisies : *Songes et merveilles*.

Poète, Vlakhoyannis sait être tout ensemble ému et mesuré, mais son souffle est court. Il faut retenir *le Point du jour*, d'une jolie couleur délicate, *la Première hirondelle*, *la Mort de l'amour*.

Dans le domaine historique, le narrateur précis déploie toutes ses qualités, spécialement dans le récit d'épisodes patriotiques, et cela n'est pas fait pour surprendre.

Outre l'affirmation d'un beau talent d'écrivain sincère et pur, on est heureux de trouver dans l'intéressant recueil des matériaux philologiques de la valeur des *Myrologues Rouméliotes*, recueillis par Petros Vasilikos, et de l'étude linguistique inédite attribuée au célèbre Epirote Jean Vilaras, médecin du fils d'Ali-Pacha.

Dans une manière qui rappelle de près celle du peuple, Achille Georgiadis nous offre trois récits (**Comme des Contes**), dont le premier, *Argyris*, est de beaucoup le meilleur. Le ton en fait heureusement songer à *l'Expatrié*, de Vlakhoyannis, ou *Aux Ruines*, de Krystallis, et la prétention est absente.

Au contraire, les délicates fantaisies tantôt émues, tantôt mièvres, parfois lyriques, toujours élégantes, que Sybille réunit sous le titre de **Visions** semblent ne s'adresser à la nature que pour avoir prétexte à variations ingénieuses ou passionnées. En ce genre gracieux qui rappelle de près celui de M. Calogeropoulos de *Pinacothiki*, *la Rose qui s'effeuille*, *le Fleuve de l'Amour*, *la Lyre enchantée* ont quelque chose de Catulle Mendès fantaisiste. C'est plein de lumière fine et de musique.

Avec Achille Karavias nous retrouvons les thèmes héroïques. Ses **Patriotiques**, dédiées aux mânes d'une victime de Dragashan, nous remmènent vers le vieux Paraskhos, et son *Caratanos*, dans l'élan même de sa sincérité simple, n'est pas dépourvu de flamme et de grandeur. Au reste, une récente tragédie, *Callirhoé*, nous dénonce en même temps de réelles qualités d'ordonnance scénique et de concision dans la langue.

On en arrive à oublier que celle-ci soit si éloignée de l'expression populaire et, pour cette reconstitution de l'antique, il semble que,

pour une fois, le purisme de l'auteur ait de quoi se faire pardonner tout ce que son allure garde forcément d'artificiel.

Memento. — Avec *l'Hirondelle*, de Paulos Nirvanos, nous reprendrons, la prochaine fois, l'étude du mouvement théâtral. Nous analyserons en même temps *A l'ombre du figuier*, de l'éminent Petros Vlastos, *Khamozoï*, de Varlendis, un recueil de vers de Malakassis, etc. Jetons les fleurs du regret sur la tombe prématurée d'Ep. Deligeorges, dont on garde une magistrale étude sur Carcavitsas, parue au *Monde Hellénique*. Merci au *Noumas*, à *Néa Zoï* pour l'accueil fait à ces chroniques. Saluons la naissance de *Pan* sous la direction d'Aristos Cambanis, du *Laos* de Constantinople, et mentionnons le beau numéro de Noël des *Panathénées*, avec des vers de Spyros Melas et une prose délicatement œuvrée et pensée de Paulos Nirvanas. A Alexandrie, *Néa Zoï* devient l'un des plus importants périodiques de la vie littéraire grecque.

I Meleti est toujours très documentée. *To Néon Pneuma* manifeste une activité intéressante. La première achève une étude de haute valeur sur *la Diplomatie européenne et la Révolution grecque*, par Dem. Drosos.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Wyspianski : *Daniel*, œuvres posthumes, I, Gebethner i Wolff. — Stanislaw Antoni Mueller : *Henryk Flis*, 2 vol., Librairie Polonaise, B Polowiecki. — K. Przerwa-Tetmajer : *Z Wielkiego Domu* (*Dans une grande maison*), Nouveautés littéraires, St. Sadowski. — A. Nowaczyn'ski : *Figliki sowizdrzalskie* (*Farces espiègles*), G. Gebethner i Sp.— Memento.

L'esprit inquiet, le génie universel de Wyspianski, qui s'attachait avec une égale ardeur à la poésie et à la peinture, ne pouvaient pas rester indifférents à la musique ; qui est par excellence l'expression la plus pure de l'âme. Déjà sur les bancs de l'école, Wyspianski se sentit attiré vers sa beauté. Il se mit à étudier le piano. Mais les difficultés techniques le rebutèrent bientôt. Son génie réformateur et individualiste, qui changeait tout ce qu'il touchait, chercha à reformer la technique du piano. Mais c'est surtout pendant son séjour à Paris (1892-1893) que la musique le conquit. Le Grand Opéra, non seulement par son côté instrumental et vocal, mais aussi par le luxe de sa décoration et sa mise en scène, le séduisit. Avec une fièvre qui caractérise toute son œuvre, il se mit à composer des mélodies, des chants qu'il dictait à ses amis musiciens et compositeurs. Dans ses papiers, on trouva même l'ébauche d'une grande œuvre symphonique. Un de ses amis, le musicien Opienski, raconte qu'il a eu un don rare de définir le sentiment qu'il fallait exprimer par « les sons ». C'est aussi à cette époque qu'il écrivit complètement ou bien esquissa seulement une foule de textes d'opéras. Malgré tous les efforts de MM. Adam Chmiel et Wilhelm Feldman, exécuteurs fidèles de la volonté du maître disparu, on n'a pas encore réussi à les découvrir.

Un seul texte que le poète avait jadis envoyé à son ami Opienski fut sauvé. C'est une petite tragédie, intitulée **Daniel**, que M. Feldman vient de publier, comme début des « œuvres posthumes » de Wyspianski.

L'action du drame se déroule dans le palais d'or du roi Balthazar. On prépare un repas solennel pour fêter une victoire nouvelle du roi. Au chœur des chevaliers, des courtisans, des serviteurs qui exalte le roi et sa gloire, se mêle le chant douloureux des prisonniers affamés et misérables. Balthazar apparaît sur la scène entouré de sa suite et des rois, ses hôtes. Il présente les prisonniers juifs, « fils du peuple conquis », à ses amis. Il invite à sa table les représentants les plus illustres de la nation vaincue pour en faire ses serviteurs et ses alliés. Le festin commence, mais son allégresse est troublée par les voix tantôt plaintives, tantôt menaçantes des prisonniers. Les gardes ayant chassé leur troupeau lamentable, le repas se poursuit, plein de gaieté et de magnificence. Les rois invités par Balthazar lui jurent leur amitié et lui promettent leur alliance. A ce moment, les gardes font passer en groupe devant le roi des augures et des poètes juifs. Ils chantent leur misère et leur nostalgie. Mais les traîtres assis à la table du vainqueur répudient leurs frères et leur patrie. Enivré par son triomphe, Balthazar exige des vaincus qu'ils lui donnent en signe de leur fidélité le trésor sacré de leur temple. Mais, lorsqu'il leur demande les saints calices pour y boire à son festin royal, ils hésitent. Balthazar rit de leurs scrupules et de leurs superstitions. Alors ils cèdent. Mais au moment où, malgré les avertissements, le roi, ivre de son orgueil, lève le calice pour boire au pays mort, on entend des coups de foudre et des ténèbres subites envahissent la salle du festin. Une panique effroyable s'en suit. Les courtisans n'écoutent plus le roi. En vain il les appelle et les implore. Un rayon de soleil écrit des mots mystérieux sur la muraille du palais. Les prisonniers, auxquels on demande l'explication de leur sens, s'enfuient épouvantés. C'est alors que le roi fait venir l'adolescent divin, le prophète jeté dans la fosse aux lions. Daniel arrive et, ébloui par la vue de la lumière d'or, il chante en extase un hymne au soleil ; il lit les mots, il prédit le malheur aux vainqueurs, il les maudit. Et lorsque les gardes et les invités, affolés par ses paroles, veulent s'emparer de lui, il se libère d'un geste de sa main et il chante encore :

Je ne suis que la fantaisie,
je ne suis que la poésie,
je ne suis que l'âme...
Mais derrière moi viendra la puissance
conçue de ma parole,
la puissance qui brisera les chaînes
et ressuscitera mon pays !...

. . . . . .
je ne suis qu'un fils
de la fantaisie torturée.
Je périrai — je me dissoudrai
dans la brume de vos songes ;
mais je renaîtrai en action
de mes frères...
Et pendant des siècles je vivrai encor !

N'est-ce pas sa propre force, la puissance du poète que chante Wyspianski par la bouche de Daniel ?

Avec *la Légende* et *le Retour d'Ulysse*, la tragédie de *Daniel* est une des œuvres les plus musicales de Wyspianski. En la lisant, on attend, malgré soi, un orchestre invisible qui vient illustrer par l'harmonie instrumentale la mélodie et le chant de la parole du poète. Hélas ! Wyspianski n'a pas encore trouvé son compositeur, comme ne l'a pas d'ailleurs trouvé non plus le grand mage du romantisme polonais Jules Slowacki. Heureux sera le compositeur dont le génie sera digne de la poésie féerique de ces deux poètes : il trouvera dans les drames poétiques de Slowacki et de Wyspianski un trésor inestimable, une source inépuisable d'inspiration musicale.

§

Une quinzaine d'années se sont passées depuis le temps où Zeromski, Reymont, Sieroszewski, Przybyszewski sont venus pour souffler une vie nouvelle dans la prose polonaise. Certes, ils sont encore loin d'avoir terminé leur tâche. Au moment où Zeromski vient de faire publier sa *Chanson de Hetman*, où Reymont termine son œuvre magistrale *les Paysans*, on ne peut que se réjouir de leur vigueur, du développement toujours croissant de leur beau talent. Mais c'est tout de même avec une sorte d'inquiétude qu'on cherche parmi les jeunes, parmi les commençants, celui qui représente l'avenir, qui pourra prendre un jour des mains défaillantes des aînés leurs armes glorieuses. Jusqu'à présent tous nos espoirs furent toujours déçus. C'est donc par cette inquiétude inavouée, par ce sentiment d'attente, commun au public et aux lettrés polonais, qu'il faut expliquer peut-être la vogue soudaine de l'auteur qui se présente pour la première fois devant les lecteurs, avec une œuvre non dépourvue d'une certaine force et fraîcheur, mais en somme si peu équilibrée encore, et même — je serais tenté de dire — si chaotique. Je viens de nommer **Henryk Flis**, dont l'auteur est un écrivain jeune, tout à fait inconnu, M. Stanislaw Antoni Mueller. *Henryk Flis* est un roman de mœurs provinciales. Mais je crois pour ma part que la vie de Rokomysz, petite ville de Galicie, située dans la région des puits de pétrole (n'est-ce pas Drohobycz, tout simplement ?), n'est pour

l'auteur qu'un prétexte pour essayer de peindre l'état d'âme de la nation tout entière. Projet très vaste et, certes, dépassant les forces — du moins actuelles — de l'auteur. Mais est-ce que son ambition ne serait pas satisfaite s'il avait réussi un roman de « mœurs de province » dans le genre de *Madame Bovary*? Car cette comparaison s'impose. Non pas quant au sujet lui-même, la question de femme adultère ayant beaucoup perdu de son actualité poignante, mais quant au fond.

Ici et là nous avons le tableau d'une vie provinciale, étroite, gênée, d'une vie qui étouffe entre les murs gris d'une petite ville et qui ne rêve que des splendeurs de la capitale. Les « comices agricoles » eux-mêmes ont leur pendant dans une petite fête locale, par laquelle Rokomysz veut célébrer le jubilé d'un grand écrivain national. *Le bovarysme* tel que le définit M. Jules de Gaultier est une maladie commune de ses habitants. Oh, que Mlle Wanda, avant de devenir la femme d'un commissaire quelconque, voudrait être démoniaque ! que Mme Marie voudrait paraître romantique, M. Batorowicz, grand patriote, et Henryk Flis, lui-même, héros d'une tragédie sombre, jouée par le sort ! Mais ici toute comparaison cesse. Le talent de M. Mueller n'a rien de commun avec le génie calme et puissant de Flaubert. C'est un talent nerveux, inquiet et inégal, dédaigneux du métier — et en cela si bien, si profondément polonais, hélas ! — un talent qui n'a pas encore acquis et qui n'acquerra peut-être jamais — M. Mueller n'est-il pas un Polonais ? — la conscience de sa propre force.

M. Mueller nous confesse que pour lui l'art n'est qu'une « union harmonieuse de la réalité mâle avec le rêve de femme ». C'est la femme qui donne « la forme » à l'esprit inquiet du mâle. Quant à moi, je crois peu à cette harmonie. Et l'exemple de M. Mueller le prouve. Je ne connais rien de moins harmonieux que son art. La méthode artistique de l'auteur ne repose que sur des constrastes et des surprises. A ce point de vue M. Mueller est un naïf et un peu maniaque. Le contraste devient pour lui une obsession. C'est par le contraste, par la surprise qu'il opère toujours et partout, ne craignant jamais — et ici il a tort — de fatiguer le lecteur. Voici une définition, tirée au hasard, et qui définit si bien sa manière : « la nature est une amante : on n'a qu'à se coucher sur son sein — et geler ». Vous croyez peut-être que M. Henryk Flis est un héros, un vrai poète? eh bien, non, l'auteur vous prouvera qu'en somme ce n'est qu'un lâche. Vous croyez que Mme Hélène est une femme exquise, romantique et malheureuse ? Elle est tout simplement cabotine. Séduite par Flis et délaissée, Manka va se tuer peut-être? Que non ! vous pouvez être sûr qu'elle acceptera l'argent que lui envoie son amant. Ostrowski, en lançant une bombe qui le tue, commet un acte

héroïque ? Pas du tout : il est désespéré à cause d'un amour infidèle, de malheurs de famille, à cause de la perte de sa place, etc. Vous vous attendez à une idylle et vous assisterez à une tragédie. Vous espérez un drame, et, devant vos yeux, ne se joue qu'une farce. Et ainsi, toujours. M. Mueller a à ce point la peur du commun qu'il se révolte même contre le bon sens. Le contraste, avec lequel M. Mueller opère avec une sorte de *maëstria* bien à lui, devient à la fin, grâce à l'abus, une arme qui se tourne contre lui-même : au lieu d'exciter l'attention et la curiosité du lecteur, il fatigue et énerve. Et c'est un grand dommage. Car, certes, M. Mueller possède un talent réel d'écrivain, un style vif et coloré, une imagination abondante, un sentiment des réalités, qu'on rencontre très rarement chez les auteurs polonais. Et même sa loquacité (deux forts volumes pour un *Henryk Flis*, n'est-ce pas un peu trop ?) est plutôt due à sa jeunesse et son manque d'expérience qu'à un défaut naturel de son talent. Nous attendrons avec impatience une œuvre nouvelle de M. Mueller.

§

Dans la préface de ses **Farçes espiègles**, M. Nowaczynski avertit les lecteurs que c'est pour la dernière fois qu'il se présente au public sous l'aspect de pamphlétaire satirique.

Il s'adonne désormais évidemment au « genre sérieux » : au théâtre d'abord et au journalisme ensuite. Les pièces de M. Nowaczynski, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler ici même, ont au théâtre un succès d'estime. Et le journalisme? Dans une série d'articles innombrables M. Nowaczynski, jadis ennemi acharné des philistins, fait amende honorable et chante la beauté du commerce et de l'industrie. Il se plaît à y étaler une érudition économique, hélas! suspecte. Il n'a pas eu le don de convaincre les gens compétents. D'ailleurs ces articles n'ont rien à voir avec la littérature. Quant à nous, nous ne cesserons de regretter le talent incomparable et la verve mordante dont M. Nowaczynski fournit encore la preuve dans son admirable pamphlet *Graphologomonomane*, qui fait l'ornement de ses *Farces espiègles*.

§

Le petit volume de M. Przerwa-Tetmajer, que nous présentent *les Nouveautés littéraires*, n'est autre chose qu'un recueil de feuilletons dont la pointe satirique est dirigée principalement contre les classes ci-devant dirigeantes de la Pologne. Ce que l'auteur voit **Dans une grande maison** dépasse vraiment les bornes de l'imagination. On est tenté à tout moment de citer le vers de Baudelaire :

> La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
> Occupent nos esprits et travaillent nos corps...

Que de saletés, grand Dieu ! et que de bêtise ! c'est dans le fiel que M. Tetmajer a trempé sa plume. Nous sommes bien loin ici de l'aimable ironie de M. Weyssenhoff. L'Art a-t-il quelque chose à gagner du fiel et de la colère — très juste, d'ailleurs — de Tetmajer ? Je ne le crois pas...

§

Memento. — Volumes reçus : Kornel Makuszynski : *Polow Gwiazd*, poésies, H. Altenberg. — Le même : *Rzeczy wesole*, contes, librairie Polonaise B. Poloniecki. — Feliks Kopera : *Wit Stwosz w Krakowie*, Société des Amis de la Vieille Cracovie.

MICHEL MUTERMILCH

LETTRES HONGROISES

Teleki Mihàly levelezèse, Kiadja dr. Gergely Sàmuel. IV-dik kötet, Budapest, Athenaeum, 1908. — *Külpolitikai Almanach* (*Almanach de Politique Étrangère*), edité par le journal « Ellenzèk », préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu, 1 vol. in-8 de 50 pages, ed. hongroise et française ; Kolozsvàr, Ellenzèk, 1909. — Kosztolànyi Dezsö : *Negy fal Között ;* Budapest, Pallas-nyomda, 1907. — Csàth Geza : *A Varàzsló Kertje ;* Budapest, Deutsch Zsigmond ès Tàrsa, 1908. — Memento.

Je me suis fait un devoir d'appeler l'attention de mes lecteurs sur le travail considérable et si utile pour la science qu'a entrepris M. le professeur Gergely, de l'Université de Kolozsvàr, en déchiffrant, réunissant et éditant la volumineuse **Correspondance de Michael Teleki**, le grand homme d'état transylvain. J'ai esquissé la carrière si mouvementée du célèbre chancelier, j'ai tâché de définir son rôle, qui fut celui d'un bon patriote et d'un diplomate éclairé. J'ai dit surtout combien est précieux pour l'histoire l'effort auquel M. Gergely a consacré sa vie ; j'ai dit à quel point l'édition de la Correspondance de Michael Teleki rendra service à ceux qui voudront s'attacher à écrire l'histoire diplomatique du Royaume de Hongrie, et qui trouveront dans les douze volumes de la Correspondance des documents non seulement absolument nouveaux, mais encore groupés et éclaircis avec une érudition et une conscience auxquelles il est juste de rendre hommage. Je ne reviendrai pas sur les difficultés presque insurmontables auxquelles s'est heurté le zèle de M. Gergely ; je me contenterai de louer une fois de plus son admirable persévérance à l'heure où le quatrième volume de la Correspondance vient de paraître.

Les lettres qui y sont contenues, et qui sont relatives aux années 1667, 1668 et 1669, montrent Teleki à l'aube de sa puissance ; le prince Apafy lui a accordé sa confiance, et les solliciteurs ne manquent pas de passer par le ministre pour arriver au souverain. La principauté est enfin entrée dans une ère de paix ; mais déjà, des menaces de conflagrations s'esquissent à l'horizon. Les mécontents de Hongrie

sollicitent l'intercession d'Apafy pour la conclusion d'un accord magyaro-turc, dirigé contre l'Autriche, et, sur les conseils de son ministre, le prince entre dans les vues des Magyars; en août 1667, il envoie une ambassade auprès du Grand Vizir, et reçoit de lui des assurances touchant la possibilité d'une action commune; cette ambassade est renouvelée en octobre 1667, mais le Grand Vizir ne répond que par de vagues promesses. Après l'échec de la Conférence d'Eperjes (14 avril 1669), le Prince reprend les négociations avec l'Empire Ottoman; cependant, il commence à se brouiller avec son ministre, qu'il finit par autoriser à aller vivre avec sa famille à Kövàr, sur la frontière de la Principauté; il n'en continue pas moins à agréer ses conseils, et c'est sur son avis qu'il reçoit un nouvel ambassadeur des mécontents hongrois, qu'il convoque pour 1670 une Assemblée des Etats.

Ce volume contient, comme je l'ai dit, de nombreux documents de nature à éclairer les dessous de la politique extérieure de la Transylvanie; par là, il est pour l'historien d'un prix inestimable. Le public français s'intéressera encore davantage à ceux qui vont paraître prochainement, et qui feront connaître les négociations engagées à la fin du XVII^e^ siècle entre la Transylvanie, la Hongrie et la France.

En attendant la publication de ces volumes — il y en a encore huit à paraître, — il convient de féliciter l'infatigable travailleur qu'est le Dr. Gergely d'avoir mené à bonne fin une partie si importante de sa grande tâche.

Le journal hongrois *Ellenzèk*, qui paraît à Kolozsvàr, et qui est — sur la foi de ses prospectus, — le seul organe de Hongrie s'occupant d'une façon régulière de politique étrangère (1) et possédant un service complet d'informations extérieures, vient de faire deux choses qui, au point de vue français, valent certes la peine d'être signalées: en novembre dernier, il a entrepris d'éditer, bimensuellement, un *Supplément français*, qui est par suite le premier et le seul journal politique de Hongrie publié entièrement en français. Ce supplément a assumé la tâche d'*informer* la presse parisienne et étrangère autrement que par les voies ordinaires (en évitant le Presse-bureau de Vienne), sur la politique tant intérieure qu'extérieure du Royaume de Hongrie; cela, à un moment où la politique de la Monarchie allait si nettement à l'encontre des intérêts hongrois (et aussi des intérêts de l'Europe), a déjà son prix.

(1) J'ai eu l'occasion de signaler ici même, et plus d'une fois, le nom de ce journal; en effet, la maison d'éditions qui y est annexée publie fréquemment des ouvrages relatifs aux questions internationales : ainsi l'Etude M. de Hory sur la Constitution Suisse, une brochure sur l'Affaire de Mitrovitza, une autre sur la Politique roumaine, etc.

A l'occasion du nouvel an, *l'Ellenzèk* a fait mieux. Il a édité un **Almanach de Politique étrangère** en hongrois et en français, sous forme d'une plaquette d'une cinquantaine de pages, avec la collaboration de MM. Charles Loiseau, Raymond Recouly, Alexandre Hepp, de Mr C. Knatchbull-Huggessen et de MM. de Hory (le juriste hongrois bien connu, auteur d'une étude sur la Constitution Helvétique), et Ajtay. M. Anatole Leroy-Beaulieu a bien voulu honorer d'une Préface cette intéressante publication, et sa prose vigoureuse a été reproduite par la presse française. Je ne puis résister au désir de la faire apprécier à mes lecteurs, d'autant plus qu'elle résume bien la politique préconisée par *l'Ellenzèk*.

. Nous avons, nous autres Français, bien des raisons de nous intéresser à la Hongrie, à son développement national, politique, économique, littéraire. Il est un point de vue que l'on ne me paraît pas toujours apprécier à sa juste valeur : je veux parler de la Hongrie comme facteur de la politique internationale.

Sur ce terrain, le plus important à mes yeux, la Hongrie peut, par sa situation géographique comme par ses institutions et son caractère national, exercer une action efficace et des plus utiles. Elle peut avoir une influence modératrice, pacificatrice sur la politique de son associée l'Autriche, et par suite sur la politique générale de l'Europe.

Nous sommes, il est vrai, depuis que l'Autriche a cessé d'être une puissance allemande, habitués à la considérer comme une puissance conservatrice, prudente par situation et par tempérament, défiante des aventures et des ambitions périlleuses. Il n'en est pas moins vrai que Vienne peut aussi, à certaines heures, avoir des ambitions conquérantes, des rêves d'impérialisme et de domination orientale, soit qu'elle y soit poussée par Berlin, soit qu'elle y soit entraînée par ses propres traditions.

La Hongrie, au contraire, tout en ayant la légitime ambition de tenir son rang sur le Danube, et d'avoir sa part d'influence en Orient, ne saurait être soupçonnée d'appétits de conquête ou de visées annexionnistes. Elle ne saurait s'agrandir en dehors sans compromettre son équilibre national intérieur. Par là même, elle doit, pour défendre ses propres intérêts, avoir dans la politique austro-hongroise comme un rôle modérateur. C'est à quoi, nous semble-t-il, la Hongrie doit s'appliquer, et par là elle peut rendre à l'Europe et à la paix du monde des services dont la France et l'Europe lui devront être reconnaissantes.

M. Loiseau a étudié le rôle de la Hongrie comme alliée de la Turquie et amie des Slaves, M. Recouly a parlé de la rivalité anglo-allemande, et M. Ajtay du pangermanisme (1). Dans l'édition hongroise, il y a encore une fort intéressante étude de M. de Hory sur les droits historiques de la Hongrie sur les Provinces bosniaques, et une autre, d'un juriste fort connu, mais qui a gardé l'anonymat, sur l'intérêt que la Hongrie peut trouver à renoncer à ses droits.

(1) Cet article a, du reste, été reproduit par *le Journal des Débats*.

La brochure, qui est, paraît-il, la première d'une série dont il paraîtra un numéro par an, offre le plus haut intérêt au point de vue du problème balkanique; le travailleur y trouvera avec joie une Table chronologique de la plus grande utilité.

§

M. Kosztolanyi publie un recueil de poésies sous le titre de : **Entre quatre murs**, et M. Csath un volume de contes appelé : **Le Jardin du magicien**. J'ai beaucoup aimé le rythme puissant, le style imagé, l'esprit amer des vers de Kosztolanyi; *le Chant du comédien* et *le Fou* sont des chefs-d'œuvre; *le Chant du comédien* est aussi beau en son genre que le splendide air de ténor de *Paillasse :* « Ris donc, Paillasse »; je n'ai jamais tant regretté qu'en la lisant que la poésie hongroise soit essentiellement intraduisible.

J'apprécie moins le vague voulu, la mélancolie romantique et bien démodée du *Jardin du magicien*. L'histoire de ce moribond, atteint d'une maladie incurable, qui danse toute la nuit avant de mourir, qui exerce sur les femmes un irrésistible attrait, est une pâle redite de *Rolla*. Et *Rolla* lui-même est déjà si loin!

§

Memento. — *La Revue de Hongrie.*— (15 décembre). Une intéressante étude de M. Marczali : Pièces relatives à l'empereur Alexandre I et à la Sainte-Alliance ; Souvenirs sur Huysmans, par Remy de Gourmont ; l'Anniversaire de M. Levasseur, par Louis Lang. — (15 janvier). Relation du Siège de Vienne, par M. Marczali ; R. Poincaré, par Ernest-Charles; Don Juan, de Jules Bois.

— *A Nyugat* (l'Occident). — (16 novembre). Une étude de M. Csath, l'auteur du *Jardin du magicien*, sur Puccini, et une autre, fort intéressante, de M. Laczko, sur Barbey d'Aurevilly, à propos du volume récemment paru : *L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly :*

... « Ce grand critique, le juge des juges, qui, en sa qualité de chroniqueur, suivait au jour le jour les événements dignes de son attention, cet homme qui écrivait des histoires d'amour si particulières, était, lui aussi, un de ces « dandys », dont peu de gens ont su voir la grande âme à travers l'originalité des dehors. Il est heureux qu'il se soit trouvé des connaisseurs, qui, comme Louise Read et comme Octave Uzanne, ne pensent qu'avec respect au grand journaliste — homme du monde, et à qui nous sommes redevables de cet excellent volume, où revit tout entière l'âme de Barbey d'Aurevilly. »

— (16 décembre) : Lysistrata, d'Aristophane ; traduction nouvelle par Heltai, et une fort jolie étude de M. Schlopflin sur la littérature (?) policière.

F. DE GERANDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Géographie. — Voyages

L. Gallois : *Régions naturelles et noms de Pays ;* Colin. » »
M. et Mme Émile Jottrand : *Indo-Chine et Japon ;* Plon. 3 50
Joseph l'Hôpital : *Italica ;* Perrin. 3 50
Jules Sion : *Les Paysans de la Normandie Orientale ;* Colin. » »

Histoire

Gustave Bord : *La Franc-Maçonnerie en France des Origines à 1815*, t. I ; Libr. Nationale. » »
Charles Merki : *L'Amiral de Coligny ; la Maison de Chatillon et la Révolte protestante, 1519-1572 ;* Plon. 7 50
J. Nouaillac : *Villeroy, secrétoire d'État et ministre de Charles IX, Henri III et Henri IV* (1543-1610) ; Champion. 8 »
J.-B. Perès : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé ;* « L'Edition bibliographique ». » »

Littérature

Barbey d'Aurevilly : *Lettres à Trébutien ;* Blaizot, 2 vol. 15 »
J. Bertaut : *La Littérature féminine d'aujourd'hui ;* Libr. des Annales. 3 50
F. Bidault : *A l'âge de Fer ;* Jouve. 3 50
A. Cartault : *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum ;* Colin. » »
E. Fromentin : *Lettres de Jeunesse*, biogr. et notes, par Blanchon ; Plon. 3 50
Frédéric Harrison : *John Ruskin. 1819-1900 ;* « Mercure de France ». 3 50
G. Lafenestre *Molière ;* Hachette. 2 »
Jules de Marthold : *Le Jargon de François Villon, argot du XVe siècle ;* Daragon. 6 »
Pierre-Maurice Masson : *Madame de Tencin, 1682-1749 ;* Hachette. 3 50
François de Maynard : *Œuvres poétiques choisies*, notice de Pierre Fons ; Sansot. 2 »
A. Schalck de la Faverie : *Les premières interprètes de la Pensée américaine ;* Sansot. 3 50
Laurent Tailhade : *La « Noire Idole » ;* Messein. 1 »
Laurent Tailhade : *La Corne et l'Épée ;* Messein. 1 »
C. Vieillard : *Gilles de Corbeil, médecin de Philippe-Auguste et chanoine de Notre-Dame 1140-1224 ;* Champion. 7 50

Musique

Angelo Neumann : *Souvenirs sur Richard Wagner ;* trad. de l'allemand, par Maurice Rémon et Wilh. Bauer Calmann-Lévy. 3 50

Philosophie

F. Rauh : *L'Expérience Morale ;* Alcan. 3 75
Albert Schinz : *Anti-Pragmatisme*, Alcan. 5 »

Poésie

Leonor Dupille : *Les Rimes du Grand Père ;* Daragon. 3 »
Pierre Jalabert : *Les Chansons de l'Aube ;* B. Grasset. 3 50
Camille Lemercier d'Erm. : *Poèmes ;* Sansot. 3 50
Pierre Lionnel : *L'Ame Imaginative ;* Plon. 3 50
Mme Catulle Mendès : *Le Cœur magnifique ;* Lemerre. 3 50
Yvon Sthel : *Le Luth d'Amour ;* Daragon. 2 »
Algernon Charles Swinburne : *Chants d'avant l'aube*, traduits par Gabrie Mourey ; Stock. 3 50
Léon Tonnelier : *La Flûte d'ébène ;* Edition du Couarail. » »

Questions militaires

Georges Boulot : *Le Général Daphot. 1769-1797 ;* Plon. 3 50
Général Grios : *Mémoires. 1792-1822*, publiés par son petit-neveu, avec introd et notes par Arthur Chuquet ; Plon. 7 50

Questions religieuses

Georges Foucart : *La Méthode comparative dans l'Histoire des religions ;* Picard. 3 50
Mgr A. Le Roy : *La Religion des Primitifs ;* Beauchesne. 3 50
Georges Tyrell : *Suis-je catholique ?* Em. Nourry. 3 50

Roman

Marcel Boulenger : *Les Doigts de Fée ;* Fayard. 1 35

Charles Brunet : *Reliques d'une âme ;* Fischbacher. 3 »

Alberich Chabrol : *Le Flambeau ;* Juven. 3 50

Guy Chantepleure : *La Folle Histoire de Fridoline ;* Calmann-Lévy. 3 50

Ernest Daudet : *Le Mauvais arbre sera coupé ;* Aubert. 3 50

Jean Delhys : *La Terre qui ressuscite ;* Messein. 3 50

Arthur Conan Doyle : *La Grande Ombre*, trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Conan Doyle : *Un Début en médecine*, trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Vicomtesse Ulric du Pontavice : *Fleurs de Pommiers ;* libr. des Annales. 3 50

J.-E. Fidao-Justiniani : *Le Mariage de Don Juan ;* Perrin. 3 50

Charles Geniaux : *Les Musulmanes ;* « Monde illustré ». 3 50

Katharine Green : *La Dame des Diamants*, trad. par Mme J. Heywood ; Hachette. 1 »

Gyp : *La Bassinoire ;* Flammarion. 3 50

Abel Hermant : *Chronique du Cadet de Coutras ;* Juven. 3 50

Mme Humphry Ward : *Carrière d'Artiste ;* trad. par Th. Bentzon et A. Fliche ; Hachette. » »

H. von Kahlenberg : *En marge du Gotha*, adapté de l'allemand, par Marguerite Lièvre, Calmann-Lévy. 3 50

Paul Lacour : *Sœurette ;* Perrin. 3 50

VictorMargueritte : *Le Petit Roi d'Ombre ;* Libr. des Annales. 3 50

René Milan : *Les Nostalgiques ;* Plon. 3 50

Léon Monnier : *Les Pénates Comtoises ;* Vic et Amat. 2 50

C. Nisson : *Le Cadet ;* Plon. 3 50

Emile Nolly : *Kièn le Maboul ;* Calmann-Lévy. 3 50

Claude René : *Mariages Nouveaux ;* Sansot. 3 50

Lucien Rolmer : *Maïvine ;* Marseille, Mistral. 3 50

Armando Palacio Valdès : *La Joie du Capitaine Ribot*, trad. par Mme Camille du Val-Asselin ; Libr. des Annales. 3 50

Henry Vignemal : *Le Fruit défendu ;* Calmann-Lévy. 3 50

Dr A. Wylm : *Le Chapelet de Corail ;* Juven. 3 50

Sciences

Georges Darzens : *Initiation chimique ;* Hachette. 2 »

Sociologie

Daniel Bellet : *Les Grandes Antilles ;* Guilmoto. 6 »

Pierre Denis : *Le Brésil au XXe siècle ;* Colin. 3 50

Marius-Ary Leblond : *L'Idéal du XIXe siècle (le Rêve du Bonheur, d'après Rousseau et B. de Saint-Pierre ; les théories primitives et l'idéal artistique du Socialisme) ;* Alcan 5 »

B. Lugan : *L'Action française et l'Idée chrétienne ;* Bloud. » »

Etienne Martin Saint-Léon : *Histoire des Corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en 1791*, etc. ; Alcan. 10 »

Paul Théodore-Vibert : *La Nouvelle France catholique*, Schleicher. 10 »

Théâtre

A. Arnoux : *La Mort de Pan*, pièce en 2 actes en vers ; Fasquelle. 2 »

Marcus Accius Plautus : *La Farce de la Marmite*, trad. par Laurent Tailhade : Messein. 3 50

Oscar Wilde : *Théâtre. I. Les Drames*, avec une étude sur Oscar Wilde, par A. Savine ; Stock. 3 50

Divers

Almanach de Paris et d'ailleurs, publié par D.-L. Pelet ; Soc. française d'imprimerie et de libr. » 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Catulle Mendès. — Le Banquet Saint-Pol-Roux. — Une lettre de M. Georges Batault. — L'Aéroplane conduit à une « impasse ». — Une « Passion » piemontaise. — Bettina von Arnim. — Une conférence sur Louis Le Cardonnel. — L'Association des Concerts Séchiari. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort de Catulle Mendès. — D'un accident brutal, Catulle Mendès

est mort, le 8 février, à Saint-Germain-en-Laye. Il avait soixante-huit ans, mais il était plein de santé. Sa généreuse intelligence était plus active que jamais. Il disait la joie qu'il avait des représentations prochaines de *Bacchus*, à l'Opéra, et de *l'Impératrice*, au Théâtre Réjane; il prouvait un entrain juvénile quand il racontait ses innombrables souvenirs, et c'est avec une verve fougueuse qu'il parlait à ses amis des livres qu'il allait écrire.

Catulle Mendès avait débuté très jeune. On sait toute la variété de son œuvre. On y trouve des poèmes : *Philomela, Hespéras, Contes épiques, le Soleil de minuit, Intermède, Lieds de France, la Grive des Vignes, les Braises du Cendrier ;* des drames : *les Frères d'armes, les Mères ennemies, la Femme de Tabarin, la Reine Fiammette, Médée, Glatigny, Sainte Thérèse ;* des poèmes d'opéra : *Isoline, Gwendoline, la Carmélite, le Fils de l'Etoile, Ariane ;* des ballets et des pantomimes : *le Docteur blanc, Chand d'habits, le Cygne ;* des romans : *le Roi Vierge, Zohar, la Première Maîtresse, la Maison de la Vieille ;* des contes, dont les plus célèbres sont *les Monstres Parisiens*. Il écrivit à la gloire des poètes de son âge la *Légende du Parnasse Contemporain*. Comme critique littéraire, dramatique et musical, il joua un rôle important. Un des premiers en France il avait compris et admiré Wagner. A la suite de l'exposition de 1900, il fit un rapport sur la poésie française au XIX^e^ siècle. On sait enfin que depuis de nombreuses années il signait la critique dramatique au *Journal*, dont il avait assumé la direction littéraire. Nous parlerons plus longuement de Catulle Mendès et de son œuvre dans notre prochaine livraison.

Ses obsèques ont eu lieu le 10 février. L'affluence était considérable, et tant de couronnes et de gerbes de fleurs avaient été envoyées qu'un char et le corbillard en étaient complètement recouverts.

Les cordons du poële étaient tenus par MM. Léon Dierx, le fidèle ami du défunt; Jean Richepin, Jules Claretie, Paul Hervieu, de l'Académie Française; Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres; Eugène Fasquelle, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Adolphe Brisson et Chantavoine.

Au cimetière Montparnasse, des discours ont été prononcés par MM. Jean Richepin, George Lecomte, Adolphe Brisson, Marcel Ballot, Edmond Haraucourt, Alexis Lauze et Gustave Kahn. Un poème de M. Robert Zévaco a été dit par M. Albert Lambert fils.

§

Le Banquet Saint-Pol-Roux. — Une brillante et nombreuse assistance s'est trouvée au banquet offert au poète Saint-Pol-Roux à la Taverne Gruber, boulevard Saint-Denis, le samedi 6 février, sous la présidence de M. Léon Dierx. Plusieurs discours ont été prononcés, par MM. Léon Dierx, Gustave Kahn, Max Anély, Georges Pioch, Jean Royère, qui tous ont rendu hommage à Saint-Pol-Roux, à son talent, à son œuvre probe et à son désintéressement. Une brève allocution de Catulle Mendès a été très applaudie, ainsi que le discours (lu par M. Gustave Kahn) de M. Camille Mauclair, qu'un accident d'automobile survenu en cours de route empêchait d'être présent. L'auteur de *la Dame à la Faulx*, dans une réponse très littéraire, où il retraça un peu de l'histoire du mouvement symboliste, a remercié tous les assistants d'être venus si nombreux à le fêter et à l'honorer. Ce ne fut pas en effet le côté le moins intéressant de cette manifestation que d'y voir réunis,

dans un même hommage à un écrivain, les représentants des écoles littéraires les plus différentes, depuis les Parnassiens, en la personne de Catulle Mendès et Léon Dierx, les Symbolistes, ceux qui les suivirent et jusqu'aux tout jeunes des nouveaux groupes actuels. Ces discours terminés, des poèmes de M. Saint-Pol-Roux ont été dits par Mmes Cæcilia Vellini Eugénie Nau, et l'on s'est séparé en se donnant rendez-vous à la première de *la Dame à la Faulx*.

Une lettre de M. Georges Batault. — En réponse à l'article de M. Jules de Gaultier, *Pragmatisme*, nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 7 février 1909.

Cher monsieur Vallette,

M. Jules de Gaultier a bien voulu lire l'article que j'ai écrit dans le numéro du *Mercure* du 1er décembre 1908; il y a même longuement répondu.

Je ne veux point éterniser un débat qui s'engagea à propos de Nietzsche, auquel j'ai pris part en voulant en dégager le point de vue strictement nietzschéen, mais dont M. de Gaultier, quelque protestation qu'il fasse entendre à cet égard, a profité pour faire une défense et une illustration de ses propres conceptions.

Je tiens à noter ici combien j'admire la souplesse infinie que M. de Gaultier prête aux mots pour les rendre adaptables aux conceptions les plus contradictoires. Je pense que ce moyen, s'il n'exclut pas l'élégance, est employé au détriment de la rigueur philosophique. Un exemple, pris au hasard dans son dernier article intitulé : *Pragmatisme :* « Je reconnais que les textes cités par M. Batault, que d'autres textes encore pris dans *la Volonté de Puissance*, paraissent impliquer cette interprétation si les mots y doivent être pris dans leur sens littéral. Mais je crois..... » Et voilà ; M. de Gaultier propose une interprétation nouvelle des mots, et toute son argumentation ainsi édifiée nous montre combien sa pensée est proche de celle de Nietzsche et comment son système est rigoureusement pragmatiste.

L'inventeur du bovarysme se demande *avec un peu plus que de l'étonnement*, de quel droit je me suis autorisé à faire intrusion dans un débat entre M. Dumur et lui. Mais ce débat n'était pas, que je sache, limité à leurs deux points de vue, et l'étude constante et approfondie à laquelle je me livre de l'œuvre de Nietzsche, ne m'octroyait-elle pas à moi aussi le droit d'intervenir ?

M. de Gaultier prétend que je défends contre M. Dumur le même point de vue que lui, à savoir : qu'il n'y a pas de contradiction dans la pensée de Nietzsche.

J'ai soutenu, bien à tort — dit l'auteur des *Raisons de l'idéalisme*— qu'il se servait de Nietzsche pour défendre des idées qui lui sont personnelles ; il vient de se donner une fois de plus un éclatant démenti, et m'en apporte une preuve dont l'évidence ne peut échapper à personne, dans son dernier article *pro domo sua*, comme il l'écrit en commençant. Je veux cependant insister encore sur quelques points de ce dernier article, sans toutefois m'attacher à la grande question du pragmatisme, qu'on ne saurait qu'effleurer dans les limites d'une lettre. Je reprends donc ce qui concerne Nietzsche, c'est-à-dire les arguments et les objections présentés par M. J. de Gaultier dans les feuillets compris entre les pages 408 et 420. Car dans la fin de son article il se contente d'affirmer et de chercher des arguments en vue de prouver ce qu'il dénomme son pragmatisme. Une étude impartiale du pragmatisme aurait vite fait de nous rendre sensibles les différences contradictoires qui l'éloignent de tout bovarysme. M. de Gaultier avance que c'est en fonction de l'image que nous nous formons de nous-mêmes que nous composons les réalités extérieures à notre moi. Voilà qui me paraît impliquer une doctrine solipsiste bien éloignée de celle de Nietzsche. Notre réalité extérieure ne provient pas de notre seule appréciation, elle est née d'un besoin de communauté, elle est le résultat de l'évolution de l'espèce. Et c'est évidemment ce qu'entend Nietzsche quand il dit qu'une espèce ne progresse que sous une justesse relative de ses perceptions. Justesse équivaut ici à unanimité ; il ne peut être question de la chose en soi ; Nietzsche nie absolument la possibilité de la connaissance de nous-mêmes, et la seule vérité valable pour lui est son critérium dans l'utilité, c'est celle qui donne la force et permet l'emprise de l'espèce sur le monde extérieur qu'elle s'asservit, et de là, *a fortiori*, donne la possibilité à la puissance de l'individu de s'exercer sur quel-

que chose qui peut tomber sous sa domination, étant connaissable dans sa forme et dans son usage. M. J. de Gaultier parle plus loin du *bovarysme*, pouvoir qui nous est dévolu de nous évaluer au-dessus de nous mêmes ; Nietzsche n'a jamais parlé que de la puissance que nous avons de nous élever au-dessus de nous-mêmes ; c'est un état de fait et pas d'évaluation.

L'écueil semble, ici encore, échapper au fondateur du bovarysme ; de quel droit nous parle-t-il d'une possibilité de nous *évaluer* au-dessus de nous-mêmes, quel est le criterium de cette valeur? Ou nos illusions sont considérées par nous comme des réalités, et alors pas d'évaluation possible, ou elles ne sont que des illusions, ce qui présuppose que nous puissions connaître le réel par ailleurs

Sur le point, enfin, autour duquel tourne toute cette discussion sur la question de la culture, de l'apollinisme et du dionysisme, M. de Gaultier m'affirme que nous sommes du même avis, et que je lui ai apporté un précieux concours en fortifiant ses arguments. Quel plaisir que j'en eusse ressenti, je ne pense pas pourtant que cela soit exact. Il voit dans la culture un compromis entre l'attitude apollinienne et l'attitude dionysienne, et après avoir approuvé la phrase où je dis que toute culture est une tentative de schématisation du monde, et par conséquent un phénomène apollinien, il ajoute qu'elle n'est pas cela seulement, car la schématisation serait sans contenu, si elle ne s'appliquait à la substance d'un flux dionysien antérieur. Il est bien évident que le stade apollinien ne peut donner une forme qu'à un contenu, et que ce contenu est donné par le mouvement dionysien qui le précède. Mais le fait de rendre assimilable, de rendre adaptable, est purement et uniquement apollinien. Le mouvement d'élan cesse pour un temps, et ne doit, ne peut reprendre que dès l'instant où la réalité est à nouveau réalisée, assimilée et concrétisée. Dès l'instant où l'on dépasse cette réalité, on cesse d'être apollinien, on devient purement dionysien. Fort d'une culture, on peut s'élever au-dessus d'elle, et voler plus haut. La folie dionysienne dont parle M. de Gaultier est une sage folie qui s'appuie sur la forte réalité d'une culture précédente ; ce n'est pas un compromis qui suppose un éternel balancement des deux mouvements, mais une évolution dans laquelle ces mouvements se surajoutent et s'appuient les uns sur les autres. L'apollinisme donne à chaque fois un sens à la réalité que dépassera le dionysisme. A quels arguments que semble avoir recours M. de Gaultier, je maintiens, après avoir bien relu ce qu'il écrit à ce sujet, que nous ne sommes pas d'accord.

Le principe téléologique, dit-il encore, demeure valable comme expression d'un besoin intellectuel ; je pense que c'est uniquement une nécessité pour l'espèce, c'est la tendance à une nouvelle réalité, à une nouvelle cristallisation apollinienne. Et pensant ce qu'il écrit, l'auteur du Bovarysme montre une fois de plus, en donnant ici à l'intellectualité une fonction primordiale qu'elle n'a jamais ni chez Nietzsche, ni chez les théoriciens du pragmatisme, qu'il est un intellectualiste. La présence de la conception spectaculaire est encore mieux mise en lumière dans les lignes qu'il a écrites à la page 419 (lignes 21 à 33) ; le passage est trop long pour que je le cite, j'y renvoie le lecteur. Les vues qui y sont exposées sont purement apolliniennes, de plus elles ne reposent sur rien. Nous ne nous contentons pas de nous regarder vivre, nous ne nous voyons pas vivre, nous nous sentons vivre parce que nous vivons. Nietzsche a maintes fois insisté sur ce point, en montrant que sa philosophie dépassant ici celle de Schopenhauer, et se haussant à l'optimisme, considère l'acteur dans l'action, se grisant de l'action, et pas de son spectacle. La conception de M. de Gaultier est bouddhique et fataliste, elle tend à l'anéantissement du spectateur qui se dissoudrait en contemplation abouligue. Nietzsche a voulu trouver l'essence de sa philosophie dans le fait de vivre, dans l'action, et pas dans la vaine contemplation de gestes qui seraient tous, si leur signification n'était indissolublement contenue en eux-mêmes. Et j'en ai fini avec Nietzsche. Je ne veux pas, comme je l'ai déjà dit, entrer dans la discussion de ce que M. de Gaultier appelle son système et son pragmatisme. J'ai lu très attentivement son œuvre entière, j'avoue devoir à cette lecture de grandes jouissances intellectuelles, et je considère M. de Gaultier comme l'un des plus intéressants de nos critiques d'idées.

J'ai trouvé chez lui un point de vue d'examen intéressant, je l'ai suivi dans sa promenade au travers des littératures et des philosophies, j'ai admiré la pénétration de ses vues, mais je n'ai jamais réussi à dégager de l'ensemble de l'œuvre une doctrine. Je ne pense pas qu'il ait jamais fait œuvre de philosophe créateur ; il est toujours resté critique, très finement et très profondément et c'est un assez beau titre pour qu'il ne prétende à aucun autre. Quel besoin le pousse donc à se départir, à renier même son attitude intellectuelle si significative; et pourquoi s'efforce-t-il

de nous prouver qu'il est systématique et pragmatiste? Le terme de *pragmatisme* a été inventé par une catégorie de philosophes que je crois être très grands, mais je ne vois pas qu'il s'applique jamais aux théories spectaculaires, au bovarysme de M. de Gaultier. Il y a un abîme entre les systèmes des W.James, Schiller, Le Roy ou Bergson, et les vues philosophiques de M. de Gaultier. Or, les premiers sont les pragmatistes, c'est à leurs idées que s'applique, par définition, ce vocable.

Et je clos là cette polémique. Il est inutile que l'on cherche à jouer plus longtemps sur des mots auxquels il est nécessaire d'attacher un sens précis; le pragmatisme est quelque chose, le bovarysme est autre chose, sinon l'un de ces mots au moins n'a pas de raison d'être. Que M. de Gaultier ne m'en veuille pas de jugements apparemment rapides, mais qui sont, malgré leur concision forcée, le fruit de longues réflexions, car j'ai pour lui la plus vive admiration, je me plais à rendre hommage à son œuvre si attachante, et je le prie de croire à ma très haute sympathie.

Excusez-moi, cher monsieur Vallette, de cette lettre, si longue déjà, et trop courte à tant d'égards, et croyez-moi votre bien dévoué,

GEORGES BATAULT.

L'Aéroplane conduit à une « impasse ». — Nous avons, à ce sujet, reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Je viens de lire votre article sur la fameuse « impasse » qui, selon vous, attend l'aviation.

Je l'ai lu avec d'autant plus d'intérêt que je vois justifier des opinions personnelles et des idées qui me plaisent; à part, peut-être, que celles-ci sont un peu plus pessimistes encore.

Pour moi, je prédis à l'aviation un avenir beaucoup plus sombre qu'une impasse: je crois que bien des morts d'hommes seront le résultat de cette obsession qui le poursuit depuis si longtemps, de voler à l'instar de l'oiseau.

Or, c'est là le premier point que je juge une utopie.

L'homme restera toujours un homme, et l'oiseau, un oiseau. L'oiseau n'est pas une *machine volante*. Son appareil de locomotion aérienne fait partie constituante de lui-même; il se conduit automatiquement dans l'air, sans contrôle conscient.

C'est le contraire pour l'homme, il conduit son appareil avec son psychisme supérieur, qui peut être en défaut.

Mais... si, en ajoutant encore toutes les difficultés que tous ceux qui ont pu assister à un vol d'aéroplane ont pu constater, mais que l'on se garde bien de reproduire dans les comptes rendus des essais; si, même, après vos arguments, si nouveaux et si savants, on conserve encore une lueur d'espoir, je donnerai le coup de grâce, en montrant l'*inutilité* de ce nouveau moyen de communication.

Qu'a-t-on besoin de voler?

Que l'homme ait cherché dès son enfance à voyager sur terre et sur mer, cela est tout indiqué parce que, pour atteindre un point quelconque du globe terrestre, il faut *nécessairement* traverser l'un ou l'autre de ces éléments.

Mais, de là à vouloir se servir de l'air comme moyen de communication, il y a un grand pas, un abîme même : il y a que ce n'est plus nécessaire.

Or, il est loin d'être certain qu'on pourra voler aussi facilement qu'on le prévoit; et il est certain que cela sera inutile et coûteux.

Inutile, d'après ce que je viens de dire, coûteux, parce que la plus grande partie de la force employée est destinée à maintenir en l'air l'aéroplane (1), alors que le paquebot ou la locomotive se soutiennent d'eux-mêmes sur leur milieu de translation.

Je ne voudrais pas rester sur une impression aussi désespérante. Remarquez que je ne veux pas dire qu'on ne *pourra pas* voler; les seuls essais actuels prouvent suffisamment le contraire. Mais je veux dire que l'aviation ne prendra jamais d'extension, que l'on ira en aéroplane comme on va en ballon captif. On fera des aéroplanes qu'on pourra mettre en toute tranquillité à la portée des

(1) Je dis aéroplane, mais j'entends, bien entendu, toutes les sortes de machines volantes sans exception.

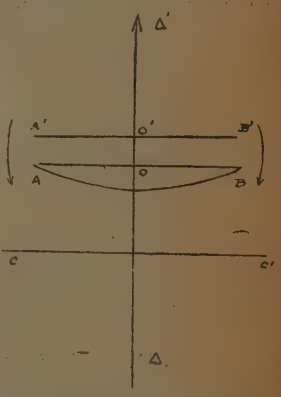
enfants ; on leur fera faire des tours d'aéroplane comme on leur fait faire des tours de chevaux de bois.

Quant au coefficient K, je ne sais pas comment on a établi théoriquement la formule qui donne l'intensité de la résistance de l'air en fonction de la vitesse, de l'aire et de l'angle d'attaque de la surface qui se déplace, mais j'émets des doutes sur le droit qu'on a d'introduire dans cette formule un coefficient essentiellement variable. N'importe laquelle pourrait être vraie dans ce cas et cela ne prouve en rien que ce soit celle que l'on cherche.

On a fait jusqu'à présent des expériences sur des vitesses qui ne varient qu'entre des limites relativement restreintes, et déjà, on a trouvé des valeurs très différentes pour le coefficient K. Il est fort probable que si les vitesses augmentaient, considérablement, on trouverait des nombres encore bien plus différents.

Ici comme souvent, la théorie et la pratique font deux, non pas parce que la théorie est fausse — comme beaucoup l'imaginent, — mais parce que la pratique introduit une foule de facteurs dont on ne saurait tenir compte dans la théorie. Or, dans la résistance de l'air, ces facteurs sont peut-être plus importants que partout ailleurs. Je veux parler des différences qui existent certainement, entre la résistance de l'air au mouvement d'une surface plane (au sens géométrique du mot) et celui d'une surface irrégulière, ou simplement courbe.

Soit un plan AB (j'entends une surface plane limitée), susceptible de se déplacer normalement à sa trajectoire et dans le sens de la flèche, l'air étant supposé s'étendre à l'infini dans toutes les directions. Qu'arrivera-t-il si on avance le plan d'une quantité infiniment petite oo′ parallèlement à lui-même de AB en A′B′ ? Il se produira évidemment deux choses : de l'air se comprimera du côté de Δ′ ; il s'en raréfiera au contraire du côté de Δ. Mais ces deux zones, de compression et de dépression, tendront à s'équilibrer, d'abord avec l'air environnant, en s'étendant, celle de compression vers le haut, et celle de dépression vers le bas, puis, entre elles, en produisant un déplacement d'air, grossièrement perpendiculaire à AB. Il y a donc trois causes qui concourent pour résister au déplacement d'une surface : la pression et la dépression qui s'exercent toutes deux en sens inverse du mouvement, et les déplacements d'air latéraux.



On voit immédiatement qu'une inclinaison de AB sur sa trajectoire changerait la répartition des zones sans qu'il existe de rapport simple entre la résistance pour ce dernier déplacement et celle du précédent.

De plus, s'il y a une surface mobile ou immobile CC′ derrière AB, par exemple, la propagation des zones est modifiée, et d'autant plus que CC′ est plus large, et plus près de AB. Et surtout, si peu que les surfaces soient courbes, il en résulte des changements considérables. Si AB était concave du côté de Δ′ par exemple, l'air commencerait par aller au fond de la concavité, il s'y produirait un maximum de pression ; une sorte de trop-plein d'air s'échapperait vers l'extérieur dans des directions sensiblement tangentes à la courbe en A et B, en modifiant ainsi encore la résistance.

Voilà tout ce qui se produit, en supposant des conditions générales essentiellement nécessaires, remplies intégralement : plan infiniment grand, et aucun déplacement étranger bien entendu.

Mais la construction d'un aéroplane ne peut nécessairement pas impliquer la connaissance de toutes les formes de détail qui importent tant cependant. Alors que les plans devraient avoir une surface rigoureusement plane ou du moins une courbure constante et continue, ils se déforment aussitôt que l'appareil prend son vol, défiant ainsi toute théorie.

Si alors on fait encore intervenir des déplacements d'air étrangers, des tourbillons, des changements brusques de direction de AB, la proximité des objets qui ne peuvent manquer de se trouver derrière la surface qu'on fait avancer, c'est plus

qu'il n'en faut pour conclure non seulement à la difficulté, mais à l'impossibilité de trouver une loi *applicable* à la résistance de l'air.

JEAN VAN WORMOUDT.

§

Une « Passion » piémontaise. — M. Ricciotto Canudo nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Je lis dans le dernier numéro du *Mercure* un écho fort intéressant sur les représentations sacrées d'Oberammergau, le village des Alpes Bavaroises où la grande tradition des Mystères médiévaux est intacte et se manifeste périodiquement.

On a brisé un peu partout la chaîne mystique de cette tradition. Dans les pays mêmes où les spectacles sacrés eurent un éclat de fête et une signification humaine tout particuliers, comme en Ombrie (je pense à la Crèche, à Assise, où le théâtre italien semble vraiment né), on n'en retrouve que le souvenir. En Sicile, notamment, et dans certains pays de l'Italie, du Midi et du Centre, les grandioses Mystères sont réduits à leur minime expression : un groupe de quatre ou cinq *musiceus*, guitaristes, mandolinistes et violonistes, qui, sous la conduite d'un coryphée chanteur, vont sur la rue, d'icone en icone, chantant quelques singulières aventures des saints. On peut entendre ainsi, à Catane, le « chef » raconter « que le chapeau de saint Joseph, le petit vieux, s'envola sur les maisons, où il fut ramassé par le voyou (Judas) ».

A San Giuseppi lu vecchiarieddu
ci abbulau lu cappieddu.
Ci abbulau supra li casi
si lu pigghiau chiddu vastasi...

Mais il existe dans les Alpes, en Piémont, un pays, Sordevolo, où la tradition des représentations sacrées est gardée dans toute sa splendeur décorative et son émotion pieuse et dramatique, ainsi qu'à Oberammergau. Le Mystère de la *Passion*, qu'on y joue tous les cinq ans, constitue pour le village la plus solennelle des fêtes. L'esprit tragique chrétien l'anime, et remue profondément le cœur de la petite population par la célébration de son unanimité religieuse. Le peuple y vit ses « heures de flamme » sacrée, comme au Moyen-Age sur le parvis des Cathédrales, ou comme dans le théâtre de bois d'Eschyle, quoique ces représentations modernes aient bien plus dans un but humanitaire, de bienfaisance, que dans un but purement religieux.

M. Delfino Orsi a donné des renseignements très curieux sur la représentation de la *Passion* à Sordevolo. L'esprit en quelque sorte modernisé que Knorr pouvait remarquer dans les spectacles d'Oberammergau (*es hat auch den lauternden Einfluss der Neuzeit zu nutzen gewusst*), malgré l'éclat médiéval qu'ils ont parfaitement gardé, ne semble pas avoir touché le spectacle du village piemontais.

Depuis 1850 le Comité permanent, composé exclusivement d'ouvriers, a abandonné les Mystères, qui demandaient une trop bruyante préparation et une mise en scène trop compliquée, tels que le *Jugement dernier* et la *Résurrection*. Le caractère pathétique, sombrement interne, de la *Passion*, paraît mieux convenir au sentiment religieux moderne. Et le drame se déroule avec ses lamentations et ses espérances, jusqu'à la catastrophe, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Judas, qui se suppicie pour ne pas assister à la fin de son Maître trahi ; et à la mort du Christ qu'on supplicie implacablement. Le Mal et le Bien luttent devant les spectateurs, dans la dernière des quatre heures que dure le spectacle. Judas est mort, le Christ expire douloureusement, et la double mort est suivie d'une double apothéose : celle de Judas, emporté triomphalement par les diables, et celle du Christ, élevé au ciel par la complainte unanime de la piété extatique des humains.

Le caractère pathetique du drame est bouleversé de temps en temps par des épisodes comiques ou grossièrement grotesques, accompagnés ou non de rixes et de lazzis. Les Italiens ont toujours eu un penchant particulier pour le comique, qui leur permet de se retrouver immédiatement au milieu de leurs contingences quotidiennes — l'élement comique n'etant toujours que la résultante de quelques banalités de la vie réelle ingénieusement groupées et mises en valeur contradictoirement. C'est un peuple *essentiellement* « réaliste » qui a pu concevoir l'Opera-Bouffe et le Drame d'action mélodique, et qui ne se laisse jamais emporter totalement par des élans mystiques dont d'ailleurs il est généralement incapable.

La *Passion* de Sordevolo s'est enrichie dans les siècles d'une certaine quantité d' « élément comique » qui déride la foule. Mais le drame ne cesse pas de se développer dans toute son angoisse humaine, et surtout d'exalter au même degré acteurs et spectateurs.

Les acteurs sont des enfants du peuple de Sordevolo. Ceux qui détiennent les rôles principaux les gardent pendant longtemps. En 1891, Jésus-Christ était l'huissier de la mairie, qui jouait son rôle depuis quinze ans. Humble et insignifiant dans la vie de tous les jours, cet homme était, paraît-il, merveilleux de fierté et de noblesse pendant son symbolique sacrifice. Judas aussi, dont le rôle appartient depuis nombre d'années à la même famille, était admirable.

La *Passion* compte trente-cinq personnages masculins et dix femmes. Mais les chœurs aussi ont voix au chapitre, car dans les grands moments de tumulte chacun se laisse aller à son exaltation personnelle, et crie ce que bon lui semble, en patois, oubliant le texte et les strictes convenances de la scène.

Cette foule considérable n'est préparée que par deux répétitions d'ensemble, faites les jours fériés, ou le soir au clair de lune. Et les représentations se renouvellent pour chaque cycle, pendant quatre dimanches consécutifs.

Il m'a semblé curieux, mon cher ami, de vous envoyer ces quelques renseignements sur une des dernières cidadelles spirituelles, où plane et se ment ce qu'il reste de l'esprit tragique chrétien qui soit encore vivant dans une multitude. Cet esprit, certes point merveilleux mais significatif, est celui des Mystères médiévaux, c'est-à-dire de tout le théâtre chrétien, populaire et pathétique.

A vous.

RICCIOTTO CANUDO.

§

Bettina von Arnim. — Il y eut cinquante ans en janvier que mourait l'auteur des lettres de Gœthe à une enfant.

Voici un portrait que le comte Schack, pseudo-Mécène des Feuerbach, Bœcklin, Leubach, Schwind, etc., traçait d'elle après un séjour qu'elle fit à Munich :

« Mademoiselle Brentano, Bettina, l'« Enfant », a aussi été chez nous ; bien une des plus étranges créatures qu'il soit donné de voir. Elle était jolie, petite, gracieusement faite, avait les yeux sombres et vifs, et, avec quelque effort, se montrait naïve et enfantine. Dans le plus incroyable accoutrement, en simple robe de chambre, sans manteau, sans châle, son ridicule au bras, elle rôdait dès sept heures du matin dans les rues, grimpait chez les gens et il n'y avait plus aucun moyen de la faire partir. La grossièreté même ne servait de rien ; on ne s'en débarrassait pas. Plus d'une fois elle pénétra de bonne heure dans la chambre de mon pauvre oncle Ludwig Tieck, perclus de rhumatismes ; elle s'asseyait sur son lit et l'entretenait de la façon la plus aimable, sans s'inquiéter s'il en devenait ou non furieux d'impatience. Elle disait *tu* à tout le monde, s'asseyait sur les genoux des messieurs âgés et leur faisait des déclarations d'amour. Et avec cela elle avait indéfiniment vingt-trois ans. »

§

Une conférence sur Louis Le Cardonnel sera faite le 22 février prochain, à trois heures, au Cercle du Luxembourg, par M. Albert de Bersaucourt, avec le concours de Mmes Philippe-Colin et Jane Myriell.

§

L'Association des Concerts Séchiari, qui a déjà donné deux concerts cette année, en donnera huit autres, le jeudi soir, aux dates suivantes : 18 et 25 février, 4, 11 et 25 mars, 8, 22 et 29 avril. Les solistes en-

MERCVRE DE FRANCE

Le Courrier Européen

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

GABRIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur a la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Univers de Rome

BJ. BJORNSON — **J. NOVICOW**

Collaborateurs de premier rang de tous les pays, informations original actualités, echos, documents inédits — Indispensable à toute person désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, 60 centimes ; Union, 75 centimes.
Abonnement : France, un an, 12 fr. ; six mois, 7 fr.; trois mois, 3 fr. 50.
Union, un an, 15 fr.: six mois, 8 fr.; trois mois, 4 fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de s abonnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUIT consistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressant de la LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOI et de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION
23, rue Molière (Avenue de l'Opéra), **PARIS**

RÉDACTION
280, Boulev. Raspail, PAR

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1909. — SEPTIÈME ANNÉE

Poèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les scienc Comptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en to autre langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront tra mis en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livrais d'un grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampes des meille artistes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — 18 fr. par an

Directeur : SERGE POLIAK

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

IL MARZOCCO

ANNO XIV

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

Fondatore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIE

Col 1° di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
Conta fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
E il più autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	Anno	Semestre	Trimestre
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

MERCVRE DE FRANCE

Biblioteca della " Nuova Antologia "

VIA SAN VITALE, 5, ROME

RECENTI PUBLICAZIONI

Homo. Poema di Giovanni Cena, con un disegno di L. Bistolfi. fr. 2.50

Dopo il perdono. Romanzo di Matilde Serao, IIe Edizione..... fr. 4 »

L'Edera. Romanzo di Grazia Deledda..... fr. 3.50

Il fu Mattia Pascal. Romanzo di Luigi Pirandello..... fr. 3 »

Cantanti celebri del Secolo XIX, di Gino Monaldi, con 53 illustrazioni..... fr. 3 »

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

Par Fascicule in-8 de 130-150 pages. — Première année, 1908. — Le Numéro, 2 fr. 50

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 JANVIER 1909

I. — SEPTEMBRE (4), **M. Zoltan Ambrus.**

II. — RELATION DU SIÈGE DE VIENNE ET DE LA CAMPAGNE EN HONGRIE 1683, publiée par **M. Henri Marczali,** Professeur à l'Université de Budapest.

III. — L'ESTHÉTIQUE DE NIPPON, par **Mgr le comte Pierre Vay de Vaya.**

IV. — LES HOUILLÈRES DES PAYS DE LA COURONNE DE HONGRIE, par **M. Jean Andreics de Glogon,** Conseiller à l'Intendance des Mines au Ministère R. H. des Finances.

V. — AUTOUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — M. RAYMOND POINCARÉ, par **M. J. Ernest-Charles.**

VI. — DON JUAN, poésie inédite de **M. Jules Bois.**

VII. — CHRONIQUE FRANÇAISE DES LETTRES ET DES ARTS, par **M. Edmond Pilon.**

VIII. — REVUE LITTÉRAIRE. — *ÉRUDITION ET PÉDANTERIE*, par **M. Charles Sebestyén.**

IX. — LES PROLÉTAIRES (A PROLETAROK), de *GRÉGOIRE CSIKY*, par **M. P. Bert de la Bussière.**

X. — XIXe BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST.

Chemins de fer de PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

CARNAVAL DE NICE

Train spécial à prix réduits (2e et 3e classes), de **Paris**, de **Dijon** et de **Lyon** à **Nice**.

7 à 15 jours à Nice

Départ de Paris, le 17 Février à 11 h. 40 mat.
— Dijon, — à 6 h. 13 soir.
— Lyon, — à 11 h. 35 soir.

Prix du voyage, aller et retour :

de Paris à Nice. 2e classe: 90 f. 3e classe: 60 f.
de Dijon — — 64 f. — 42 f.
de Lyon — — 50 f. — 30 f.

Retour : Au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires comportant des voitures de la classe du billet, à partir du 24 février jusqu'au dernier train de la journée du 4 mars.

Pour plus amples renseignements, voir les affiches publiées par la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMIL

Pour les stations thermales et balnéai des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les g des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepti* l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-L Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi p voyageur et avec les réductions suivantes les prix du tarif général pour un parcours *et retour compris* d'au moins 300 kilomè Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours puntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerra les billets ne sont délivrés qu'aux familles moins 4 personnes et le prix s'obtient en s tant au prix de 6 billets simples ordinair prix d'un de ces billets pour chaque mem de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de d et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplé de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les condi dans lesquelles peuvent être effectués les divers vo d'excursions de famille, etc. ., sera envoyé gra ment à toute personne qui fera parvenir au Se commercial de la Compagnie, 54, boulevard H mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du l 0 fr. 25.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivien

Hôtel particulier **17, R. de la BAUME.** Cne 262 m. M. à p. **130.000** f. **VILLA à DEAUVILLE S/MER,** Cne 854 m. M. à pr. **30.000** f. Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 16 mars 1909. S'adr. Me HUGUENOT, not. 50, r. la Boétie, dép. cah. ch.

Av. CLICHY, 5. R. br. **15.174.** M. à pr. **150.000.** R. **BIOT,** 8, R. br. : **5.340.** M. à pr. **50.000** f. Me A. MOREL D'ARLEUX, not., 5, r. Renard.

R. CHEVERT, 24, (VIIe) **MAIS de RAPP.** Rev. br. **16.600** f. M. à pr. **200.000** f. A adj. ét. Me JOUVIN, not. à Villiers-le-Bel, près Paris, lundi 1er Mars, à 2 h. 1/2 préc.

Ville de Paris. — Lotissement des Terrains du Champ de Mars

A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 2 mars 1909.

2 TERRAINS, Av. DE LA BOURDONNAIS, Surf. 402 m. 20 chacun. M. à pr. **250** f. le m. S'adr. not. Me DELORME, r. Auber, 11, et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides.

Mson à Paris, **7, R. VINEUSE,** Cont 836 m Rev. br. **8.900** f. M. à pr. **100 000** f. A s. 1 ench. ch. not. 16 mars. Mes MOREAU CHEVILLARD, not., 372, r. St-Honoré.

Hôtel à Paris avec jardin **59, R. MICHEL-ANGE,** Cne 448m. M. à pr. : **100.000** Adj. ch. not., 2 mars, Me DUTERT not. 183, Bd St-Germain.

Maison de rapport **97, Ave NIEL** R **12.678** f. **60.** M. à prix : **145.000** fr. A ch. not., 9 Mars, Me JOUSSELIN, not., 21, p Madeleine.

MEUDON Propriété, 26, rue Por **Riche**, av. jardin. Co 1.630 m. M. à pr: **25.000** fr. Adj. ch. n 16 Mars. Me PLUCHE, not., 32, r. de la Chape

Adj. s. 1 ench. Ch. not. à Paris, 2 mars

4 MAIS. **Av. Wagram** 1e no 34, r. br. **19.4** M. à p. **190.000.** 2e no Rev. br. **18.819.** M. à pr. **180.000.**

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra
Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Trjstan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chroniques de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.